

Hilaire de Barenton

ETUDES ORIENTALES ET BIBLIQUES N° 2

La Bible et les Origines de l'Humanité

Criticisme allemand et traditions chrétiennes

Quarante ans d'exégèse en France, de Duchesne à Brassac

Extrait de la Revue du Monde Catholique



PARIS

LIBRAIRIE GÉNÉRALE CATHOLIQUE

Arthur SAVAÈTE, éditeur

15, RUE MALEBRANCHE, 15 (près du Panthéon)

Tous droits réservés



Bibliothèque Saint Libère

<http://www.liberius.net>

© Bibliothèque Saint Libère 2010.

Toute reproduction à but non lucratif est autorisée.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

I. ÉTUDES ORIENTALES.

1. *La langue étrusque, dialecte de l'ancien égyptien ; grammaire, lexique de 450 mots, morceaux choisis* : 10 fr.

2. *Le temple de Sib zid Goudéa et les premiers empires de Chaldée* : 12 fr.

3. *Le temple de Goudéa et les origines italiennes, où les deux empires latin et osco-basque* : 15 fr.

4. *Le mystère des pyramides et la chronologie sothiaque égyptienne reconstituée sur de nouvelles bases ; — traduction des inscriptions du Lapis niger et de la Graufesenque* : 20 fr.

5. *L'origine des grammaires, leur source dans le sumérien, l'égyptien et le somali ; (sous- presse).*

II. ÉTUDES ORIENTALES ET BIBLIQUES.

1. *Abraham en Egypte et Chanaan. Le pays et les peuples* : 5 fr.

2. *La Bible et les origines de l'humanité.*

Extrait de la *Revue du Monde catholique*, 1924.
Cum lic. Auct. ecc.

La Bible et les origines de l'humanité

La condamnation du Manuel biblique (12-12-23) de M. Brassac n'est qu'une phase d'un âpre conflit qui se livre, surtout en France, sur la question passionnante des origines de l'humanité. Il y a moins d'un demi-siècle, cette question était à peine soulevée chez nous. Sur la foi d'un enseignement séculaire, on répétait ce que racontent les premières pages de la Bible et ce récit suffisait à satisfaire les esprits et les cœurs.

Or, après 1870, la science allemande ou plutôt anglo-saxonne, comme une vague irrésistible, se mit à déferler sur notre pays. S'appuyant sur deux sciences nouvelles, interprétées à sa manière, la géologie et l'archéologie, elle prétendit trouver en défaut le témoignage des Ecritures sacrées et être en mesure de substituer à l'ancienne doctrine une doctrine nouvelle, uniquement fondée sur l'observation des faits de la nature et sur les *documents contemporains* à chaque génération d'êtres vivants. C'est ce qu'on appela la *Science documentaire* ou le *Criticisme*.

C'est cette lutte du criticisme allemand contre nos anciennes traditions, que nous allons raconter, dans les pages suivantes. Nous diviserons notre travail en sept chapitres : 1° Le problème des origines ; les deux solutions en présence ; 2° Histoire documentaire ou criticisme et histoire scientifique ; 3° L'invasion en France du criticisme allemand et les directions romaines ; 4° Les origines religieuses d'après les traditions chrétiennes ; 5° Les enseignements bibliques sur le même sujet ; 6° Le monothéisme primitif et la multiplicité des noms divins ; 7° Les tables ethnographiques de la Genèse et l'origine des peuples.

I. *Le problème des origines. Les deux solutions
en présence*

La doctrine biblique enseignait que Dieu, par une intervention directe, avait créé et organisé le ciel et la terre, puis créé les plantes et les animaux, selon leurs espèces, et enfin formé, du limon, le corps du premier homme, auquel il avait donné une compagne tirée de son côté. A ce premier couple humain il avait révélé la science la plus haute des choses de la nature et des choses de la grâce. De la sorte le monde, comme l'humanité, s'étaient trouvés, en sortant des mains de leur créateur, dans l'état de la plus haute perfection. Mais, dans ce monde créé parfait à l'origine, la faute de nos premiers parents avait introduit un germe de corruption, qui l'avait précipité vers la décadence et avait déchaîné la multitude de tous les maux.

Contre cette doctrine qui avait satisfait tant de siècles, la science anglo-saxonne en dressa une autre diamétralement opposée et qui permettait d'exclure Dieu de son œuvre. Au lieu d'être organisé et conduit à sa perfection par la main de son créateur, c'était par sa propre force que le monde sortait de son chaos et s'organisait en cet univers qui gravite sur nos têtes. La terre, par elle-même, avait produit la première forme de vie, la monère ; et celle-ci, en évoluant, avait donné naissance à des formes de vie de plus en plus parfaites ; et l'humanité, dans cette montée incessante vers le progrès, occupait le dernier échelon. Ainsi, d'après cette science allemande, l'évolution, sans l'intervention spéciale d'un Dieu, explique le monde.

L'homme est donc sorti de l'animalité, c'est-à-dire de l'espèce animale supérieure, le singe ou plutôt le pithécantrophe.

Nous allons laisser raconter cette genèse nouvelle à celui qui en est chez nous, le grand apôtre, le juif Salomon Reinach. Son livre, *Cultes, Mythes et religions*, a été et reste encore comme l'évangile et le *credo* de la nouvelle foi religieuse. En voici un court extrait, qui nous permettra d'en saisir l'esprit et les aspirations.

L'humanité, y lit-on dans l'*Introduction* (I-VII), aux yeux de l'évolutionniste, — et qui n'est pas évolutionniste aujourd'hui? — est sortie de l'animalité. Mais l'homme partout et à quelque époque qu'on l'observe, est un animal religieux ; la religiosité, comme disent les positivistes, est le plus essentiel de ses attributs, et personne ne croit plus, avec Mortillet et Hovelacque, que l'homme quaternaire ait ignoré la religion. A moins d'admettre l'hypothèse gratuite et puérile d'une révélation primitive, il faut donc chercher l'origine des religions dans la psychologie de l'homme, non pas de l'homme civilisé, mais de celui qui s'en éloigne le plus...

La vie primitive de l'humanité, dans la mesure où elle n'est pas exclusivement animale, est religieuse ; la religion est comme le bloc d'où sortent tour à tour, par des spécialisations successives, l'art, l'agriculture, le droit, la morale, la politique et même le rationalisme, qui doit tôt ou tard éliminer les religions.

Ailleurs, (111, p. 339), Reinach se demande comment s'est fait pour l'homme, le passage de l'animalité à la raison ou plutôt à la religiosité, qui le différencie de l'animal sans religion, et il répond :

Tout s'expliquerait à la vérité, par la vieille hypothèse de la révélation, si elle était scientifiquement admissible. Beaucoup de savants chrétiens, de théologiens même (surtout en Angleterre) ont admis l'existence de préadamites, c'est-à-dire d'anthropoïdes, dont un couple privilégié aurait reçu des enseignements surnaturels. L'apologétique s'est accommodée des découvertes du D^r Dubois. Mais la science n'a pas à la suivre dans cette voie, où d'ailleurs la théologie libérale et honnête hésite de plus en plus à se fourvoyer.

Pour que l'intelligence et l'énergie intellectuelle d'un ou de plusieurs groupes d'anthropoïdes aient pu, à un moment donné de l'histoire du globe, s'accroître et s'affiner, au point de franchir le fossé qui sépare l'animal de l'homme, il faut admettre une sorte de révélation intérieure à défaut d'une révélation du dehors. Je crois que cette révélation intérieure a consisté dans l'apparition et le développement de certains scrupules ou tabous, qui ont eu pour effet de ménager les forces nerveuses des individus, d'enrichir l'intellect de ce qui était refusé aux sens...

Je crois que l'humanité a pris naissance le jour où au tabou du sang (qui interdit aux animaux de se nourrir de la chair de leurs semblables) s'est ajouté le tabou humain du sexe. Un tabou ne comporte pas une interdiction absolue, mais il modère l'usage et refrène l'abus.

(A ses yeux, la chasteté a été la première forme religieuse et elle reste la plus féconde et il s'écrie : « L'avenir est aux chastes !)

Tel est le dernier mot de la science critique sur la question de l'origine de l'homme et de la religion, qui sont, d'après Reinach, une seule et même chose, puisque l'homme est sorti de l'animalité en devenant religieux. Il est devenu religieux par une révélation intérieure, qui l'a porté à se limiter dans l'usage de ses puissances sexuelles, par le tabou du mariage. Cette réserve dans l'usage de ces forces sexuelles a profité aux forces intellectuelles, et elle les a développées, en même temps qu'elle créait la religion. Celle-ci a continué à se développer, en étendant des réserves ou interdictions dans l'usage des autres puissances naturelles. En un mot, c'est la chasteté et la tempérance qui ont créé l'homme et l'ont tiré de l'animalité ; et cette chasteté et tempérance constituent la religion.

Nous ne nous arrêterons point à réfuter cette philosophie infantine des origines de l'homme et de la religion. Elle honore certes beaucoup le clergé catholique et les religieux, puisqu'ils continuent de faire leur loi de la chasteté et de la tempérance les plus hautes. Cependant, si c'est la monogamie qui a suscité l'intelligence chez le premier homme, d'où vient que la colombe et tant d'autres animaux, qui sont monogames depuis les siècles les plus reculés, ne soient pas encore sortis des ornières de l'animalité, et ne pratiquent encore aucune forme culturelle si primitive soit-elle ? D'un autre côté, cette chasteté, qu'on remarque chez l'homme, bien loin d'être la cause de sa religiosité, en est plutôt l'effet. L'homme est chaste et tempérant dans la mesure où il est religieux, ou parce qu'il est religieux : *nemo continens nisi Deus det*, dit la Sagesse (VIII, 21), et l'expérience en est témoin tous les jours.

Pourtant, malgré sa puérité, cette explication évolutionniste des origines de l'homme et de la religion, prônée par tous les échos de la grande Presse, a fini par s'imposer, par séduire la multitude et par pénétrer parmi les catholiques. Les périodiques les plus lus dans le monde croyant semblent, depuis quelque temps, s'être donné le mot d'ordre pour la répandre dans les esprits ou les préparer à la recevoir. *L'Écho de Paris*, du 26 septembre 1923, sous la signature de Raoul Saint-Clair, insérait un article pseudo-scientifique, avec ces grands titres, *Le berceau de l'humanité, — La création de l'homme, —*

Adam fut-il le premier homme ou simplement chef de tribu — Le nègre autochtone primitif, — L'aryen, race ou rameau privilégié. Et il commençait ainsi :

L'homme a-t-il été créé unique ou multiple ? Troublante question qui, au point de vue scientifique tout au moins, n'est pas encore résolue, et ne le sera probablement jamais. Au point de vue religieux même, elle est discutée. Des théologiens ont une tendance à admettre que la création d'Adam, telle qu'elle est rapportée dans la Genèse, fut en réalité un symbole ; qu'elle fut une vocation, comme plus tard celle d'Abraham, Dieu voulant désigner parmi les hommes, déjà créés par Lui un élu dépositaire de Sa loi. Il serait trop long d'exposer ici la thèse exégétique qui sert à appuyer cette théorie ; disons seulement qu'elle a pour base la fuite de Caïn au pays de Nod, son mariage dans cette contrée et la fondation de la ville d'Hénoch, ce qui semble prouver qu'il y avait alors d'autres hommes en dehors du Paradis terrestre. Ajoutons enfin que dans les dialectes issus du sanscrit, les termes *adam, adami, adamah*, signifient *maître, seigneur, chef de famille* ou de *clan*. Adam aurait donc symbolisé en un raccourci condensé, la création primitive de l'homme, antérieure à lui-même, et sa désignation personnelle au rôle qu'il était appelé à jouer comme initiateur de la civilisation naissante.

Dans le même journal (7, 21 juillet, 4, 18, 15 août, 1, 15 sept. 1923), le comte R. de la Vaux avait prêché sa foi transformiste, en se réclamant de l'autorité « du P. Teilhard, le savant professeur de géologie à l'Université catholique de Paris, du P. de Dorlodot, du chanoine Grégoire de l'Université de Louvain, de l'abbé Breuil, l'éminent préhistorien et de beaucoup d'autres ecclésiastiques ». Et comme il avait conscience que, malgré ses efforts, tous les faits observés parlaient contre lui, il faisait appel aux milliers de siècles hypothétiques passés :

On ne demande pas au géologue de faire surgir à volonté des chaînes de montagnes, ni à l'astronome de faire assister au vieillissement d'une étoile ; mais, lorsqu'il s'agit de l'évolution organique, ses derniers adversaires exigent, pour se rendre à l'évidence, que l'on crée de nouvelles espèces sous leurs yeux. Le fait que les plantes et les animaux qui nous entourent ne semblent pas différer de ceux qui vivaient au temps des premiers pharaons leur apparaît comme une preuve irréfutable de la fixité des espèces. Ils oublient que la période historique n'est qu'une goutte d'eau dans l'océan de la durée

et que ses 5.000 à 6.000 ans sont peu de chose auprès des quelque 150.000 ans du quaternaire et des dizaines de millions d'années qui se sont écoulées depuis le dépôt des premiers terrains fossilifères.

Il est vrai qu'après avoir enseigné son système avec ferveur, M. de la Vaulx finit par avouer qu'il n'a en lui qu'une confiance provisoire : « On n'a jamais présenté le transformisme, dit-il en terminant, comme une vérité immuable et absolue — en est-il beaucoup? — Mais on peut assurer que cette hypothèse apparaît actuellement, aux yeux du monde savant, comme la seule capable de donner une explication satisfaisante des faits observés. »

Si M. de la Vaux, avant d'écrire, avait pris soin de se documenter, il aurait pu lire, dans le même journal, un article de M. de Rauville (24, X, 1923), paru quelques jours auparavant, où il est rendu compte de la découverte faite par M. Ch. Deperet, à Solutré, près Mâcon. Ce doyen de la Faculté des sciences de Lyon, membre de l'Institut, avait présenté sa trouvaille dans un rapport à l'Académie des Sciences. Il s'agit d'une station paléolithique aurignacienne, contenant des ossements de milliers de chevaux et les squelettes de deux hommes et d'une femme, en parfait état de conservation. Voici un passage du rapport, avec les conclusions de M. de Rauville :

Les corps, dit le Rapport, étaient orientés les pieds à l'est, la tête à l'occident, face au soleil levant.

» Deux dalles de calcaire étaient placées verticalement au-dessus de la tête de chaque squelette. Elles devaient à l'époque de la sépulture, dépasser le niveau du sol et servir de point de repère pour indiquer celle-ci.

» Les deux squelettes les plus intéressants sont des squelettes d'hommes jeunes, âgés de vingt-cinq à trente ans, de haute stature (1 m. 83 et 1 m. 75), vigoureusement charpentés, à boîte crânienne très développée, haute et large, pas très allongée, à face très élargie et basse, à orbites rectangulaires et de faible hauteur, à nez long et très étroit. La mâchoire inférieure se présente exagérément haute, de morphologie archaïque.

» Tout en conservant une puissante individualité, ces hommes se rattachent à la grande race humaine quaternaire de Cro Magnon et affirment la parenté ethnique des chasseurs de chevaux de la vallée de la Saône, des troglodytes de la Vézère et des côtes de la Méditerranée à Menton ».

Et M. de Rauville ajoute :

Les documents paléontologiques humains recueillis par M. Deperet et ses collaborateurs sont d'une haute importance scientifique et fixent définitivement la question, fort versée jusqu'ici, des sépultures paléolithiques. Ils fournissent aussi des données extrêmement intéressantes sur les mœurs de nos lointains ancêtres de l'époque quaternaire.

Une fois de plus, ils démontrent qu'aussi loin que l'on remonte, on trouve l'homme semblable à lui-même. Quand on découvre des squelettes fossiles d'êtres humains normaux, ils présentent les caractéristiques des hommes de nos jours se rattachant à quelqu'une des variétés des races actuellement existantes. Quant à leurs mœurs, elles se rapprochent également de celles de nos non-civilisés prolongeant des coutumes qui sont parfois encore les nôtres : ainsi, nos ancêtres d'il y a vingt siècles et plus inhumèrent leurs morts comme chez nous et pratiquaient un culte idéaliste dont la preuve est révélée par les conditions de ces sépultures elles-mêmes.

Quels que soient les efforts et même le génie de nos savants, le problème des origines de l'homme n'est pas près de recevoir une solution. »

L'archéologie donne à cet aurignacien une antiquité de 20.000 ans, qui le rapproche des origines de l'homme. Nous ne croyons pas à ces 20.000 ans, mais qu'importe ? Il est constant, par ce fait indéniable, que l'homme est resté immuable depuis ses origines, malgré les changements survenus dans le climat et les formes de l'industrie. Les faits protestent donc, quand on les consulte, contre l'hypothèse transformiste, et celle-ci n'a point ses fondements dans les réalités observées.

Du reste, aucun transformiste averti ne prétend que cette hypothèse s'appuie sur des preuves positives ; tous avouent, au contraire, que l'observation la contredit ; mais ils l'adoptent, parce que, disent-ils, pour expliquer la genèse des espèces, il n'y a que deux hypothèses possible : *la création* ou *l'évolution*. Or, la Science, pour qui il est convenu de faire abstraction de Dieu, ne peut parler de *création*, donc il ne lui reste qu'à enseigner l'évolutionnisme, quoique celui-ci ne soit pas prouvé par les faits et qu'il soit même contredit par eux.

Aussi, dans ses doctrines, S. Reinach ne prétend point être arrivé, même de loin, à la certitude. Du reste,

dans l'histoire des religions, il ne réclame que « ce degré élevé de vraisemblance, auquel se borne à prétendre, dans les cas les plus favorables, l'investigation des faits religieux et sociaux » (*Cultes, mythes et religions*, I, 27). Et, à propos du mythe de Prométhée, il écrit (III, 88) : « J'avoue que mon explication ne peut prétendre à la certitude ; il me suffit de revendiquer pour elle quelques vraisemblances. A dire vrai, c'est un édifice construit, non avec des matériaux résistants, d'une solidité éprouvée et vérifiable, mais avec des hypothèses possibles ou probables, qui se soutiennent et s'arc-boutent mutuellement. Ce genre d'architecture est connu : c'est celui « du château de cartes ».

Dans la *Revue de l'Université de Bruxelles* (1909, p. 352), Marcel Hébert, étudiant la méthode de l'histoire des religions, reconnaissait, lui aussi, qu'elle fondait ses reconstructions sur un postulat ou dogme laïque, sans preuves, dont il définissait ainsi le contenu : « L'humanité a du partout et toujours passer par les mêmes phases : naturisme, animisme, polythéisme, monothéisme, où... le totémisme constitue une sorte de phase universelle et nécessaire... L'organisation totémique est une forme sociale nécessairement antérieure, dans l'évolution de l'humanité, aux formes sociales qui caractérisent les peuples de l'antiquité classique ».

Mais ce dogme, d'après lui, n'est qu'une hypothèse gratuite : « Or quelque soit le ton trop affirmatif, dogmatique, continue-t-il, qu'emploient les partisans de l'explication des religions par le totémisme, au fond ils savent parfaitement à quoi s'en tenir et que lesdits postulats ne sont que des hypothèses ; — hypothétiques donc les conclusions ».

Les apôtres du transformisme ou évolutionnisme allemand ne croient donc pas eux-mêmes à cette doctrine qu'ils enseignent. De leur aveu, ils ne l'enseignent que pour se soustraire au créationnisme, qui réclame l'intervention d'un Dieu, dont ils ne veulent pas. Mais nous qui n'avons point adhéré au pacte d'exclure Dieu de la science, et qui avons gardé notre indépendance scientifique, nous croyons au créationnisme. Et nous y croyons non pas parce qu'il fait intervenir Dieu dans la science, car Dieu serait tout aussi bien glorifié par l'évolutionnisme, mais parce qu'il est la conclusion vraiment nécessaire et

scientifique de l'examen *des faits archéologiques, joints aux autres données de la science.*

Nous venons de souligner cette expression « les documents archéologiques, joints aux autres données de la science », parce que nous prétendons que les seuls documents archéologiques sont absolument impuissants à résoudre le problème des origines de l'homme et de la religion. Reinach et Hébert viennent de le confesser. C'est la grande erreur des archéologues modernes de vouloir tout tirer du seul document, car, comme nous allons le montrer, celui-ci pour être recevable a besoin d'être appuyé, par trois autres sortes de preuves que nous allons détailler. Et ce sont ces trois sortes de preuves qui lui donnent sa fécondité. C'est pour les avoir trop méconnues que l'archéologie moderne, malgré des efforts et des travaux prodigieux, dignes de tout éloge, est arrivée à de si piètres résultats ; elle n'a fait que de l'*archéologie documentaire*, et dès lors, sans certitude ; elle n'a pu atteindre à la véritable histoire, celle qui donne la certitude c'est-à-dire, à l'*histoire vraiment scientifique.*

II. — *Histoire documentaire ou criticisme et histoire scientifique*

C'a été la grande prétention de la science historique, en général, au siècle dernier, et spécialement de l'archéologie, de n'accorder de crédit qu'aux documents dits contemporains. On ne voulait faire que de l'histoire documentaire, c'est-à-dire fondée sur les seuls documents contemporains des faits qu'ils racontaient.

C'était le criticisme ; mais ce criticisme étroit était une grosse erreur. Il n'a pas su distinguer, en effet, entre histoire et histoire, entre histoire *contemporaine* et histoire plus ou moins *ancienne*. Certes, le document *contemporain* est la source naturelle, unique même et suffisante, d'information, pour l'historien *contemporain*.

Celui-ci doit fonder ses récits sur les témoignages de ceux qui ont vu et entendu et sur les vestiges que les événements ont laissés de leur passage. Ils sont là, en effet, à sa disposition ; et ils sont les seuls dépositaires de la vérité tout entière. Ce sont eux qu'il faut interroger.

Il en va tout autrement, quand il s'agit de raconter des événements qui s'échelonnent dans les siècles passés et surtout ceux qui appartiennent à l'archéologie où à la géologie. Pour ceux-là, les témoins vivants ont disparu. Il a pu rester certes de ces faits anciens, encore pendant longtemps, des documents contemporains, des écrits ou des monuments et vestiges ; même il peut en exister encore, on peut les retrouver, mais ce sont des témoins morts et bornés, très bornés souvent. Chacun d'eux n'a vu qu'un coin très restreint des événements auxquels il a pris part, et il les raconte le plus souvent en un geste figé ou en quelques notes laconiques, écrites sous l'impulsion de l'émotion présente et prêtant à des interprétations multiples. Et plus les siècles s'éloignent dans le passé, plus ces témoins contemporains se font rares, laconiques et énigmatiques. Ils deviennent donc des sources de plus en plus insuffisantes d'information pour l'historien qui écrit de nos jours. Prenons l'exemple de l'Égypte, où les fouilles d'un siècle ont rendu à la science les documents les plus nombreux, souvent accompagnés de courtes notes qui les expliquent. Qu'auraient pu en tirer nos égyptologues s'ils n'avaient eu que ces seules sources d'information ? L'histoire de l'Égypte serait demeurée un livre fermé. Ses mastabas, ses pyramides, ses temples, ses dieux, ses sphinx auraient gardé leur énigme, avec la même obstination que nos tumulus, nos dolmens, nos menhirs, nos cavernes peintes mettent à garder la leur.

Heureusement, cette insuffisance des documents est suppléée par d'autres sources d'information. La principale est l'histoire traditionnelle. Celle-ci a été inventée précisément par le génie humain, pour remplacer ces documents contemporains destinés à disparaître. Elle les conserve dans un résumé facile à garder, à répandre au loin et à transmettre de siècle en siècle. À côté et distinctes d'elle, il y a les traditions non écrites, conservées dans les coutumes, les légendes, la poésie, les chants et le folklore ; il y a les œuvres d'art et monuments divers, en qui revivent, d'une certaine manière, les documents con-

temporaires disparus. Se priver de ces autres sources d'information, c'est donc se priver du document lui-même. Evidemment, de tous ces éléments il faut se servir avec précaution ; mais le document lui-même n'exige-t-il pas d'être contrôlé avec prudence ?

Dans l'édifice qu'est le temple de l'histoire, le document, pour employer une comparaison, peut compter pour une des murailles qui portent la voûte ; mais, de même qu'une seule muraille ne suffit pas à porter toute la voûte d'un temple matériel, ainsi les seuls documents sont insuffisants pour servir de base à une reconstitution historique sérieuse. Ils doivent être aidés 1° *par les traditions écrites* ou l'histoire proprement dite, — 2° *par les traditions non écrites*, c'est-à-dire par les usages, coutumes, légendes du folklore, qui se transmettent de génération en génération, — et 3° enfin *par toutes les autres sources d'information*, comme la poésie, les arts, et les sciences, de quelque nom qu'elles s'appellent, spécialement les sciences religieuses et philologiques, dont l'intervention est souvent d'un grand poids pour résoudre les questions les plus désespérées. Comme exemple, nous pouvons citer l'application de l'année et du jubilé sabbatiques de la religion hébraïque, qui nous a permis de comprendre les jubilés égyptiens et de rétablir la chronologie des pharaons. De même, par la philologie, nous avons pu reconnaître les familles de peuples qui habitaient la Syrie et la Palestine, au 3^e millénaire avant notre ère, et spécialement cette grande confédération des Argentiers, que l'on connaissait sous le nom d'Héthéens, sans saisir la valeur de ce terme (1).

Dans toute étude historique, ces quatre éléments sont également nécessaires ; ils s'interprètent, se contrôlent, se corrigent et se complètent mutuellement. Le plus indispensable pourtant est l'histoire traditionnelle. Si corrom-

(1) Une découverte récente vient de confirmer nos inductions philologiques. Car, dans des inscriptions nouvellement étudiées, on a trouvé le nom de la ville de *Hatti*, capitale des Héthéens, écrite par l'idéogramme *Ku-babbar*, qui désigne précisément « l'argent ». Les Héthéens étaient donc bien la confédération des « Argentiers ». Cf. *Rer. bibl.* 1924, p. 21) D'autres documents, que nous développerons prochainement, ont confirmé également l'identification que nous avions faite du Gihon bilique avec le Jourdain actuel (*V. Abraham en Egypte et Chanaan*). Voilà comment une science vient au secours d'une autre science.

pue ou déformée par l'œuvre des siècles qu'elle puisse paraître, elle est au regard des autres ce qu'est le rapport du général en chef pour juger d'une bataille. Celui-ci expose et juge d'après l'ensemble qu'il a sous les yeux et auquel il préside ; le document, au contraire, est le plus souvent partiel et parfois partial ; la tradition orale de son côté, ne donne que l'impression populaire et ne voit que les résultats. Seule l'histoire traditionnelle possède les vues d'ensemble qui fondent l'histoire scientifique. Quand donc nos égyptologues, tel que de Rougé, s'obstinaient à en appeler à Manéthon contre l'imagination allemande, pour interpréter les documents de l'Égypte, ils faisaient véritablement œuvre de science. Et si, au-dessus de Manéthon, ils avaient toujours, comme de Rougé, placé la Bible, ils auraient fait œuvre de science parfaite. Ce que Manéthon et Bérose, en effet, ont été pour l'Égypte et la Chaldée, la Bible l'a été, l'est et le sera pour le monde entier, sauf l'erreur dont elle est exempte. Elle est le rapport du général en chef, qui a conduit la grande guerre des siècles antérieurs au Christ ; elle a des lumières qui se projettent jusque dans les coins les plus reculés du champ de bataille ; et par elle on peut se rendre compte des mouvements qui s'y accomplirent et dont nos pionniers découvrent les vestiges.

L'erreur du *criticisme*, depuis cent ans, a été d'opposer les documents aux trois autres sources d'information et de dénigrer celles-ci, afin d'exalter les premiers et de leur donner toute autorité. Quel a été le résultat ? C'a été d'ouvrir dans l'histoire la porte à toutes les fantaisies ; car les documents, étant toujours fort incomplets par eux-mêmes, admettent les interprétations les plus diverses, et l'historien, ou bien n'en tirera rien d'utile et de précis ou bien leur fera dire à peu près tout ce qu'il voudra.

Il ne faut donc pas s'étonner si l'histoire de nos origines, écrite depuis un demi-siècle, d'après les seuls documents, selon cette méthode du *criticisme*, a échoué dans le dévergondage le plus effréné. Et comme l'esprit antichrétien, depuis cette même date, inspirait ce *criticisme* et l'orientait dans une direction antibiblique, la fantaisie des scribes s'est donné libre carrière. Leur joie était de mettre les documents de l'archéologie en conti-

nuelle opposition avec les traditions consignées aux Livres Saints. C'était œuvre aussi vaine que facile ; c'étaient d'enfantines constructions de châteaux de cartes. Néanmoins, montées avec tout l'appareil de la fausse science, elles ont réussi à séduire les meilleurs esprits parmi les catholiques (1). En face de ce conflit entre la Science documentaire et l'histoire biblique, ils ont désespéré de la Bible ; et, au lieu de défendre cette forteresse de la vérité divine, ils décidèrent qu'il fallait, sans autre combat, la livrer à l'ennemi.

Certes, il n'en fut pas toujours ainsi, en France. Il fut un temps, au contraire, où l'enseignement traditionnel était mis à la base de toute étude sérieuse. Le document venait s'y ajouter pour l'éclairer, le purifier au besoin, le développer et en élargir les bases. Qu'on se rappelle les magnifiques travaux de celui qui est resté, non seulement pour la France mais pour le monde entier, la gloire la plus pure de l'Égyptologie, Olivier de Rougé. De son temps déjà, l'Allemagne avait entrepris d'introduire, dans ce domaine, le levain dissolvant du criticisme documentaire. Comment concilier les documents nouveaux sortis des ruines avec l'ancienne tradition biblique et manéthonienne ? Distinguons, avait dit l'Allemand, dans l'Écriture et l'histoire ancienne, un fonds primitif authentique et un apport sorti de l'imagination

(1) En France surtout, depuis un quart de siècle s'est déclaré un état d'esprit fort curieux, que nous appellerons le fétichisme de la science. Le *Magister dixit* du moyen-âge n'est rien à côté de la nouvelle formule *la Science enseigne* ; et par science on entend tout ce qu'un maître quelconque de l'Institut ou de l'Université a écrit dans son bulletin ou a récité dans son cours.

Ceux-ci, il faut le dire à leur honneur, sont plutôt étonnés de cette autorité fort exagérée qu'on leur prête et ils ont la grande loyauté de protester, de temps en temps, contre ce nouveau fétichisme. A propos des dolmens et de leur origine, S. Reinach propose une explication et ajoute : « C'est à cette dernière solution que j'incline mais sans oser rien affirmer encore. Car ces questions sont de celles auxquelles on ne peut se flatter que l'avenir même doive donner une réponse et qu'on se sent déjà quelque hardiesse à poser sans les résoudre » (L. cit. III, p. 435).

Pour être stable et solidement établie, toute reconstitution archéologique doit s'appuyer sur les quatre bases que nous avons indiquées. Tels un meuble, une table, pour être solidement assis, réclament quatre pieds. Sur un pied, on fera tenir tout au plus un guéridon, un perchoir, mais non un véritable meuble. Ainsi du seul document ; il défraiera une monographie ; il apparaîtra comme un instantané détaché d'une collection photographique. Sans l'histoire traditionnelle qui le replace dans son milieu, il demeurera le plus souvent inintelligible ou inutilisable.

des siècles. Sacrifions celui-ci et construisons avec celui-là quelque chose de nouveau. Nous appellerons primitif tout ce qui s'accorde avec les documents mis au jour actuellement ; le reste sera éliminé comme interpolé.

Contre Bunsen et Lepsius, partisans de ce criticisme dissolvant, de Rougé se dressa courageusement. Il prit la défense de Manéthon et de la Bible :

« Manéthon, disait-il (1), quoique écrivant en grec, doit être rangé parmi les sources nationales et étudié avec confiance... Sa position de prêtre égyptien garantit à ses assertions une autorité que les faits accroissent chaque jour. Les extraits de Josèphe nous prouvent que son livre était une véritable histoire ; les listes que nous possédons n'en sont que des extraits et l'esprit particulier de celui qui les a faits n'a pu manquer d'y laisser quelques traces. » (XIII, 413, 444).

L'autorité de la Bible lui paraît plus sacrée encore, et il la défend à toute occasion, spécialement contre le criticisme documentaire de Bunsen. Il défend même sa chronologie. Discutant les chiffres de la durée du séjour des Hébreux en Egypte, il écrit : « On trouvera peut-être que nous nous sommes trop apesantis sur cette question, mais elle est d'une immense gravité. Discuter un chiffre, éclaircir son application, c'est le droit de la critique ; mais enlever à un livre son sens historique, ne voir dans l'histoire de la famille hébraïque en Egypte *que des lambeaux traditionnels* (1), cela nous semble dépasser tout ce qu'on peut accorder aux besoins d'un système. » (XIII, 457).

Il sait, comme tous, qu'il y a des points obscurs dans la Bible, qu'on ne sait comment faire accorder entre eux ni avec certains documents. Mais ce n'est pas que cet accord soit impossible. Il y a plutôt le choix possible entre plusieurs solutions. Les éléments de ce choix ne sont pas dans la Bible ; il faut les attendre du dehors, mais garder fermes toutes les données du livre, jusqu'au jour où la lumière se fera. « Les principaux éléments de la question (la durée du séjour en Egypte), dit-il, sont

(1) *Examen de l'ouvrage du chevalier de Bunsen, intitulé « La place de l'Egypte dans l'humanité. (Annales de philosophie chrétienne (1846. 1847).*

(1) Ce nom de « lambeaux traditionnels », pour désigner la partie pseudo-documentaire des Ecritures que le criticisme allemand prétendait distinguer dans la Bible, montre le mépris que de Rougé professait pour la nouvelle méthode allemande.

d'abord la prophétie que nous venons de rappeler (Gén. XV, 13, 16), Nous l'écartérons de la discussion à son titre de prophétie, obscure comme toutes les autres, et qui ne peut être expliquée et précisée que par les données historiques ». (XIII, 452).

En même temps que de Rougé, un autre universitaire, membre de l'Académie française, A. Guiraud (1788-1847), auteur de la *Philosophie chrétienne de l'histoire*, proclamait, lui aussi, la nécessité de contrôler par les Ecritures les documents archéologiques mis au jour dans tout l'Orient, de les étudier à leur lumière ; et il montrait la fécondité de cette méthode. Voici ce qu'il écrivait dans son *Fragment sur le Prométhée d'Eschyle* dans l'*Université catholique* (T. II, p. 273 et suiv.) :

Les explorations, que poursuit avec tant de succès, depuis quelques années et sur tant de points divers, la science historique, ne permettent plus maintenant à tout homme de bonne foi de contester l'identité des premières traditions, chez tous les peuples du monde. La nécessité de rattacher ces traditions à une révélation divine, pour en expliquer la morale sublime et rendre raison des respects dont toutes les religions les ont entourées, est devenue tout aussi incontestable ; et c'est un point que tous les bons esprits ne discutent plus.. Comme l'homme n'invente pas, la vérité qui lui a été révélée se trouve au fond de toutes ses fables, et les erreurs dont il l'a défigurée ne tiennent qu'à son impuissance d'en conserver les traits primitifs, sitôt qu'il en a perdu sa primitive innocence.

Qu'un ne soit donc pas étonné si, à chaque découverte que fait l'historien moderne dans ce sanctuaire sacré de la pensée antique, où si peu avaient pénétré jusqu'ici, la vérité commence à se dévoiler aux regards chrétiens qui ne cherchent qu'elle, et si nous nous empressons de proclamer, nous enfants privilégiés d'un même Dieu, ces rapports de famille qui se manifestent à nous.

C'est une chose singulièrement digne de remarque que cette meilleure entente des premiers temps, à mesure qu'on s'éloigne d'eux ; il vaut la peine d'y réfléchir... C'est que la vérité évangélique est venue donner la clef de toutes les erreurs ; car l'erreur, comme on l'a très bien dit, n'est souvent qu'une vérité incomplète. Et pourtant l'investigation catholique semblait avoir négligé jusqu'ici l'usage de ce précieux moyen, dont elle a pu disposer depuis si longtemps.

L'Évangile explique admirablement toutes les énigmes

humaines, que l'antiquité s'était plu à multiplier ; c'est la science catholique qui finira par surprendre, dans les solitudes de Thèbes, les secrets hiéroglyphiques, comme elle a sondé les plus vieux mythes des Indiens. Quelque tronqués, quelque défigurés que soient demeurés pour nous tous ces monuments des traditions primitives, quand nous les évoquons à l'aide des paroles évangéliques, on peut dire qu'ils se recomposent merveilleusement à nos yeux...

Toutes ces vieilles ombres de l'Orient, qu'on avait évoquées, pour rendre faux témoignage contre Moïse, sitôt qu'elles se sont trouvées confrontées avec lui, ont levé la main, pour attester la vérité de ses écrits et confondre ceux qui les interrogeaient. Aussi, de toutes parts, les esprits les plus religieux se rejettent, sans péril, dans toutes les voies de l'Antiquité profane, certains d'être ramenés par elle en cette voie d'inspiration et de vérité, d'où l'on ne s'écarte jamais absolument, sans tomber dans toutes les ténèbres de l'intelligence et du cœur.

Nous nous bornons à citer ces deux témoignages, émanés d'hommes estimés par tous comme des autorités de premier ordre. Ils attestent que jusqu'au dernier tiers du dix-neuvième siècle, la science française resta fidèle aux vieilles traditions qui lui avaient assuré, depuis des siècles, le premier rang aux yeux du monde entier, et ils nous la montrent repoussant victorieusement l'assaut des erreurs anglo-saxonnes. Nous allons maintenant assister aux nouvelles attaques de celles-ci, à leur triomphe et aux tristes résultats qui en ont été la conséquence.

III. — *L'invasion en France du criticisme allemand et les directions romaines*

Le malheur de l'exégèse française, à la fin du siècle dernier, fut de se mettre à l'école des Allemands ou plus exactement des Anglo-Saxons, qui était l'école de Luther. Ce criticisme, en effet, qui se donnait pour fonction de faire un choix dans les textes de la Bible, pour distinguer ce qui était authentique et ce qui était interpolé, qu'était-ce autre chose qu'une forme du libre examen ?

Renan semble avoir été le premier à implanter chez nous cette exégèse critique. Sa *Vie de Jésus* (1863), n'est qu'une imitation de celle de Strauss. Il n'admet comme authentique dans les Evangiles, que les textes concernant la vie humaine de Jésus. Ceux qui révèlent sa divinité sont interpolés. (1)

Cependant, la défense de la méthode historique traditionnelle resta victorieuse, chez nous, jusqu'en 1871. Le triomphe de la Prusse amena au pouvoir des hommes tout dévoués à sa philosophie et à sa culture. Et ceux-ci organisèrent l'enseignement, d'après l'esprit et les méthodes d'Outre-Rhin. Kant régna dans la philosophie de nos collèges et lycées, et le criticisme régna dans tout manuel d'histoire et tous les cours des Facultés.

Qu'allaient faire, devant cet esprit nouveau de l'enseignement officiel, nos Universités catholiques qui venaient de naître ? Obligées de préparer leurs élèves aux examens de l'Etat, elles ne pouvaient leur laisser ignorer les thèses et doctrines enseignées par les professeurs de l'Etat, devant lesquels ils devaient passer leurs examens. Du moins, dira-t-on, elles auraient pu garantir contre elles les élèves du sanctuaire. Mais à ceux-là même on ne pouvait les laisser ignorer, puisqu'ils devaient prêcher la foi et la défendre, devant ces nouvelles générations formées à ces méthodes allemandes.

On ne peut donc reprocher à nos Universités catholiques d'avoir orienté les études du côté de cette exégèse allemande. Mais le malheur voulut qu'au lieu de directeurs et de maîtres capables de discerner le poison d'erreur caché sous la nouvelle méthode, et de le combattre efficacement, on ne vit guère surgir que des admirateurs, des panégyristes et des apôtres de cette exégèse néfaste et de tout ce qui s'appelait *science allemande*.

Les principaux fauteurs de cette erreur, en France, se groupèrent autour de l'Institut catholique de Paris, de la *Revue biblique*, de la Compagnie de Saint-Sulpice.

(1) Renan fut une victime de l'Allemagne. Il perdit la foi à la lecture de Hegel et de Herder, pendant qu'il était à Saint-Sulpice. Tous ses travaux, par la suite, furent imprégnés de la pensée et de la pseudo-science allemande.

A. L'Institut catholique de Paris

Celui qui semble avoir eu la principale responsabilité dans ce parti-pris d'admiration qui pervertit alors notre jeunesse universitaire catholique est Mgr d'Hulst, un des fondateurs de l'Institut catholique de Paris et devenu recteur en 1880. (1).

Mgr d'Hulst était un libéral. Il estimait qu'il fallait gagner les adversaires de notre foi au moyen des concessions les plus larges sur la doctrine, sur les points, du moins, qui ne lui paraissaient pas essentiels. C'est dans le but, sans doute aussi, de conquérir leur confiance et leur cœur, qu'il se plaisait à exalter leur science et leur génie au-dessus de la science et du génie catholique, à les proclamer ses maîtres. Il fut le premier, parmi les catholiques, à entonner l'hymne de la supériorité du génie anglo-saxon. En se glorifiant d'être leur disciple sur tous les points qui lui semblaient étrangers à la foi et spécialement dans les sciences et l'histoire, il espérait peut-être les amener, en échange de bons procédés, à se dire et se faire les disciples de l'Eglise, dans les choses de la foi et de la morale.

Hélas ! c'est le contraire qui advint. En exaltant l'orgueil germanique, il contribua, plus que personne, à créer et développer la mentalité du *Deutschland uber Alles*, qui a coûté à la France et au monde la terrible hécatombe de 1914-1918.

C'est dans son article sur Renan, écrit au lendemain de la mort de ce renégat et qui fit scandale (*Le Correspondant*, 25, X, 1892), que Mgr d'Hulst afficha publiquement son admiration pour la science et le génie germaniques. C'est un éloge de l'homme où l'on sent comme une parodie du texte évangélique : il faut lui pardonner beaucoup, car beaucoup il aime l'Allemagne.

L'importance d'un personnage, écrivait-il, se mesure moins à la valeur absolue de son œuvre qu'à l'influence quelle a exercée. Que sert de dire que M. Renan ne fut pas un penseur original, si sa pensée a été une des plus contagieuses de son époque ? Que sert de dire qu'il a emprunté sa science aux

(1) En signalant l'erreur de l'éminent prélat, nous ne voulons pas mettre en doute la pureté de ses intentions ni la générosité de son cœur.

Allemands, s'il a su passionner, pour des questions où s'exerce l'érudition germanique, tant de lecteurs français, qui n'auraient jamais touché à une traduction de Baur ni ouvert les savants ouvrages écrits pourtant en notre langue par Reuss.

D'après Mgr d'Hulst, Renan s'est perverti parce que « le progrès de l'apologétique ne correspondait pas aux développements de la science.

C'était le moment où l'Allemagne renouvelait la philosophie pour la détruire, où l'Europe entière renouvelait les sciences historiques pour les acheminer sur les voies des plus merveilleuses conquêtes. Comment un esprit, qui s'ouvrait à ces prodigieuses nouveautés, n'eût-il pas été surpris et scandalisé de trouver ses maîtres étrangers à un mouvement aussi puissant et aussi général? Comment n'eut-il pas été tenté d'identifier ses croyances avec l'insuffisance de l'appareil apologétique employé pour en démontrer la valeur?

Le rêve de Mgr d'Hulst était d'emprunter aux Allemands leur criticisme pour le faire servir à la défense de nos dogmes. Autant dire qu'il eût fallu, au XVI^e siècle, emprunter à Luther sa doctrine du Libre Examen, pour avoir raison de son hérésie. La réponse aux erreurs allemandes était chez nos auteurs français qui, depuis cinquante ans, leur avaient répliqué victorieusement. Mais ces auteurs français, on les méprisait, on ne prenait pas le temps de les lire; on n'avait de loisirs et d'admiration que pour ce qui venait d'Allemagne.

Pour cette introduction de la culture germanique dans les écoles catholiques, Mgr d'Hulst choisit deux jeunes abbés, MM. Duchesne et Loisy, qu'il fit entrer à l'Institut catholique.

Né en 1843, à Saint-Servan (Ille-et-Vilaine), l'abbé Duchesne avait étudié à l'École des Hautes-Études. Nommé membre de l'École française de Rome, il avait été envoyé en mission au Mont Athos (1874), et en Asie Mineure (1876). L'année suivante il fut reçu docteur ès-lettres avec les deux thèses *Étude sur le Liber Pontificalis*

(1) Ce choix de deux jeunes abbés, sortant à peine des écoles, pour leur confier, de suite, un enseignement supérieur, avant qu'ils eussent donné aucune preuve de leur bon esprit et de leur capacité professionnelle, et même au moment où ils donnaient des preuves défavorables, montre que le bon recteur, si distingué par ailleurs, n'était pas fait pour gouverner l'Institut. Il lui fallait il est vrai, des jeunes, pour implanter cet esprit allemand. Les anciens n'auraient pas accepté.

et *De Macario Magnete*. Il entra, de suite, à l'Institut catholique.

L'esprit que l'abbé avait manifesté dans cette thèse l'avait désigné, du reste, pour ce rôle auquel Mgr d'Hulst le destinait. Dans sa critique de ce célèbre ouvrage, il avait pratiqué largement la méthode documentaire allemande. Il en avait élagué tout ce qui ne lui paraissait pas document contemporain et l'avait réduit à n'être plus qu'une compilation sans valeur historique.

Sa thèse fut déferée à l'Index par Mgr Freppel et par l'abbé Darras. L'abbé, pour prévenir une condamnation, écrivit à Rome une lettre de très humble soumission, déclarant qu'il accepterait toutes les corrections qu'on voudrait bien lui suggérer et qu'il les introduirait dans l'édition du *Liber Pontificalis* qu'il préparait.

Sa soumission n'était qu'en paroles. Dans son cours sur les *Origines chrétiennes*, en effet, il suivit la même méthode qui le conduisit aux mêmes errements, spécialement au point de vue de l'évolution des dogmes. Son enseignement suscita de nouvelles plaintes. Mgr d'Hulst soutint son professeur de prédilection, lui demanda de rédiger son cours par écrit, afin de le soumettre à Rome.

Le cardinal Franzelin qui l'examina mit de suite le doigt sur la plaie et déclara que le vice du cours était qu'il s'inspirait des méthodes allemandes, au lieu des méthodes catholiques traditionnelles et spécialement des méthodes romaines.

« J'ai lu ces leçons, écrivait-il à Mgr d'Hulst, dans la critique qu'il lui envoya le 23 février 1883, et je ne vous dissimulerai pas qu'il me semblerait préférable et plus sûr, pour ne pas dire davantage, que, dans votre faculté catholique, vous suivissiez les principes d'exégèse usités à Rome et aussi dans les écoles catholiques dignes de ce nom, plutôt que ces principes nouveaux tirés surtout des Universités allemandes, *principia interpretandi potius romana imo in scholis theologicis hoc nomine dignis communia adoptata fuissent, quam recentiora illa ex Universitatibus maxime germanicis derivata*.

Et comme l'abbé Duchesne avait essayé de se couvrir de l'autorité du cardinal Newman, le cardinal Franzelin ajoutait : *particulares viae in studiis theologicis a venerando hoc viro emensae eae sunt ut non videantur tanquam exemplar sequendae, certe non in nostras scholas transferendae* (1).

(1) *Vie de Mgr d'Hulst*, par Mgr Baudrillart, 1.463.

L'avertissement aurait dû porter ses fruits. C'est le contraire qu'on vit se produire. Chose curieuse et triste à constater, depuis ce jour et pendant quarante ans, Rome, sous des formes multiples et de plus en plus solennelles ou menaçantes, ne va cesser de protester contre ce criticisme allemand et les applications qu'on en faisait à l'histoire de nos dogmes et à l'exégèse. Mais chacune de ses interventions a toujours été suivie par une recrudescence du mal. Loin d'enrayer l'erreur, il semble qu'elle n'ait servi qu'à la divulguer et à lui susciter de nouveaux adhérents. Certes, la multitude parmi le clergé français resta longtemps attachée à l'ancienne tradition. La plupart des écrivains ecclésiastiques n'eut aucune peine à prendre la défense des directions romaines, d'autant plus qu'elles répondaient à leur âme et à leur foi. Mais, à côté de cette multitude sans cohésion et sans solidarité, se dressa une minorité bruyante, qui prit son mot d'ordre dans nos centres universitaires laïques, inféodés à la culture prussienne. Les adhérents de cette minorité eurent là leur centre, leur direction et leur soutien efficace. On les distingua d'un mot qui les consacra grands hommes et leur donna droit à tous les éloges, pour le moindre écrit sorti de leur plume : « Esprits critiques, esprits scientifiques. » Ceux qui ne faisaient pas profession de suivre et d'admirer le criticisme allemand étaient discrédités d'un mot. « esprits sans critique, sans méthode scientifique ». Et on le criait bien haut, bien fort, à tous les échos ; certes c'étaient clameurs d'ignorants ; on s'en aperçoit aujourd'hui ; mais, après le lion, l'âne n'est-il pas l'animal de la création dont le cri est le plus bruyant et le plus capable de faire taire tous les autres ? C'est ce qui se produisit. (1). Il arriva un temps, vers 1903, où, au

(1) Que nos lecteurs entendent notre image au sens purement matériel et non au sens vulgaire dans lequel elle serait inexacte et contre notre pensée. La voix de l'âne est puissante, mais elle sonne faux. Ainsi en fut-il de ces docteurs du criticisme allemand. Etudiez leurs ouvrages, depuis *Cultes, mythes et religion* de S. Reinach jusqu'aux collections bibliques de l'École dominicaine de Jérusalem, vous y trouverez une charge énorme de matériaux ; il a fallu une âme nuisante pour en soulever la masse ; mais, dans leur arrangement, toujours manque l'harmonieuse vibration de la vérité. C'est le crépitement chaotique des systèmes sans cesse croûlant, se détruisant sans cesse les uns les autres. « Ingénieux châteaux de cartes » avoue Reinach ; et le cardinal Meignan disait, en plaisantant lui-même de ses ouvrages portés aux nues, à leur apparition, par la claqué allemande : « Mon livre n'a pas encore dix ans d'existence, et déjà il a cessé d'être vrai ! »

Comme nous l'avons établi dans notre paragraphe précédent, la

milieu de cette clameur, la vérité n'eut plus la force de se faire entendre. Ce fut le triomphe de l'erreur : *Haec est hora vestra et potestas tenebrarum*, disait Jésus à l'heure de sa passion. La vie de l'Eglise, comme celle de ce monde est une alternative de jour et de nuit. Quand est venue pour un pays l'heure de la nuit, aucune puissance n'est capable d'empêcher les ténèbres de s'étendre. Cette heure était venue pour la France, au moment où se fondèrent nos universités catholiques, heure féconde, puisque c'est celle du silence du Juste dans l'acte de son sacrifice rédempteur, mais aussi heure du scandale et de la déroute pour les disciples, les apôtres eux-mêmes. Si donc nous racontons des défaillances, nous ne jetons la pierre à personne. Ceux qui défaillèrent un instant durant la grande nuit du Vendredi-Saint, ne devinrent-ils pas, quelques jours plus tard, les apôtres sur qui l'Eglise a été fondée ?

Racontons rapidement l'histoire de cette nuit de l'exégèse en France.

Le principal apôtre du criticisme allemand après Duchesne fut Loisy. Lui aussi fut désigné par Mgr d'Hulst. Non seulement il répondit à l'attente de son protecteur, mais, véritable enfant terrible, il la dépassa au-delà de toute mesure, en en tirant toutes les conséquences logiques jusqu'aux extrêmes limites. Il servit d'ilote ivre pour préserver plusieurs de l'ivresse de ce nectar empoisonné.

Maître de conférences en 1883, il afficha de suite, malgré son jeune âge, ses ambitions de réformateur. « De bonne heure, écrit Mgr Baudrillart, dans sa *Vie de Mgr d'Hulst* (11,475) on parla à mots couverts des hardiesses de l'abbé Loisy et de la verve irrévérencieuse avec laquelle il traitait les auteurs catholiques qui l'avaient précédé dans la critique biblique ; il semblait même éprouver une sorte de joie à trouver en défaut le texte sacré... Le fond (de son enseignement) montrait un homme au courant des travaux contemporains allemands

critique purement documentaire est impuissante à reconstituer seule l'histoire ancienne, elle ne peut aboutir qu'à des hypothèses, à des visions de perpétuels mirages. Ce sont des constructions sur le sable ; seule l'histoire traditionnelle offre un roc solide. C'est pour cela que les ouvrages inspirés de cette critique allemande sonnent faux ; cependant les matériaux qu'ils ont accumulés restent utiles ; ils serviront au triomphe de la vérité.

ou anglais et plein d'idées à lui. Dans tout ce qu'il disait, on sentait la passion et le courage ; il était persuadé qu'à tout prix la critique biblique devait être renouvelée chez les catholiques. »

Ce renouvellement, c'était celui de la critique documentaire allemande, avec ses conséquences : plus d'inerrance biblique *en matière de science, de chronologie, d'histoire*. C'était pour commencer ; car bientôt il allait ajouter : plus d'inerrance biblique même en matière de dogme ni de morale : « Il y a beau temps, écrira-t-il plus tard (*Autour d'un petit livre*, p. 68) que l'on sait à quoi s'en tenir sur l'inerrance de l'Écriture, comme nous disons dans notre patois théologique ».

Pourtant, les avertissements venus de Rome n'allaient pas lui manquer. François Lenormant, notre grand orientaliste de cette époque, avait composé son grand ouvrage *Les origines de l'histoire d'après la Bible et les traditions des peuples orientaux* (1880-1882).

Puisque l'Institut catholique, en la personne de M. Duchesne, donnait l'exemple, il avait cru pouvoir interpréter au sens allégorique les premiers chapitres historiques de la Genèse. Son livre fut mis à l'Index en 1887.

En 1885, dans le numéro du 15 mars du Bulletin critique, dont il avait été un des principaux fondateurs, M. l'abbé Duchesne entreprit de réfuter le livre de l'abbé Henault, *Origines chrétiennes de la Gaule celtique*. Il le traita d'après les principes de la critique documentaire. Evidemment il n'en laissa à peu près rien subsister. De plus, le ton avec lequel il persiflait les antiques légendes causa beaucoup d'irritation (1) ; on le voyait transformant l'Institut catholique en *Sorbonne moderne*, plus ou moins entachée d'esprit universitaire et ayant dans ses veines un peu de *virus libéral* » (*Vie de Mgr d'Hulst*, par Mgr Baudrillart, I, 467). L'abbé Duchesne fut mis en congé et put utiliser ses loisirs à écrire son *Liber pontificalis*, qui le fit élire à l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres, en 1889. Et, en 1895, il fut nommé directeur de l'École de Rome et débarrassa l'Institut de sa présence compromettante.

(1) On y lisait : « Saint-Pierre-le-Vif, cette abbaye qui a un rang illustre parmi les officines de faux diplômes... » « Hagiographes de basse époque, dont on prétend faire accepter les fantaisies, en les qualifiant de traditions antiques ».

Contre cette école allemande le principal adversaire en France fut l'abbé Vigouroux. Ses ouvrages sur *La Bible et les découvertes modernes*, en particulier, avaient montré que la Bible n'avait rien à redouter, ni au point de vue historique, ni même au point de vue scientifique, des découvertes archéologiques, *entendues dans leurs conclusions certaines*. Celles-ci lui apportaient, au contraire, chaque jour, une magnifique confirmation. Il avait cru pourtant devoir sacrifier la chronologie, et il avait adopté la formule « la Bible n'a pas de chronologie ».

En 1886, Vigouroux, avec quelques-uns de ses amis et admirateurs, tenta de créer une revue biblique, fondée sur le principe de l'inerrance biblique. L'abbé Lesêtre se fit son principal auxiliaire et recueillit des adhésions et des souscriptions. Le succès ne vint pas et ne pouvait guère venir. En face de la nouvelle école si hostile à l'inerrance et si audacieuse, qui enseignait aux Carmes, avec l'autorité qui s'attache au nom de Faculté, que pouvait un professeur de séminaire, fût-il un Vigouroux ? Sa modestie fut effrayée. Il renonça donc et réalisa son rêve sous une autre forme, celle du *Dictionnaire de la Bible*.

On peut regretter cet échec de M. Vigouroux. Lui seul était capable alors de soutenir le choc, dans le rude combat qui allait se livrer contre le dogme de l'inerrance biblique. Son nom eût été un drapeau, il aurait soutenu les courages, rallié les hésitants et conquis à la revue des adhésions dévouées, suffisantes pour lui assurer le succès. Les attaques des incroyants, parties surtout d'Allemagne, avaient commencé d'impressionner quelques catholiques en France et à l'étranger. Les prudents ou timides disaient qu'il fallait composer avec l'ennemi : abandonner la science et l'histoire pour sauver le dogme ; plus tard on acceptera de conserver les faits historiques connexes avec le dogme, dans la mesure où ils sont connexes, et que l'Eglise juge, pour chacun, de les insérer dans le dogme. (1) Mais on exclura de plus en plus de

(1) Nous avons assisté à ces discussions et nous y avons pris part. Ceux qui lâchaient ainsi la vérité historique de la Bible et que nous combattons étaient, semble-t-il, de braves cœurs ou plutôt de curieux politiques de l'Exégèse. Ils voyaient en présence deux thèses opposées : celle qui réclamait pour l'Écriture l'inerrance sur les questions de dogme, de morale, d'histoire, de science, c'est-à-dire sur toutes les questions dont elle traite, — et celle qui la lui refusait sur presque tous ces points. Ils crurent habile, pour amener la paix

l'inerrance biblique les faits historiques. Ceux-ci seront présentés comme une sorte de vêtement, de symbole, de parabole, dont l'Esprit-Saint entendait revêtir le dogme et la morale, mais dont il ne garantissait pas l'authenticité ni la vérité.

B, La "Revue biblique"

Le projet de l'abbé Vigouroux fut repris et mené à bonne fin six ans plus tard, en 1892, par les Dominicains. Ceux-ci avaient établi à Jérusalem, dans leur couvent de Saint-Etienne, une école pratique d'études bibliques. La *Revue biblique* devint leur organe.

Dans le conflit aigu qui venait d'éclater, de quel côté allait-elle se ranger ? Les rédacteurs s'en expliquèrent dès le premier numéro :

La *Revue biblique* se placera-t-elle, en exégèse, dans le camp conservateur ou dans le camp libéral ? Ainsi posée, la question doit demeurer sans réponse, parce que, à vrai dire, les deux écoles n'existent pas.

La vérité est que, en dehors des liens sacrés de la foi, nous nous trouvons en face de ces principes éternels, immuables, dont la raison illuminée et croyante ne peut mépriser la force. Or, ces principes nous enseignent à distinguer, dans le vaste domaine des opinions traditionnelles, celles qui, touchant à la foi ou aux mœurs, *res fidei et morum*, peuvent, en certaines conditions, atteindre une valeur dogmatique, de celles qui, par leur objet sont et resteront toujours de simples traditions historiques (1) (I, p. 557).

Par ce manifeste, quoiqu'elle protestât, la revue se plaçait du côté de l'école libérale. En fait, elle n'admettait l'inerrance biblique que pour le dogme, la morale et les faits historiques connexes au dogme. Du reste, elle

entre les adversaires, de partager le différend. Ce sont là des procédés habiles en politique, peut-être. Mais, dans les luttes pour la vérité, la politique est une triste chose ; elle ne connut jamais qu'un geste, celui de Pilate.

(1) Nous verrons revenir sans cesse cette distinction que l'inerrance biblique porte sur *res fidei et morum* et non sur le reste. Mais, parmi les *res fidei*, il y a ces deux dogmes, 1° que l'Écriture est la parole de Dieu ; 2° que la parole de Dieu, entendue dans son sens objectif (sens de l'auteur) ne peut contenir d'erreur. Donc l'inerrance biblique porte sur tout ce qui est dit dans l'Écriture que ce soit dogme, morale, histoire, géographie, science, etc. Nous entendrons bientôt Léon XIII rappeler cette vérité.

n'allait pas tarder à se déclarer plus nettement, spécialement par la plume du P. Semeria barnabite et du P. Lagrange.

Ces Pères distinguent, dans l'Écriture, deux auteurs, Dieu, l'auteur principal, et l'écrivain sacré, auteur instrumental. Dieu, auteur principal, ne prend la responsabilité que des vérités dogmatiques, morales et historiques en connexion avec le dogme ; celles-là seules sont garanties par l'inerrance divine, parce que Dieu, dans la Bible, *n'a l'intention d'enseigner que ces seules vérités*. Les autres affirmations purement historiques ou scientifiques relèvent de l'auteur sacré et lui seul en est responsable, parce que *Dieu n'a pas eu l'intention dans la Bible, d'enseigner l'histoire ni les sciences*. Il a donc *permis* simplement à cet auteur d'utiliser les croyances scientifiques et historiques en usage de son temps, comme d'apologues, exemples, romans historiques, historiettes, pour inculquer des vérités religieuses ou morales. Il garantit donc la vérité de celle-ci, mais il laisse aux auteurs sacrés la responsabilité de celles-là.

La Bible peut donc contenir des erreurs dans les choses de science et d'histoire ; la Bible, comme livre divin, n'en est pas moins exempte d'erreurs parce que Dieu, en tant qu'il en est l'auteur, ne s'occupe pas de ces questions. « Mais, me dira-t-on, écrivait le P. Lagrange (*Méthode historique*, p. 105), si la proposition n'est pas vraie, elle est donc fausse, et que faites-vous de la véracité de la Bible ? C'est bien simple : une proposition est vraie ou fausse ; mais ici il n'y a pas de proposition (car l'auteur n'a pas l'intention de juger la vérité historique des textes qu'il écrit). Quand on ne juge pas, il n'y a ni affirmation ni négation ; or, la vérité et l'erreur ne se trouvent *formellement* que dans un jugement formel. C'est de la logique élémentaire ». Disons plutôt que c'est de la logique à l'usage de la nouvelle école, car l'ancienne logique du bon sens croyait, au contraire, que la première intention de tout historien était d'affirmer, sauf réserves expresses, la vérité des récits qu'il raconte. Et tous les siècles ont cru que telle était aussi l'intention de l'historien sacré.

Et le P. Semeria, de son côté, avait longuement développé sa théorie dans la *Revue biblique*.

Nous avons reconnu *a posteriori* que Dieu pour tout ce qui regarde le style, la langue, la disposition des matières, a laissé l'auteur secondaire agir librement, parce que cela n'importait en rien à son but ; nous avons même reconnu que Dieu n'a point voulu corriger les conceptions scientifiques des hagiographes ; il les a laissé subsister avec leurs conséquences erronées ; il a laissé les auteurs sacrés écrire conformément à elles toujours pour la même raison. Le devoir de l'exégète, dans cette grave question, se trouve ainsi clairement déterminé : a) fixer avant tout le but de chaque livre, soit en général, soit dans ses diverses parties, travail qui se fait *a posteriori* ; b) *a priori* se demander si le but ainsi fixé est digne de Dieu... ; c) discerner ensuite, et cela devient chose aisée, les éléments divins et humains : tout ce qui était nécessaire, pour que le livre obtint son but, c'est-à-dire pour qu'il fût tel que Dieu le voulait, *Dieu l'a fait* ; tout ce qui était indifférent à ce but *Dieu l'a laissé faire*. (1).

Il est curieux de constater, dès cette première année, l'usage de tous les procédés propres à l'école. Ce P. Semeria rend compte de la *Cronologia biblica* du P. Paganelli, un concordiste, un adversaire dès lors. Il l'exécute d'une main légère, par la formule de l'exorcisme empruntée au rituel libéral : « Le bon Père ne manque ni de talent, ni d'érudition, ni d'études ; ce qui lui fait absolument défaut, c'est le *discernement scientifique* ». (R. B. 1893, p. 437).

Lui-même rend compte de son propre travail sur les soixante-dix semaines de Daniel. Il va nous montrer qu'il ne manque pas, lui, du discernement scientifique : « La partie négative du travail, écrit-il, est peut-être la meilleure ; je regarde surtout comme évidente la réfutation de ceux qui placent, comme point de départ des mystérieuses semaines, la 20^e année d'Artaxerxès Longuemain... Ce que j'ai dit, pour fixer à l'an VII d'Artaxerxès Longuemain, ce même point de départ ne me semble plus aussi certain qu'au moment où j'écrivais ma dissertation. ... On devra plutôt recourir à l'opinion de M. Godet, qui, dans ces 70 semaines, voit désigné d'une façon large et approximative un espace de cinq siècles. »

Pour ses théories construites, d'après la méthode allemande, le cardinal Meignan se voyait octroyer une dizaine

(1) *Rev. bibl.* 1893, p. 434. Nous retrouvons toujours la manie documentaire allemande. Ce qui lui importe, c'est le droit de faire un choix (*heresis*, en grec), à son gré, dans les textes scripturaires : rejeter celui-ci, conserver celui-là.

d'années de certitudé ; Semeria, de lui-même, renonce à la sienne au bout de quelques mois. Et il joue d'autant plus de malheur que la théorie qu'il abandonne ainsi, de cœur joie, semble bien fondée sur la plus élémentaire vérité. (1). Mais peu importe ; l'esprit doué du discernement scientifique ne croit plus à la bonne vieille vérité d'autrefois, qui prétendait à l'immutabilité ; la vérité nouvelle, la seule dont s'occupe la vraie Critique, qu'est-elle autre chose, sinon, comme on aime à l'appeler entre initiés, « une belle coquette, qu'on poursuit sans cesse sans l'atteindre jamais. » C'est le mirage du désert qui succède à un autre mirage ; il faut s'attacher à celui qui brille aujourd'hui et en remplir son âme, en attendant de se repaître de celui qui lui succédera demain. La vérité, enseigne Hegel, n'est-elle pas un perpétuel devenir ? C'est elle qui passe dans chaque système, dans chaque opinion, mais elle passe. Comme la lumière matérielle, elle se mesure à sa puissance de rayonnement et à son emprise sur les âmes. L'esprit scientifique est donc celui qui s'attache à tel système, à telle opinion, non parce qu'ils contiendraient la vérité absolue, immuable, éternelle, qui n'est qu'un mythe, mais parce qu'ils représentent la vérité du jour, en attendant qu'il l'abandonne pour s'attacher à la vérité de demain. L'esprit critique, comme celui de Renan, est fait d'un scepticisme aimable, accueillant à toute vérité, ou plutôt à toute opinion présentée avec art, qui n'a pas de prétention à l'absolu, à l'infaillibilité, qui ne vise pas à *s'imposer* ; c'est l'esprit de la libre pensée, du libre examen, qui n'entend se lier à aucune vérité, parce qu'il entend conserver sa libre vie.

Ce criticisme, qui a pour essence de ne se lier à aucune vérité, répugne donc au christianisme et même à toute âme droite et sincère. On conçoit cependant pourquoi les catholiques qui voulurent s'en rapprocher essayèrent de diminuer le nombre des vérités nécessitantes, et s'efforcèrent d'exclure de l'inerrance biblique d'abord les véri-

(1) Nous avons montré (*Le mystère des pyramides*, p. 100) que l'an VII d'Ataxerxès commençait à l'automne 459 (une faute d'impression porte 465 que le contexte permet de corriger sans peine). Dès lors, les 69 semaines ($69 \times 7 = 483$) conduisent à l'automne de l'an 25. Et l'on obtient l'an 25-26, premiers mois pour date de la manifestation de Jésus, dans son baptême. Et sa mort, marquée pour le milieu de la semaine (automne 25 + 3 ans et demi) coïncide avec la pleine lune de printemps, vendredi 18 mars, de l'an 29 ; ce qui est conforme à la tradition.

tés scientifiques, puis la chronologie, puis l'histoire, en attendant le dogme et la morale. Certes, à la *Revue biblique*, on n'alla jamais à ces extrêmes, mais on eut toujours la tendance de réduire le plus possible les frontières de cette inerrance.

Six années ne s'étaient pas écoulées depuis la condamnation de Lenormant que Mgr d'Hulst, alors recteur de l'Institut catholique de Paris, dans un article paru au *Correspondant*, le 25 janvier 1893, sembla demander la révision de ce procès.

Les vues de M. François Lenormant, écrivait-il, dégagées de certaines exagérations, ont paru acceptables à plusieurs, surtout elles leur ont paru commandées par les nécessités de l'apologétique. L'hypothèse suivant laquelle l'inspiration des Ecritures pourrait porter sur des récits d'origine humaine, sans en garantir l'absolue véracité, mais en y introduisant des vérités dogmatiques et morales, cette hypothèse est adoptée par un certain nombre de savants orthodoxes. C'est ainsi qu'ils se tirent de toutes les difficultés historiques, chronologiques et ethnographiques, etc., que soulève aujourd'hui la lecture de la Genèse.

Dieu est l'auteur des Ecritures, mais il n'en est pas le seul auteur, il y a un auteur humain. Dieu est l'auteur principal, mais l'auteur humain garde, sous l'action transcendante de celui qui l'inspire, une autonomie relative qui va assez loin... Dieu est l'auteur responsable, mais on peut se demander s'il est responsable de tout.

(L'est-il pour les mots? non, disait Mgr d'Hulst, point d'inspiration verbale. L'est-il pour les choses? Oui, mais là encore) une foule de questions se posent et les solutions qu'elles reçoivent classent les exégètes en trois groupes principaux qui semblent former, dans l'armée des défenseurs de la Bible, une aile droite, une aile gauche et un centre.

(A droite, ceux qui veulent que Dieu soit responsable de tout le contenu, sans distinction. Il affirmait que cette exégèse rigoureuse) laisse l'apologétique en face des difficultés, que les découvertes modernes aggravent sans cesse et qui semblent à plusieurs véritablement insolubles. (A l'aile gauche, il mettait ceux qui ne craignent pas d'admettre des énoncés inexacts dans la Bible). (1).

(1) A gauche, se plaçaient Lenormant, Jules Didiot, di Bartolo, le chanoine Salvatore, l'abbé de Broglie, Newman, Loisy, etc.

Et il s'expliquait encore : « La promesse d'inerrance n'a été faite à l'Eglise que pour nous proposer avec certitude l'objet de la croyance et la règle des mœurs. Sans doute, la Bible n'est pas seulement infaillible comme l'Eglise, elle est inspirée. Mais si l'inspiration s'étend à tout, peut-être ne confère-t-elle pas l'infaillibilité à tous les dires de l'auteur inspiré, Peut-être réserve-t-elle ce privilège aux choses concernant la foi et les mœurs ; peut-être les autres énoncés que l'inspiration ne garantirait pas sont-ils là seulement pour servir de véhicule à un enseignement concernant la foi et les mœurs, peut-être le Dieu inspirateur, qui aurait pu redresser, même en pareil cas, les erreurs matérielles de l'écrivain sacré, a-t-il jugé inutile de le faire. Telle est l'opinion de l'école qu'on pourrait appeler large.

Sa faveur et son adhésion étaient manifestement pour cette école large. Car l'école étroite ou l'exégèse rigoureuse « laisse, disait-il, l'apologétique en face de difficultés que les découvertes modernes aggravent sans cesse et qui semblent à plusieurs véritablement insolubles ».

Ce qui était plus compromettant dans cet article, c'est qu'il révélait la crise de l'enseignement à l'Institut catholique de Paris. Celui-ci, avec Loisy et Duchesne surtout, était gangrené par le criticisme allemand.

L'abbé de Broglie, dans une lettre privée, donna son adhésion à la thèse de Mgr d'Hulst, en l'accentuant :

Qu'il y ait un gouvernement de l'Esprit-Saint sur l'Eglise, la maintenant à l'insu de ses membres et d'une manière plus ou moins inconsciente, dans le développement du même idéal moral, cela est très aisé, ce me semble, à montrer. Mais que cette action divine ait assuré, dans le détail, l'exactitude de toutes les paroles officielles (je ne dis pas des définitions proprement dogmatiques : là l'accord peut se faire avec effort (1), mais il se fait), c'est là ce qui me paraît aussi difficile à montrer que l'inerrance du texte inspiré... en réfléchissant sur la question d'inspiration, je trouve que ma pensée qui assimile le rapport de la Bible avec l'histoire et son rapport avec la science (l'histoire étant donnée comme elle est racontée et les données scientifiques comme elles étaient crues) équivaut à peu près à votre formule et qu'en réalité cela revient au même. Mais c'est l'accord avec la tradition et la théologie qui

(1) L'école libérale allait faire cet accord au moyen de la thèse que « le concept contenu dans les termes dogmatiques varie avec les siècles, les termes seuls restant immuables, » c'est la thèse de l'évolutionnisme dogmatique.

est difficile, et je crains que votre tentative ne soit prématurée. Il me semble que l'ensemble des assertions des théologiens, qui ne sont pas dogmes définis, doit traverser une crise et qu'une grande partie s'écroulera. Vous commencez, par votre théorie de l'inspiration, à saper cet édifice ; je crains que ce ne soit trop tôt. Il faudrait que l'idée du développement dogmatique fût devenue plus populaire et mieux comprise. (2)

La thèse de Mgr d'Hulst fut désavouée à Rome, et Léon XIII, pour extirper le mal, écrivit son encyclique *Providentissimus Deus*, où il réprouvait ceux qui prétendent que l'inspiration ne s'étend qu'aux choses de la foi et des mœurs, *id nimirum dare non dubitantes inspirationem divinam ad res fidei morumque, nihil præterea, pertinere, eo quod falso arbitrentur, de veritate sententiarum quum agitur, non adeo exquirendum quænam dixerit Deus, ut non magis perpendatur quam ob causam ea dixerit. Etenim libri omnes atque integri quos Ecclesia tanquam sacros et canonicos recipit, cum omnibus suis partibus, Spiritu Sancto dictante, conscripti sunt; tantum vero abest ut divinæ inspirationi error ullus subesse possit, ut ea per se ipsa, non modo errorem excludat omnem, sed tam necessario, excludat et respuat quam necessarium est Deum, summam Veritatem, nullius omnino erroris auctorem esse.*

Il rejette également l'opinion de ceux qui prétendent que Dieu n'a pas garanti de toute erreur les écrivains sacrés qu'il a pris pour instruments : *quare nihil admodum refert Spiritum Sanctum assumpsisse homines tanquam instrumenta ad scribendum, quasi non quidem primario auctori sed scriptoribus inspiratis quidpiam falsi elabi potuerit. Nam supernaturali ipse virtute ita eos ad scribendum excitavit et movit ut ea omnia eaque sola quæ ipse juberet et recte mente conciperent et fideliter conscribere vellent et apte infallibili veritate exprimerent : secus non ipse esset auctor sacrae Scripturae universae. Hoc ratum semper habuere SS. Patres.*

Cette lettre est du 1^{er} décembre 1893. L'Institut catholique s'empessa d'envoyer une protestation de parfaite soumission et exprima sa joie d'avoir une ligne précise

(2) Lettre de l'abbé de Broglie à Mgr d'Hulst dans Baudrillart, *Vie de Mgr d'Hulst*, II p. 171.

de conduite pour la diriger dans ces questions si délicates.

Ces déclarations étaient sincères, sans doute. Du reste, pour les rendre efficaces, on avait enlevé sa chaire à M. Loisy, dès avant que ne parût l'Encyclique. Mais rien n'est difficile comme de guérir un esprit de ses erreurs et d'arrêter le courant du mensonge une fois qu'il a été déchaîné. Moins de dix ans plus tard, Loisy publiait son livre *L'Évangile et l'Église*, qui devait entraîner son apostasie publique. Dans l'introduction (p. XI), il rappela ses enseignements antérieurs, qui avaient amené sa disgrâce, et il put témoigner, enfant terrible, que ces prétendues erreurs, qui avaient motivé une condamnation si solennelle, étaient, à cette date, enseignées partout comme des vérités.

En novembre 1893, écrivait-il, professeur à l'Institut catholique de Paris, il fut (M. Loisy), sans autre explication, privé de sa chaire par les évêques protecteurs de cet Institut, pour avoir fait paraître dans *L'Enseignement biblique*, une revue qui comptait environ deux cents abonnés, les lignes suivantes :

Le Pentateuque, en l'état où il nous est parvenu, ne peut être l'œuvre de Moïse.

Les premiers chapitres de la Genèse ne contiennent pas une histoire exacte et réelle des origines de l'humanité.

Tous les livres de l'Ancien Testament et les diverses parties de chaque livre n'ont pas le même caractère historique. Tous les livres historiques de l'Écriture, même ceux du Nouveau Testament, ont été rédigés selon des procédés plus libres que ceux de l'historiographie moderne, et une certaine liberté dans l'interprétation est la conséquence légitime de la liberté qui règne dans la composition.

L'histoire de la doctrine religieuse, contenue dans la Bible, accuse un développement réel de cette doctrine, dans tous les éléments qui la constituent : notion de Dieu, de la destinée humaine, des lois morales.

A peine est-il besoin d'ajouter que, pour l'exégèse indépendante, les Livres Saints, en tout ce qui regarde la science de la nature, ne s'élèvent pas au-dessus des opinions communes de l'antiquité, et que ces opinions ont laissé leurs traces dans les écrits et même dans les croyances bibliques.

Depuis lors on a pu voir que ces propositions scandaleuses étaient des vérités élémentaires.

Cette déclaration, qui rappelait quelque peu les fameuses thèses de Luther affichées à la porte de l'Église de

Wittemberg, fit tressailler d'allégresse le maître S. Reinach (1). Il lui consacra une conférence.

Quittant ou peu s'en faut, y disait-il, le terrain ontologique, elle (l'exégèse ou la théologie avec M. Loisy) tend à se faire une citadelle dans les âmes, où les négations mêmes de la libre-pensée ne peuvent guère l'atteindre, car l'église est là et ne saurait être niée. De sorte que la théologie, en renonçant à s'autoriser de la prétendue inerrance des textes scripturaires, en renonçant surtout à leur demander des doctrines et des dogmes qui n'y sont point, serait un peu dans la situation de la Papauté, qui a tiré un bénéfice spirituel si grand de la perte de son pouvoir temporel. Reste à savoir si la théologie, représentée par la Cour de Rome, se résoudra à ce sacrifice et abdiquera sa vieille prétention d'être invariable (*L. cit.* I. p. 414).

Voilà où l'école rationaliste, par la critique purement documentaire, avait conduit ses victimes : plus d'inerrance biblique, non seulement dans les faits qui intéressent l'histoire, mais encore dans les dogmes qui fondent la doctrine.

Cette révolte contre les condamnations de son archevêque fit porter la question à Rome, et la Congrégation de l'Index, dans sa séance du 4 décembre 1903, et celle de l'Inquisition, dans sa séance du 16 décembre condamnèrent l'ensemble des ouvrages de M. Loisy.

Celui-ci, dans une lettre au cardinal Merry del Val, déclara se soumettre, en réservant expressément « les droits de sa conscience et ses opinions d'historien. » Cette soumission ne fut pas évidemment jugée suffisante et ce fut la rupture que l'on sait.

La Sorbonne, dont il avait préféré les directions à celles de Rome, ne fut pas ingrate. Elle avait dédommagé l'abbé Duchesne, qui avait souffert pour sa cause, en le faisant entrer à l'Institut et en le plaçant à la tête de l'Ecole de Rome ; elle dédommagea M. Loisy, en lui offrant une chaire. Elle devait faire la même faveur à Mgr Lacroix. Tout cela prouve, comme nous l'avons dit plus haut, que cette poussée du criticisme allemand était soudoyée par l'Université de l'Etat, et par ceux qu'on a appelés plus tard « les cardinaux verts ».

Et donc, au témoignage de M. Loisy, à peu près toutes

(1) *Cultes, mythes et religions.*

les erreurs que Leon XIII avait prétendu condamner, étaient, dix ans après l'Encyclique, universellement enseignées. Il faut entendre ce mot « universellement » dans un sens restreint et l'appliquer à la seule école large qui existait avant l'Encyclique et qui, par de subtiles distinctions, avait réussi à éluder le document pontifical. Il faut ajouter que cette école large s'était extraordinairement multipliée. Mais l'école traditionnelle luttait encore avec courage et succès.

L'Encyclique avait déclaré que la Bible ne contenait pas d'erreurs, parce que Dieu qui en est l'auteur ne peut en aucune manière enseigner l'erreur. C'est sur ce titre d' « auteur qui ne peut vouloir enseigner l'erreur », décerné à Dieu, par rapport à la Bible, qu'on fit porter la subtile distinction qui en énerva toute la force. On en emprunta la formule à la lettre de Mgr d'Hulst. Cette lettre fameuse, écrite avec une force de persuasion peu ordinaire, et la magique clarté du style français, fit bien vite oublier l'Encyclique écrite en style diplomatique, que chacun prétendait interpréter en sa faveur. On reprit la thèse des deux auteurs, avec cette clause que Dieu, auteur principal n'avait pas l'intention d'enseigner tout le contenu de l'écriture, mais seulement les vérités du dogme et de morale. De cela seulement il était responsable. Le reste, sujet à l'erreur, appartenait à l'auteur humain. Ce qui appartenait à l'auteur humain était certes inspiré, lui aussi, puisque dans la Bible tout est inspiré ; mais cette inspiration ne le garantissait pas contre l'erreur matérielle. Ainsi, ce qui était science, chronologie, histoire profane ou religieuse, non connexe avec le dogme, était inspiré, mais non garanti contre l'erreur, parce que Dieu *n'avait pas l'intention de l'enseigner* en qualité de science, de chronologie ou d'histoire, mais en qualité de véhicule du dogme et de la morale, à peu près comme une parabole ou une légende, ou un roman historique servent à inculquer le dogme et la morale. L'intention d'enseigner l'histoire appartenait au seul auteur instrumental, qui, seul, dès lors, était responsable des erreurs.

Écoutons le chanoine Didiot exposer cette subtile distinction.

Ainsi rien n'est plus certain : la Bible contient deux éléments également inspirés mais inégalement manifestés : l'un,

de beaucoup le plus important, nous est manifesté *pour nous être enseigné*, l'autre nous est manifesté *sans nous être enseigné* ; le premier est l'objet d'une *solennelle et magistrale* instruction ; le deuxième est l'objet d'une *simple et familière* conversation. Cet élément secondaire, emprunté à ce que l'Encyclique appelle quelque part les *externae doctrinae* se subdivise lui-même en deux catégories. a) L'une est nommée *physique* par le Souverain Pontife... b) l'autre catégorie d'objets secondaires, effleurée plutôt qu'enseignée dans la Bible, comprend l'histoire et la biographie profanes avec leurs annexes, pareillement profanes, telles que l'archéologie, la mythologie, la linguistique, etc. (1).

Certes, une telle distinction apparaît quelque peu violentée et subtile à l'excès. Aussi le P. Lagrange, qui la cita dans la *Revue biblique* (1895 p. 58) : « Je ne sais si cette distinction suffit à résoudre toutes les difficultés ; en tous cas, je remarque une fois de plus la tendance à mettre l'histoire dans l'Écriture sur le même pied que les sciences. »

Un an après l'Encyclique, on était donc d'accord pour éliminer de l'inerrance *la science, la chronologie et l'histoire* (1). Cependant, le P. Lagrange réclame un peu de modération ; il voudrait qu'on gardât l'histoire sacrée, c'est-à-dire celle qui offre quelque connexion avec le dogme. « Il ne semble pas cependant, continue-t-il, que le Souverain Pontife ait voulu les assimiler complètement, en disant d'appliquer les remarques relatives à la physique aux sciences liées avec celles de la nature, à l'histoire surtout : *haec ipsa deinde ad cognatas disciplinas, ad historiam praesertim juvabit transferri*. Il faudrait du moins, comme le fait M. Didiot, distinguer l'histoire profane et l'histoire sacrée ».

(1) *Traité de la Sainte Ecriture d'après SS. Léon XIII*, par le chanoine Jules Didiot, doyen de la faculté de théologie de Lille, p. 167.

(1) Le P. Lagrange avait montré le P. Brucker lui-même, exégète conservateur, abandonnant successivement les faits scientifiques la chronologie et, en partie, l'histoire. « Les difficultés scientifiques n'existent pas pour le P. Brucker, pour cette raison fondamentale qu'il n'y a pas dans la Bible d'enseignement scientifique (*R. B.* 1895 p. 40). — Or, d'après le R. Père, « la censure du Pape ne frappe pas directement les apologistes qui, tout en admettant l'inspiration de toute la Bible, révoquent en doute l'intention proprement historique de certains livres ou de certaines parties des livres dits historiques » (*Études religieuses*, Avri-Août 1894, p. 638; *R. bil.* 1895, p. 52).

Les livres qu'on peut regarder comme non historiques, selon le P. Brucker, comprendraient les onze premiers chapitres de la Genèse, Job, Judith, Tobie, Esther, Jonas. Car il n'apparaît pas certain que les auteurs sacrés de ces livres aient eu l'intention de raconter des faits réels.

Après les sciences, la chronologie et l'histoire profane, le dogme lui-même allait bientôt être sacrifié à son tour sur l'autel de la critique. Mais contre lui l'attaque allait être indirecte. On ne dira pas que le dogme et la morale enseignés dans la Bible sont soumis à l'erreur, mais on dira que les auteurs sacrés, qui en ont donné l'*expression*, n'attachèrent pas aux mots le même sens dogmatique qu'on y attache aujourd'hui. Ils les prirent dans la valeur commune qu'ils avaient aux yeux de leurs contemporains. Souvent cette valeur était incomplète, mélangée de vérités et d'erreurs en plus ou moins grande proportion ; c'est avec ce mélange impur qu'il faut les entendre dans la Bible. En ce sens, l'enseignement religieux lui-même, dans nos Livres Saints, peut donc n'être pas exempt d'erreur. Écoutons un Américain, M. Dick de New-York, nous exposer ces ingénieux aperçus :

L'apparence humaine de l'Écriture n'est pas un fantôme. Oui, des hommes ont tiré de leur âme, de leur cœur ce que nous lisons avec émotion. La critique dès lors peut s'exercer, elle peut étudier ces états d'âme et les dater. Le style, c'est l'homme ; dès lors, il reflète nécessairement l'état d'âme de son époque, et les préoccupations et le degré de culture de ses contemporains... Dès lors, on comprendra mieux l'intérêt de la théologie biblique.. On saisira plus parfaitement ce qu'est en théologie une preuve d'Écriture sainte, non pas une répétition mot pour mot, faite à des siècles de distance de la même formule, mais bien l'expression de la même vérité à cette époque reculée, dans les termes où elle pouvait être saisie par les hommes de ce temps. Et, à partir de ce germe, on peut étudier l'évolution, le développement de cette vérité, dans la conscience d'Israël, jusqu'au jour où, grâce à la philosophie scolastique qui en est issue, les théologiens ont pu lui donner la forme précise d'une définition consacrée par l'autorité de l'Église. Ce n'est pas diminuer la vérité que de dire que l'intelligence de cette vérité fut incomplète à une certaine période : pas plus qu'on ne diminue un héros, en écrivant le récit de son enfance. (1).

Le P. Lagrange, qui avait fait accueil à cet exposé dans la *Revue biblique*, le développa lui-même, dans un long article, en cette même année :

Les livres historiques de la Bible, tout le monde le recon-

(1) M. Dick de New-York, dans *Revue Biblique*, 1896, p. 494.

naïf, ont la même apparence que les autres (livres historiques profanes). Ont-ils la même nature et peut-on leur appliquer les mêmes règles de critiques?... Non, s'il s'agit de discuter l'enseignement qu'ils nous donnent, les vérités qu'ils entendent nous affirmer, pour la même raison qu'ils sont inspirés. Oui, s'il s'agit de déterminer leur caractère et de préciser dans quelles limites ils entendent enseigner, pour la raison que l'inspiration ne change pas le genre littéraire d'un livre et que, si elle garantit la valeur des affirmations, elle n'en augmente pas le nombre.

Voyons maintenant ce que pense la critique des livres profanes à apparence historique. Supposons, si vous le voulez, trois catégories :

1° L'apparence historique n'est qu'un voile (tel le roman édifiant ou scandaleux).

2° L'auteur a la prétention de raconter des faits véritables, d'écrire une histoire officielle ou des mémoires exacts. La vérité objective est nécessaire à ce genre. Mais comme la parole humaine est impuissante à faire revivre un fait l'historien le plus soigneux et le mieux informé n'entend jamais reproduire les paroles ou les faits avec la dernière acribie. Il y aura toujours dans son récit des détails destinés à reproduire la physionomie d'un événement qui ne seront pas affirmés. Ce sont des équivalents indifférents en eux-mêmes....

3° Entre l'histoire édifiante et l'histoire proprement dite, se place l'histoire des origines. Aucun peuple de l'antiquité n'a pénétré complètement le mystère de ses origines historiques. Il y a des souvenirs certains qui sont le fondement de l'histoire, il y a des légendes que nul ne peut contrôler. Dans ce cas, si l'historien arrête les récits qui circulent de son temps pour les conserver aux générations futures, il ne les donne que pour ce qu'on les tient. Tout le monde est fixé sur le genre de cette histoire. On sait, par exemple, que, pour indiquer l'origine des différents peuples, on place, à la souche, un héros éponyme : les Doriens ont pour ancêtre Dorus, les Phéniciens, Phénix. Ce procédé ne trompe personne ; il n'y a pas là d'affirmation proprement dite, on veut seulement mettre de l'ordre dans une matière confuse et débrouiller les origines.

L'auteur admet dans la Bible l'existence de ces trois genres. Le Cantique des Cantiques et même Tobie lui semblent pouvoir se rattacher au genre roman édifiant. Il admet aussi l'existence d'erreurs dans l'histoire proprement dite :

Cependant, dit-il, même dans la Bible, on ne doit pas supposer que l'auteur sacré entend affirmer l'exactitude des paroles et des faits avec la dernière acribie. Nous avons déjà dit

que cette exactitude minutieuse, qu'on pourrait appeler matérielle, n'est pas dans la nature de l'histoire ; elle se propose seulement l'exactitude formelle, celle qui reproduit la vérité substantielle des paroles et des faits.

Il suffit de parcourir les Evangiles pour constater que les auteurs rapportent les mêmes faits et les mêmes paroles avec des modalités différentes.

Un premier système consiste, en présence de chaque évanthopie, à nier que les faits soient les mêmes, ou, pour mieux dire, à dédoubler le même fait. Par exemple, Pierre a renié le Sauveur six ou sept fois, parce que les circonstances de lieu et de personnes diffèrent dans les Evangiles (six fois d'après Denys le Chartreux et saint Augustin, sept fois d'après Cajetan).

Et cependant, dans les quatre Evangiles, le Sauveur a prédit à Pierre qu'il le renierait trois fois. Voilà comment on sauvegarde la vérité du livre inspiré ! En citant cet exemple je n'ai pas l'intention de jeter le ridicule sur de très grands hommes.

Ils n'auraient jamais interprété aussi gauchement un texte quelconque. Ils se sont crus liés, soit par une intelligence spéciale de l'inspiration, soit par une application des principes sur l'inerrance à une conception trop étroite de l'histoire. Ces subtilités sont réservées à l'explication de la parole de Dieu.

Nous avons renoncé à cette exégèse, qui n'a jamais, du reste, été traditionnelle ; renonçons aussi à un principe d'appréciation de l'histoire qui ne s'impose pas davantage. Oui, le fait est certain, mais il est raconté comme on raconte des faits semblables. Dieu n'enseigne que ce que l'historien veut enseigner. Il garantit la vérité, mais nous ne devons pas considérer un détail qui peint comme une pensée divine enseignée et nécessairement vraie.

3° Mais l'histoire des origines, cette étrange histoire où l'enseignement des faits et la légende se coudoient de si près ! Si elle pénètre dans la Bible, comment pourrions-nous nous y reconnaître ? (L'Eglise discernera entre les faits et l'allégorie, entre l'allégorie pure et l'allégorie à fond historique).

L'allégorie pure met en doute la substance même des faits. Prenons, par exemple, le récit du Paradis terrestre. L'allégorie pure n'y verra qu'une allusion à la lutte de l'esprit contre la chair ou au danger prétendu du progrès intellectuel pour la moralité. On pourrait supposer encore d'autres explications non moins arbitraires et non moins fausses, tandis que le but de l'auteur est manifestement de nous dire une histoire très sérieuse et très vraie. Mais tels ou tels détails choisis par lui pourront n'être qu'une expression symbolique ou populaire des faits. Quelquefois les deux interprétations se toucheront de près. Par exemple, Sidon est le premier-né de

Chanaan. Les uns diront : ne le prenez pas à la lettre, c'est une métaphore, une ville pour un homme. J'aimerais mieux dire : Ne le prenez pas à la lettre : une ville pour un homme, c'est le style de l'histoire primitive....

Je distingue donc le fond et certaines circonstances, comme dans toute histoire primitive, et je dis que le fond de l'histoire primitive biblique sera toujours vrai... Il (Dieu) aurait pu nous enseigner toutes les circonstances avec la même certitude, et nous sommes disposés à les croire vraies, à moins que l'examen du texte ne nous montre que l'auteur n'entend pas les donner pour telles. Toute la nouveauté de notre exégèse consistera en ceci : tandis que les anciens attribuaient à l'auteur l'intention de tout affirmer, tant qu'il ne faisait pas de réserves formelles, nous pensons que ces réserves pourront résulter de la critique et seront plus facilement supposées dans ce genre que dans un autre. Le changement d'idées qui s'est produit a rapport moins à la nature de l'inspiration qu'à celle de certaines histoires. Ce n'est pas un écart dans le dogme, c'est un progrès dans la critique. (1).

On voit que Loizy avait raison de dire que ses thèses étaient entrées dans l'enseignement courant. Nous trouvons ici, dans leurs principes, l'ensemble de ses erreurs. Les années qui vont suivre seront employées à les développer et à les introduire dans des milieux toujours nouveaux.

Disons cependant à l'honneur du grand Ordre dominicain, que l'École de Jérusalem semble avoir été désapprouvée dans ses hardiesses et ses écarts par les meilleurs esprits qui honorèrent cette belle congrégation toujours si bien méritante. Nous savons, en particulier, que le P. Scheil, dont l'autorité en orientalism dépasse toutes les autres, lui fut opposé. Le P. Pègues, à propos de cet article, écrivit à l'auteur (*R. B.*, 1897, p. 81) une lettre où tout en le couvrant de fleurs, il essayait manifestement de le rappeler à la vraie doctrine traditionnelle et de le rassurer contre la phobie des prétendues erreurs bibliques qui l'avaient incité à organiser ainsi devant des fantômes d'ennemis, une retraite précipitée et désastreuse avec abandon des anciennes positions :

« Comment expliquer, disait-il, les prétendues erreurs qu'on croyait découvrir dans l'Écriture ? Comment répon-

(1) Lagrange, *Rev. bibl.* 1896, p. 509-516.

dre aux savants et que dire aux objections faites par eux? La première chose à répondre, ce que l'Eglise n'avait cessé de répéter et que malheureusement on oublie trop de nos jours, c'est qu'entre les *conclusions certaines* de la science et les *conclusions certaines* de l'écrivain sacré il ne pouvait pas y avoir de contradiction. »

Cette parole sage et courageuse n'est que la traduction de ce beau texte de S. Augustin sur la Genèse (*Ad litt. 1-21*) : *Hoc indubitanter tenendum est quidquid sapientes hujus mundi de naturâ rerum veraciter demonstrare poterunt ostendamus nostris libris non esse contrarium.* (1) Les vérités de la science, de l'histoire, de la théologie démontrées par les savants, ne sont point en contradiction avec nos Saints Livres. Ce sont les erreurs de la fausse science et ses systèmes nouveaux et éphémères, auxquels ne croient point ceux-là même qui les ont inventés, qui sont en contradiction avec nos Ecritures. Et cette contradiction est à l'honneur de celles-ci.

Nous n'allons pas poursuivre l'histoire de cette course de notre exégèse française vers tous les abandons et toutes les erreurs. La défection de Loizy ne fit qu'accélérer le mouvement. Puisque un si grand esprit, semblait-on dire, a préféré abandonner sa foi que renoncer à ses convictions historiques et exégétiques, c'est donc que celles-ci sont plus solidement étayées que celle-là. Et, de nouveau, avec plus d'ardeur, on se mit à prêcher qu'il fallait renouveler l'apologétique et l'appliquer à concilier notre foi avec la Science sur les bases de l'abandon de la véracité biblique et des vieilles traditions concernant nos origines. Tout apologiste qui refuserait de se soumettre à ce mot d'ordre serait boycotté et ses ouvrages discrédités, comme dépourvus de critique et d'esprit scientifique. Un comité de lecture monta la garde autour des libraires catholiques. La vérité n'eut plus d'organe, plus de chaire pour se faire entendre.

C'est alors qu'apparurent les nouveaux travaux sur l'histoire des religions, la collection Bros, chez Lethiel-leux, et *Christus*, chez Beauchesne, dont nous parlerons

(1) On voit que saint Augustin admettait un enseignement scientifique dans la Bible. Nos exégètes modernes trouvent plus simple, pour éviter de vaines objections, de nier cet enseignement pourtant incontestable. Ils le nient, parce qu'il condamne leurs erreurs).

plus loin. La *Revue du clergé français* se donna pour tâche de vulgariser la nouvelle exégèse, parmi tout le clergé, et les anciennes revues se soumirent, pour la plupart, à la méthode de l'école large. Dès 1906, le P. Witzel constatait, dans les *Etudes franciscaines*, restées alors fidèles à la tradition, l'immense progrès de cette école :

Cette méthode, écrit-il, a été surtout inaugurée en France, mais les autres pays l'ont également suivie, et, de nos jours, elle compte beaucoup d'ardents défenseurs. Ce sont, pour ne citer que quelques noms, en France, le R. P. Lagrange, O. P. et plusieurs de son Ordre (en général, les professeurs de l'école biblique à Jérusalem), en outre MM. Batiffol et Hacks-pill, les Pères Durand, Prat, Condamin, S. J. ; en Belgique, Van Hoonacker ; en Hollande, Poels (maintenant professeur à Washington) ; en Angleterre, le baron de Hugel, le P. Smith, S. J. ; en Italie, Minocchi, Fracassini, Bonaccorsi, M. S. C., Zanecchia, O. Pr. ; en Allemagne, les prof. Engelkem-per, Holzhey, Peters, Vetter, Gottsberger, P. von Hummelauer, S. J. ; en Autriche, O. Happel ; en Suisse, P. Zapletal, O. Pr.

Tous ces auteurs, et tant d'autres cherchent à propager, par leurs brochures et leurs articles, les vues qui selon eux sont le fondement d'un progrès sain de l'exégèse catholique et d'une réconciliation entre elle et la science. Il faut l'avouer, l'école large a fait des progrès immenses dans les dernières années. « Il ne s'agit point d'une petite école, mais d'un immense mouvement dessiné dans le monde entier. Qu'on jette un regard sur une table de revues catholiques. En Angleterre, le *Tablet* et le *Month* ; en Allemagne la *Biblische Zeitschrift*, la *Theologische Revue*, la *Theologische Quartalschrift* ; en Belgique, la *Revue d'Histoire ecclésiastique*, le *Muséon*, la *Revue Bénédictine* ; en France, la *Revue du clergé français*, le *Bulletin de littérature ecclésiastique* de Toulouse, l'*Université catholique*, le *Canoniste contemporain*, le *Correspondant* ; en Italie les *Studi religiosi*, la *Rivista Storico-critica delle Scienze teologiche* ; en Amérique, la *New-York Revue*, le *Catholic University bulletin*, tous organes très vivants, très lus dans le clergé, ont accueilli largement les idées de progrès... Et nous ne parlons pas des revues plus avancées », telle par exemple, la *Revue biblique*. (1)

Les années qui allaient suivre devaient apporter à la nouvelle école des adhésions plus décisives encore et spé-

(1) Le passage entre guillemets est du P. Lagrange, *R. B.* 1905 p. 619. Il y chante, avec les joies d'un chef, les triomphes de son école.

cialement celle du grand Corps enseignant, qui préside à la formation du clergé dans un si grand nombre de séminaires (280, nous a-t-on assuré), les Sulpiciens.

C. Brassac et Saint-Sulpice

Vigoureux s'était acquis un grand renom en luttant pour la défense de la thèse traditionnelle. Il s'en était fait l'apôtre à l'Institut catholique de Paris même, où il professa depuis 1890. Il l'incarna dans son *Dictionnaire biblique*. Derrière lui, la célèbre Compagnie résista longtemps à la montée à l'erreur. Elevé à son école, ayant puisé à son esprit l'amour des saines traditions catholiques, la confiance filiale dans les directions romaines ainsi que la prudente défiance contre tout ce qui vient des hérétiques et des incroyants, nous aimons à rendre témoignage à sa fidélité aux pures doctrines. Deux fois M. Icard fit entendre contre les nouveautés qui se débitaient à l'Institut une efficace protestation. En 1882, il défendit aux élèves de Saint-Sulpice d'assister au cours de l'abbé Duchesne et celui-ci fut mis en congé pour un temps et remplacé par l'abbé Paulin Martin. En 1892, il porta la même défense contre le cours de M. Loisy et cette mesure obligea Mgr d'Hulst à lui retirer son cours, à la fin de l'année scolaire 1892-1893. Ce cours fut confié à un sulpicien, M. Fillion. (1).

(1) Un des motifs de cet interdit fut l'article-programme publié par Loisy dans sa nouvelle revue *L'enseignement biblique*, qui parut en janvier 1892. Il y maintenait sa décision d'appliquer à l'exégèse la méthode critique allemande prônée par Renan : « Personne ne s'étonnera, disait-il, de nous voir appliquer la méthode historique et critique à la science scripturaire. Ce n'est pas que nous perdions de vue le caractère surnaturel des Livres saints ni les principes dogmatiques qui sont la règle infallible de l'exégèse ; mais nous ne faisons que nous conformer aux exigences du temps présent : « Il est une chose qu'un théologien ne saurait jamais être, écrit M. Renan, je veux dire historien. L'histoire est essentiellement désintéressée. L'historien n'a qu'un souci : l'art et la vérité... Le théologien a un intérêt, c'est son dogme. » — Le pauvre Loisy ne comprenait plus que ce dogme, au lieu d'être une entrave à l'historien. était une sauvegarde contre l'erreur, car la vérité ne peut contredire la vérité, Il ne comprenait pas l'ironie de ces mots : « L'histoire est essentiellement désintéressée », qui voulait dire « désintéressée du souci d'être vraie, attentive uniquement au souci d'être belle, de plaire à la passion du jour ». C'est en cela qu'elle était un art. Loisy allait devenir artiste, créateur de fantômes fugitifs, auxquels s'intéresseront encore ses anciens amis de la Revue biblique et autres exégètes libéraux. Ensemble, au lieu d'exégèse, ils continueront de faire « de l'art ».

Voici un passage de la lettre très digne par laquelle M. Icard justifiait sa décision :

Après y avoir réfléchi mûrement au commencement de l'année, je n'ai pas cru devoir, en conscience, permettre à nos élèves, à ceux surtout qui se destinent à la compagnie de Saint-Sulpice, de suivre le cours de M. Loisy, parce que je trouvais son enseignement dangereux. Vous savez bien que je ne suis pas le seul à penser ainsi. Une grave responsabilité pesait sur moi, je ne pouvais pas compromettre l'esprit et la doctrine de la Compagnie, en y introduisant des professeurs imbus de ces maximes nouvelles. *J'en ai déjà souffert de la part de quelques-uns.* J'ai même entendu dire à un de nos meilleurs sujets de la *Solitude*, parlant au pluriel, que plus ils suivaient les cours de M. Loisy, moins ils sentaient de respect et d'amour pour les Saintes Ecritures (M. Icard à Mgr d'Hulst, 4 juin 1893).

On pouvait croire que l'orthodoxie exégétique allait désormais triompher, du moins dans l'enseignement de la Compagnie. Hélas ! nous venons d'entendre le vénéré supérieur déclarer à propos des maximes nouvelles : « J'en ai déjà souffert de la part de quelques-uns » (de mes professeurs). De fait, comment de jeunes esprits, toujours sensibles aux nouveautés, et aux idées généreuses et progressistes, auraient-ils résisté à un enseignement tombé de si haut, distribué avec tant de talent et qui se recommandait des noms de la science, du progrès, du libéralisme. En se raliant à cette science, à ce progrès, à ce libéralisme, ils crurent qu'ils allaient, sans coup férir, conquérir le monde.

Au lendemain de la mort de M. Vigouroux, M. Lévesque, qui s'était fait un champion de l'exégèse libérale, avec MM. Guibert et Touzard, lui consacra, dans la *Revue biblique* (1915, p. 183), un article nécrologique. On y peut suivre l'histoire de l'évolution des idées dans la Compagnie.

M. Vigouroux, écrivait-il (p. 202), ne fut pas un homme d'avant-garde. Dans une armée, sans doute, les tirailleurs avancés sont utiles. Mais s'ils peuvent conquérir du terrain, ils peuvent aussi s'aventurer imprudemment et s'établir sur des positions telles qu'on soit ensuite obligé de les quitter pour revenir sur ses pas.

Il ne fut pas non plus un soldat d'arrière-garde, où se glissent les trainards, ceux qui trouvent plus sûr de ne pas avancer pour ne pas s'exposer ou se donner de la peine ; ils ne sont les premiers que pour critiquer le reste de l'armée... Dans les questions d'exégèse, il marchait avec le gros de l'armée, lui indiquant les positions solides, avançant, parfois peut-être un peu trop lentement, mais trouvant ces positions moyennes plus sûres pour l'ensemble du clergé et des fidèles... Avancer moins vite, mais ne pas reculer lui paraissait plus sage, plus prudent, et même plus utile au progrès.

On voit, par ces lignes, qu'il y avait dans la Compagnie, un parti qui se disait d'avant-garde et qui aurait voulu entraîner M. Vigouroux dans son mouvement et avec lui le reste des professeurs. Il y réussit quelque peu, comme en témoigne le même article, quand il retrace l'histoire du *Manuel biblique*, Vigouroux y avait traité de l'Ancien Testament et Bacuez, du Nouveau.

Précisément, écrit M. Lévesque (p. 194), parce que le Manuel était un livre classique, il devait, croyait-il, se tenir généralement dans les solutions traditionnelles, les opinions moyennes, ni trop avancées, ni retardataires. Il est cependant certaines questions sur lesquelles, la tradition n'étant pas engagée, l'Eglise laisse la liberté aux exégètes, où l'on a trouvé chez l'auteur trop de timidité.

Au fur et à mesure des nouvelles éditions, le Manuel se perfectionnait, s'augmentait..... Certaines questions ont pris même une ampleur un peu disproportionnée pour un Manuel, par exemple celle du concordisme. Comme nombre d'exégètes de sa génération, M. Vigouroux eut un faible pour ce système qui a occupé une place importante dans l'apologétique, pendant tout le XIX^e siècle, sous des formes sans cesse modifiées. Le fond du système allait bien un peu contre l'idée dominante que la Bible ne s'occupe pas de science. Puis, comme les progrès de la géologie et de la paléontologie faisaient continuellement brèche à cette théorie, il fallait bien céder peu à peu du terrain, si bien que le concordisme s'idéalisait de plus en plus, au point de n'être bientôt plus un vrai concordisme. Depuis la première édition du Manuel en 1879, où il occupe seize pages, jusqu'à la douzième édition, où quarante lui sont consacrées, M. Vigouroux s'en était fait le défenseur, tout en faisant bien remarquer que ce n'était qu'un système. Sa confiance en la solidité du concordisme avait fini cependant par être ébranlée, et dans sa treizième édition en préparation, bien qu'il lui en coûtât de retrancher des pages jusque-là si chères, il était décidé à ce sacrifice d'Abraham. Quelques li-

gnes auraient suffi dans cette treizième édition, pour rappeler ce système au point de vue historique. Il eût pu se dédommager en étendant ou précisant davantage le chapitre consacré à l'Inspiration. Durant ces dernières années, cette question a été spécialement traitée dans de nombreux ouvrages ou articles de *Revue*, sous divers aspects : v. g. différence entre ce qui est simplement dit et ce qui est enseigné, citations implicites, genres littéraires, etc. Bien comprises, ces données offrent des principes de solution plus simples, plus solides, plus généraux pour un grand nombre de questions.

Cet article révèle une curieuse piperie de mots dont aimait à s'illusionner l'école libérale. Elle se disait à l'avant-garde, sans doute parce que c'est la place des troupes d'élite, et promotrice du progrès ou progressiste. Le rôle de l'avant-garde, dans une armée, et le sens du progrès consistent à attaquer des positions occupées par l'ennemi, pour l'en déloger, y établir ses batteries et lui infliger de nouveaux échecs. Or, toute la stratégie de cette pseudo-avant-garde consista toujours à conseiller l'abandon des positions traditionnelles occupées par les troupes catholiques, en affirmant qu'elles étaient indéfendables, en criant le « « sauve-qui-peut » en tirant, d'accord avec l'ennemi, sur les derniers défenseurs. On allait de l'avant, mais si loin que, sans s'en apercevoir, on se trouvait en plein parmi les ennemis, fraternisant avec eux, acceptant leur mot d'ordre et on tirait sur les troupes catholiques en prétendant combattre avec elles. Qu'est-ce autre chose, en effet, cette nouvelle méthode d'exégèse que Brassac, réalisant les désirs de l'abbé Lévesque, allait introduire au Manuel, et qui consistait à exposer devant les élèves, avec un art séducteur, les objections des adversaires sans donner la réponse ou en laissant entendre qu'il n'y en avait pas ?

Nous voulons bien reconnaître, pour excuser l'auteur ou plutôt la Compagnie qui jusque-là avait livré tant de bons combats et fut parmi les derniers à se rendre, qu'il ne fit que suivre un mouvement devenu irrésistible en France. Nous avons dit combien général il était déjà en 1906. La grande autorité de la *Revue biblique*, due à la qualité plus encore qu'à la science des rédacteurs, lui avait valu ce triomphe. Comment se défier de l'orthodoxie d'une doctrine et méthode que couvrait la blanche

robe de saint Dominique. On sent que Brassac chercha de ce côté ses directions et les approbations. Il reçut celles-ci, mais avec parcimonie. On ne le trouvait pas encore assez avancé.

Voici, en effet, le compte-rendu que la Revue fit de son Manuel :

M. Brassac n'a pas fait attendre l'achèvement de l'œuvre de refonte qu'il avait entreprise sur la partie du Manuel biblique relative au Nouveau Testament. Un an après la publication du premier volume sur les *Evangeliles*, voici que vient de paraître le second (Comme le notent les premières lignes de l'introduction, « c'est plus qu'une refonte, c'est, en réalité, un ouvrage nouveau »). Il faut féliciter M. Brassac de n'avoir pas reculé devant une tâche qui avait toujours effrayé les maîtres de la critique catholique et de n'avoir pas hésité à renouveler le fond, la forme et la méthode du manuel de M. Bacuez.

La plus grande difficulté rencontrée par l'auteur semble avoir été l'attitude à prendre à l'égard de la critique. L'accueil bienveillant et empressé fait à son premier volume dans les milieux catholiques les plus divers prouve qu'il a su trouver le juste milieu et être à la fois traditionnel et scientifique. Cependant, si, malgré le concert d'approbations, il y a eu quelques voix discordantes, soit du côté du progrès, soit du côté du conservatisme, M. Brassac paraît avoir été plus effrayé de celles-ci que de celles-là ; c'est contre celles-ci qu'il a voulu, dans son nouveau volume, prendre de plus sérieuses garanties. Ceux que ne rassureront pas les noms dont il se réclame, seront vraiment difficiles à satisfaire ; *aussi fera-t-il bien de ne plus céder aux craintes qu'il semble garder encore, à faire de nouvelles concessions, à ceux qui trouvent toujours qu'on en fait trop à la critique, il risquerait de perdre le bénéfice de ce juste milieu qui a fait son succès et d'acheter les approbations qu'il veut gagner au prix des sympathies plus éclairées et plus sérieuses.* Serait-ce à des préoccupations de ce genre qu'est dû le changement de méthode dans l'exposé des questions controversées ? Dans le tome III, l'auteur s'était contenté de présenter le pour et le contre ; dans le tome IV, il prend généralement la responsabilité de son opinion... Il n'est pas dangereux sans doute de se prononcer sur des questions controversées entre catholiques, mais quelle nécessité y a-t-il à le faire dans un manuel, auquel on demande de bien exposer les problèmes et non de les trancher...

La théologie de l'Épître aux Hébreux a été, comme il convenait, traitée à part. Mais peut-être l'auteur s'est-il donné bien du mal pour trouver des formules. — parfois très heu-

reuses d'ailleurs (p. 555, n° 1) — qui leur permettent de traiter sans en avoir l'air, cet écrit inspiré comme n'étant pas de saint Paul.... Ce n'est pas seulement une de ces questions controversées entre catholiques sur lesquelles il n'est pas dangereux de se prononcer, c'en est une qui ne devrait plus être controversée, si l'on reconnaît quelque valeur à la critique. » (R. B. 1909, p. 285), signé P.. Bonnetain.

Nous avons souligné le passage caractéristique des procédés de l'École critique : si vous êtes avec nous, vous serez exalté, comme l'homme « du juste milieu », et vos ouvrages seront recommandés partout comme des chefs-d'œuvre d'érudition, de critique et de pondération ; si vous êtes contre nous vous serez déprécié comme un esprit sans critique, sans jugement, sans pondération, et votre ouvrage sera coté « sans valeur ».

Cependant, cet ouvrage a été condamné pour les raisons mêmes qui, aux yeux de l'École critique, le rendaient digne de tout éloge. Voici, en effet, la liste des erreurs que lui reproche le document pontifical justifiant sa mise à l'Index :

1° « Erreurs sur l'inspiration des Ecritures et leur inerrance, spécialement dans les textes historiques, où l'on distingue entre la substance du récit et les détails *in rebus historicis ubi inter substantiam narrationis et adjuncta distinguit.*

2° Erreurs sur l'authenticité et la vérité historique de plusieurs livres inspirés, *circa authenticitatem et veritatem historicam plurium librorum inspiratorum.*

3° Erreurs concernant la méthode, car « négligeant trop l'exposition de la pure doctrine catholique, il propose d'un côté, avec indifférence, les arguments en faveur de l'opinion traditionnelle et, de l'autre, avec soin il développe les raisons que la Critique, — comme on l'appelle, — tire, en grand nombre, des notes internes du texte, pour mettre en valeur des opinions nouvelles, et il néglige de montrer l'insuffisance et la faiblesse de ces raisons. »

4° Erreurs d'interprétation, car « l'auteur apporte dans son Manuel, un bon nombre d'interprétations qui sont totalement opposées au sentiment de l'Eglise. »

5° Erreur de s'être rattaché à l'École large : « En général, l'auteur expose avec soin les opinions de l'École large ; et, quoiqu'il ne les embrasse pas toujours ouver-

tement, il penche vers elles cependant et souvent il emploie des expressions ambiguës, des formules captieuses, qui paraissent également favorables à l'opinion orthodoxe et à l'École large, contrairement à la règle d'or de Pie X, disant que « le Maître, en enseignant l'Écriture Sainte, se fera un devoir sacré de ne s'éloigner en rien de l'enseignement et de la tradition commune de l'Église. »

6° Erreurs nombreuses de détail : « Au lieu de suivre pieusement ces règles, Brassac s'attache plutôt à énerver la force des arguments favorables à l'opinion commune, par contre il insiste fortement sur les objections des adversaires ; — il néglige souvent les enseignements du magistère ecclésiastique ou il en détourne le sens en sa faveur ; le caractère préternaturel ou miraculeux de plusieurs faits racontés par les hagiographes est par lui passé sous silence ou réduit au minimum, — aux promesses messianiques, il n'est pas rare qu'il leur enlève presque toute force probante ; — en beaucoup de points il s'écarte du vrai sentier de la doctrine théologique ; — il attribue plus d'autorité qu'il ne convient aux auteurs hétérodoxes et aux auteurs catholiques imbus de théories libérales, alors que, d'après les déclarations de Léon XIII, il est par trop inconvenant « de laisser de côté les remarquables ouvrages que les nôtres ont laissés en grand nombre, de les ignorer et de les mépriser, de leur préférer les livres des hétérodoxes et d'y chercher, non sans danger immédiat, pour la saine doctrine et souvent au détriment de la foi, l'explication de passages auxquels les catholiques depuis longtemps et avec succès ont appliqué leur esprit et leurs efforts ». Du reste, le sens des saintes Lettres ne peut être rendu sans erreurs par ceux qui « privés de la vraie foi, n'atteignent point les moelles de l'Écriture et ne rongent que l'écorce. »

Roma locuta. est, causa finita est, disait-on autrefois. Hélas ! sur cette même question, Rome a parlé déjà tant de fois sans succès, qu'on peut craindre pour cette fois encore. Ne cherche-t-on pas déjà à répandre le bruit que les reproches adressés au Manuel ne sont pas fondés et que la lettre, pourtant si précise et si modérée dans ses griefs, s'explique par un préjugé anti-français et ne vise qu'à préparer la place à un Manuel rival (1). L'Écriture

(1) Deux articles du *Journal des Débats*, 17.12.23 ; et un du *Gaulois*, 14.1.24. Voir *Doct. rath.* 15.3.24.

compare le prêtre, gardien de la doctrine, au chien fidèle gardien du troupeau sous la direction du berger. Et à ce chien elle reconnaît deux vices, dans lesquels il peut tomber : *canes muti, non valentes latrare* (Is. LVI, 10), — *canis qui revertitur ad vomitum* (Prov. XXVI, 11). — Depuis une vingtaine d'années, on n'osait plus, en France, combattre ou dénoncer cette exégèse perfide, *canes non valentes (aut etiam impedientes) latrare*. Les autorités restées longtemps hostiles avaient fini par lui apporter leur adhésion. Citons encore quelques noms en terminant.

M. Jacquier, professeur aux facultés catholiques de Lyon, pose ce principe dans son *Histoire du Nouveau Testament* (III p. 127) :

« Il faut observer qu'en matière historique ne touchant en rien à la foi et aux mœurs, et surtout dans les faits de détail, l'Auteur inspiré a pu s'exprimer suivant le langage de son temps », ce qui signifie, en style libéral, qu'il a pu enseigner l'erreur.

Les *Etudes franciscaines*, si longtemps restées traditionnelles, ont fini, elles aussi, par se laisser gagner à leur tour. La chronique du chanoine Cerfaux, de Tournay, en particulier (octobre 1921) accorde toutes ses sympathies aux représentants les plus caractéristiques de l'école large. Pour écrire une *Histoire sainte*, il réclame « un historien de métier, joignant à l'esprit catholique une exacte connaissance des sources ». Et pour ce travail, malgré sa récente condamnation « M. Touzard reste toujours le savant qualifié à qui nous laisserions notre confiance » (E. F. 1921, p. 542).

Plus loin, il multiplie ses éloges au Manuel biblique de Brassac : « Les mêmes mérites que l'on a généralement reconnus au travail que M. Brassac avait entrepris sur le Manuel, section du Nouveau Testament, il faut le reconnaître à l'édition présente.. Ce manuel restera et doit rester classique dans les séminaires ». (*L. cit.* p. 544).

Le problème des origines de l'homme, et sa solution selon les principes de l'évolutionnisme y sont également présentés avec faveur.

Sur ce point, du reste, il faut l'avouer, la capitulation,

dans le camp des catholiques français, tend à se faire de plus en plus générale. Les *Etudes* elles-mêmes, avec le P. Teilhard de Chardin, après une longue résistance, semblent vouloir prendre la tête du mouvement évolutionniste, y compris le pithécantrope de Reinach proclamé le grand ancêtre de l'humanité.

« Fût-il aujourd'hui rigide comme la pierre, écrit-il (5 juin 1921, p. 538), le grand corps des espèces animales qui nous entoure prend invinciblement à nos yeux la figure d'un mouvement. Depuis le plus petit détail jusqu'aux plus vastes ensembles, *notre univers vivant* (comme notre univers matériel), a une structure, et cette structure ne peut être due qu'à un phénomène de croissance. Voilà la grande preuve du transformisme et la mesure de ce que cette théorie a de définitivement acquis. »

Voilà pour le transformisme en général. La descendance simiesque de l'homme n'en est que le corollaire :

La lettre de la Bible, écrit-il le 5 mars 1921 (p. 577), nous montre le créateur façonnant le corps de l'homme avec de la terre. L'observation consciencieuse du monde tend à nous faire apercevoir aujourd'hui que, par cette « terre », il faudrait entendre une substance élaborée lentement par la totalité des choses, de sorte que l'homme, devrions-nous dire, a été tiré non pas précisément d'un peu de matière amorphe, mais d'un effort prolongé de la « terre » tout entière.

Et il morigène son confrère, le P. Mainage, qui, dans son livre, *Les religions de la préhistoire*, ne recule pas assez loin les origines humaines :

Tout d'abord, écrit-il, (5 octobre 1921, p. 104), si l'auteur eût été géologue ou paléontologiste, il aurait certainement parlé autrement de nos connaissances sur le transformisme en général et sur l'homme fossile en particulier..... A lire les pages qu'il consacre aux restes humains quaternaires, on ne peut se faire aucune idée de l'importance de la mâchoire de Mauer et pas beaucoup plus de celle du pithécantrope. D'autre part, l'âge qu'il accorde au paléolithique (12 à 14.000 ans) pour le chelléen, âge obtenu par un procédé vraiment trop brutal de moyennes, est à peine suffisant pour le magdalénien.

Timeo hominem unius libri, dit l'Imitation ; il faut dire avec plus de vérité encore : *timeo hominem unius scientiæ*. L'homme d'une seule science cède trop facilement à la tentation de vouloir tout tirer de sa science ; il est comme l'historien documentaire qui veut tout tirer de son document. Au lieu de science, il fait du roman. L'archéologie, comme la géologie, nous l'avons dit ailleurs, ont peu à voir avec la chronologie. Elles se prêtent à des périodes qu'on peut mesurer, avec des probabilités égales, en milliers ou en millions d'années. Leurs données, comme les documents de l'histoire ancienne, ont besoin d'être interprétées au moyen de beaucoup d'autres sciences. Et, parmi ces sciences aptes à les contrôler, et à les éclairer, ici comme ailleurs, il faut compter, en bonne place, les divines Ecritures et les traditions chrétiennes.

Espérons que les nouvelles admonitions résultant de la condamnation du Manuel Brassac, rendront leurs énergies à ceux qui commençaient à fléchir.

Peut-on avoir le même espoir dans le retour définitif aux saines doctrines, de la part de ceux qui ont été les promoteurs de cette exégèse libérale ? Nous en doutons, et voici nos raisons.

Depuis Mgr d'Hulst, principal fauteur de ce libéralisme exégétique, les raisons apportées pour refuser l'inerrance à la Bible, en dehors des questions dogmatiques et morales, peuvent se ramener à deux : 1° *l'une négative*, à savoir que l'Eglise ne s'est pas prononcée sur la question, et qu'elle n'a pas de doctrine commune sur les points les plus contestés, intéressant les origines, telles que les rapportent les récits de la Genèse ; 2° *l'autre positive*, à savoir que les faits de la géologie et de l'archéologie sont en opposition manifeste avec ces récits de la Genèse et souvent avec les autres récits historiques de la Bible. Et ils concluent, avec Semeria, que l'expérience ayant établi le non concordisme des récits bibliques avec l'histoire scientifique, il fallait renoncer à soutenir la thèse de l'inerrance historique. Forts de cette persuasion, ils prétendent être en droit de rester sur leurs positions, tant qu'une définition authentique ne sera pas intervenue.

Pour les désabuser, il faudrait leur montrer l'inanité de ces deux raisons, sur lesquelles ils appuient leur libéralisme ou plutôt les décider à en étudier la vanité. Mais

ils ne se plaisent qu'à écouter ceux qui entassent objections sur objections et détournent les yeux, avec mépris, des réponses victorieuses qui ont été faites. Cependant la remarque du P. Pègues au P. Lagrange citée plus haut reste vraie : *entre les affirmations certaines de la science et les interprétations certaines de la Bible il n'y a point d'opposition, et il ne peut y en avoir, car la vérité ne peut contredire la vérité.*

Il y a près d'un demi-siècle que nous suivons ces débats avec attention, et nous avons étudié à peu près toutes les objections et nous avons toujours constaté la vérité de ce principe. *La chronologie biblique* elle-même, dont Vigouroux avait désespéré, s'est trouvée justifiée de tout point. La question des origines de l'homme, à mesure que progressent les recherches géologiques, archéologiques et linguistiques, s'éclaire à son tour et commence à témoigner avec éclat en faveur de la véracité de nos Ecritures. Dans nos précédents travaux, nous en avons déjà apporté des exemples nombreux. Nous voulons en ajouter ici deux nouveaux, qui répondront directement aux objections fondamentales du libéralisme exégétique, et nous allons montrer 1° que l'Eglise possède une doctrine vraiment traditionnelle sur la question des origines de l'homme, et 2° que les découvertes scientifiques, au lieu de contredire cette doctrine, la montrent véritable et certaine.

A la fin de ce chapitre nous sommes heureux d'insérer la belle lettre de M. Garriguet, supérieur la Société de Saint-Sulpice, qui accompagnait la protestation de pleine soumission de MM. Brassac et Ducher, enregistrée à Rome le 12 mars 1924.

Je renouvelle à Votre Sainteté le témoignage de soumission complète, filiale, confiante, exprimé par mes deux confrères, MM. Brassac et Ducher, au sujet de la décision du Saint-Office sur le *Manuel biblique*. Nous ne faisons, dans notre adhésion, ni restriction, ni réserve, en exprimant le vœu que Votre Sainteté y reconnaisse la sincérité de notre obéissance. Nous ferons, dans le même sens, l'éducation de nos séminaristes, pour qu'ils apprennent de nous comment et de quel cœur ils doivent toujours suivre, coûte que coûte, la direction du Saint-Siège (*Acta Ap. Sed.* 1924, p. 159).

IV. — LES ORIGINES RELIGIEUSES

D'APRES LES TRADITIONS CHRETIENNES

Le grand motif, qui a poussé les ennemis de l'Eglise à démolir le dogme traditionnel de l'inerrance biblique, surtout au point de vue historique, était le désir de faire perdre tout crédit aux premiers chapitres de la Genèse, qui racontent l'histoire de nos origines. Ces récits, sous de multiples variantes, expriment partout la même foi, et, depuis que l'homme existe sur cette terre, ils ont bercé son enfance, rempli son esprit, son imagination, et captivé son cœur. Ils ont été comme la grande voix du Christ prenant possession des âmes. C'est cette voix qu'il fallait faire taire.

M. Bros, dans la préface de son livre, *La religion des peuples non civilisés*, se montre ému de la campagne de nos libres penseurs, Aulard, Havet, Laisant, etc., organisant une attaque concertée contre ces traditions : Nous voulons « dévoiler les affirmations simplistes d'un clergé ignorant et crédule, disait un de leurs manifestes, combattre l'erreur et le mensonge, montrer, sous leur vrai jour, l'histoire des religions et celle de la Papauté, étudier les religions par la méthode historique, c'est-à-dire par la critique exacte des faits et des documents, en les considérant non comme des doctrines émanant d'une autorité supérieure devant laquelle on s'incline, mais comme des institutions humaines, comme des ensembles de pratiques et de conceptions inséparables de l'histoire de la civilisation, comme un chapitre de l'évolution des sociétés. »

Dans la collection *Bibliothèque de l'histoire des religions*, cet abbé se proposait, disait-il, de résister à cette campagne et de combattre, par leurs propres armes, par leur propre méthode, sur leur propre terrain, ces redoutables adversaires de nos croyances.

Puisque nos adversaires s'inspirent de la psychologie et de l'histoire, force nous est de les suivre sur ce terrain et d'y apporter, autant qu'eux, le souci de l'exactitude et la préoccupation de ne faire appel à des causes transcendantes, qu'autant que cela sera vraiment nécessaire.

Mais de ce que notre méthode soit avant tout positive, il ne s'en suit pas que nous soyons positivistes, à Dieu ne plaise ! Depuis les travaux de Newton, de Laplace et de Faye, on tend de plus en plus à expliquer le monde astronomique, par exemple, par des causes purement naturelles ; à parler rigoureusement, elles seules sont *scientifiques*. Mais, cependant, pour exprimer l'origine première des choses et même l'harmonieuse continuité de leur évolution, le philosophe est bien obligé de recourir à Dieu.

De même, si les lois psychologiques et sociales expliquent seules *scientifiquement* la genèse et le développement des religions (bien entendu, il s'agit des religions *en dehors de la révélation mosaïque et chrétienne*), il reste en elles, cependant un progrès moral plus ou moins lent, qui témoigne au philosophe que le Père céleste n'abandonna jamais sa créature.... L'étude de ces *religions naturelles* ne serait peut-être pas inutile, pour nous aider à comprendre même le développement de la religion révélée. »

Plus loin, l'auteur, après avoir exposé ainsi sa méthode, indique ses guides : « L'histoire comparée des civilisés montre, semble-t-il, avec évidence, qu'ils sont passés par une mentalité religieuse assez voisine de celle que l'on observe chez les sauvages actuels. Les travaux récents de Frazer, de Lang, de Marillier ne laissent plus guère de doute à ce sujet. »

Ces quelques lignes résument assez bien la mentalité avec laquelle nos exégètes et apologistes libéraux ont abordé l'étude de nos origines religieuses. Elle se présente comme viciée par trois tares principales,

1° *L'emploi malheureux du mot science et scientifique.* Ce mot a un sens strict et un sens large. Au sens strict, est *scientifique* tout ce qui a trait à l'étude des phénomènes naturels et de leurs lois. Et par phénomènes naturels on entend uniquement ce qui tombe sous nos sens et est susceptible d'être soumis à l'expérimentation. Rentrent, dans cette orbite de la science, les mathématiques, la physique, la chimie, l'histoire naturelle, à titre principal, puis la philosophie, l'histoire, les sciences sociales, morales et politiques, à un titre moindre. La théologie

chrétienne en est exclue, parce qu'elle étudie des choses qui ne tombent pas sous les sens, ni sous l'observation. Au sens large et populaire, le mot scientifique est synonyme d'objet de certitude et désigne tout ce qui relève ou est susceptible d'une démonstration conduisant à la certitude.

Or, la perfidie des ennemis du christianisme consiste à confondre ces deux sens. Pour eux, seules les sciences, dont l'objet tombe sous les sens et peut être soumis à l'expérimentation, méritent le nom de science, et seules elles sont objet de certitude. La théologie chrétienne, en conséquence, qui étudie des choses soustraites à l'observation des sens ou du moins à l'expérimentation, n'est pas scientifique, et de plus elle n'atteint pas à la certitude ; elle n'aboutit qu'à des opinions qui relèvent du libre choix de chacun, et qui, dès lors, ne peuvent s'imposer avec le caractère d'obligation. C'est sur ces principes philosophiques qu'est fondée toute la religion dite de la Libre Pensée.

Il est donc dangereux et maladroit de concéder à de tels adversaires que « l'explication du monde par les causes purement naturelles, sensibles, susceptibles d'expérimentation, soit seule *scientifique* ». C'est leur concéder que la théologie et l'exégèse catholiques, qui s'appuient sur la révélation et le miracle, ne peuvent atteindre à la certitude, et, dans leurs thèses, n'agitent que des opinions dépourvues de certitude et conséquemment de tout caractère obligatoire. Bien loin de faire une telle concession, il faut proclamer bien haut que notre théologie et notre exégèse, bien qu'appuyées sur la révélation et le miracle, ou mieux parce que appuyées sur la révélation et le miracle, atteignent à la plus haute certitude, et, en ce sens, sont une vraie science et la reine des sciences. C'est là l'enseignement traditionnel.

2° *La thèse de la religion naturelle.* — Admettre la genèse et le développement de la religion, à l'origine, par les seules lois psychologiques et sociales, est une erreur plus grave encore, car c'est contraire à l'enseignement de l'histoire, sous sa forme la plus haute, qui est la tradition chrétienne, et c'est contraire aux documents contemporains mis au jour par toutes les découvertes modernes. L'humanité, en effet, n'a jamais connu, à aucun stade de son existence, cette prétendue religion naturelle ;

mais partout ses rites portent l'empreinte d'une révélation primitive évidente et certaine. Nous en avons donné des preuves les plus nombreuses, dans nos précédents ouvrages consacrés précisément à l'étude des documents contemporains appartenant à la plupart des civilisations anciennes. Ici nous allons rappeler l'enseignement, sur ce sujet, de la tradition chrétienne.

3° *M. Bros prend pour guides, dans son histoire des religions, des auteurs rationalistes*, qui, par le fait qu'ils se sont interdit de tenir compte de toute révélation, se sont fermé la porte à toute interprétation exacte des documents religieux observés. Il a commis la même erreur que Brassac dans son Manuel. Ses ouvrages infectés du même virus présentent les mêmes dangers pour le lecteur inattentif. Ils leur exposent l'enseignement hétérodoxe, contraire à la tradition chrétienne, et ils ne le corrigent point par l'enseignement chrétien, que, du reste, ils ignorent complètement.

Après la collection Cros, mais dans un meilleur esprit, est apparu *Christus*. Il ne tombe pas dans les graves écarts de la précédente collection (1). Cependant il est loin, du moins sur la question des origines, d'être d'accord avec l'enseignement traditionnel. Celui-ci, comme nous allons le voir, reconnaît que la religion chrétienne, révélée et le monothéisme furent professés de tous les peuples, à l'origine et jusqu'à une époque assez récente, et dès lors que le polythéisme fut une invention des derniers siècles avant le Christ. *Christus* croit à une révélation primitive, mais si peu active, qu'il semble qu'elle ait laissé à peine quelques traces, dans l'histoire religieuse de l'ancien monde. Aussi, tandis que, pour l'ancienne tradition, Israël ne faisait que continuer le monothéisme primitif, en l'enrichissant de nouvelles données surnaturelles, pour lui le peuple juif, par son monothéisme, apparaît comme un phénomène unique dans l'histoire ancienne. Voici ce qu'il écrit, en effet, sur le monothéisme de ce peuple :

De nos jours, il est universellement reconnu que la religion d'Israël, à cause du monothéisme *éthique* qu'elle pro-

(1) Dans la collection Cros, les deux ouvrages de Mgr Leroy et de Virey n'ont pas les défauts que nous venons de signaler et seront lus avec avantage.

fesse, est un phénomène unique dans l'histoire de l'antiquité. Mais, en revanche, la lutte n'en est que plus ardente, quand on vient à rechercher à quelle époque et par quelle voie Israël est arrivé à cette idée de Dieu. L'Ancien Testament nous montre en Jahvé le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, et met en scène les ancêtres du peuple d'Israël comme adorateurs du Dieu unique; les périodes postérieures de l'histoire juive y sont représentées comme des époques où le peuple est, de temps à autre, infidèle au Dieu de ses pères et où le monothéisme des premiers âges est en péril d'être déraciné ou complètement anéanti.

Chez aucun peuple de l'antiquité, en dehors des Israélites, le monothéisme ne fut vraiment la religion nationale et populaire; les nations anciennes les mieux douées ont exercé et épuisé la force plastique de leur génie, sans atteindre au monothéisme. La croyance juive à l'unité divine est un phénomène unique, qui ne peut s'expliquer sans plus par les seules conditions de civilisation naturelle, au milieu desquelles vivait Israël.

Tel est l'enseignement actuellement distribué, en France, sur nos origines religieuses. Cependant, sur cette question, il existe un enseignement *scripturaire* et *traditionnel* bien défini. Mais la plupart des écrivains catholiques semblent l'ignorer de nos jours, ou du moins ils parlent et écrivent comme s'ils l'ignoraient. Nous allons donc l'exposer dans ses grandes lignes et nous commencerons par la Tradition, parce qu'elle est plus précise et qu'elle aidera à comprendre l'Écriture.

A. L'enseignement des Pères de l'Église

Le principal représentant de la Tradition aux premiers siècles, celui qui semble avoir codifié la doctrine sur le sujet qui nous intéresse, est saint Epiphane (310-403), dont l'autorité a été consacrée par l'Église, puisqu'elle l'a placé sur les autels, avec le titre de docteur (1). C'est dans son *Panarium, livre des antidotes contre toutes les hérésies*, et dans l'*Anacéphalose*, qui en est le résumé, que ce docteur expose les origines religieuses de l'humanité.

Ce saint Epiphane avait étudié, avec un soin particu-

(1) Le second concile de Nicée lui décerne ce titre de docteur, comme on le voit chez les Bollandistes, On le considérait donc bien comme le véritable interprète de l'Église, à cette époque.

lier, toute la science ancienne. Il savait, en effet, le grec, le syriaque, l'hébreu, l'égyptien. Il parle donc après avoir étudié toutes les anciennes traditions. C'est pour cela que son autorité a été mise hors pair et que l'Eglise l'a regardé comme l'interprète authentique de sa doctrine. En beaucoup de points, plusieurs écrivains ecclésiastiques des premiers siècles n'ont pas sa précision ou s'écartent même de son enseignement. Mais, pour juger l'enseignement de l'Eglise, à cette époque, on aurait tort de les invoquer contre lui, car *l'estime unique* que l'Eglise a fait de son enseignement montre qu'il fut *l'interprète unique* de sa doctrine. Ce n'est pas au *nombre des écrivains qui la défendent* qu'il faut juger de la catholicité d'une doctrine, à une époque donnée. Au XIII^e siècle, la presque unanimité des écrivains fut contraire à la croyance à l'Immaculée Conception ; et, depuis vingt ans, la grande majorité de nos écrivains, est contre l'inerrance biblique dans les choses d'histoire. Cependant l'ensemble des fidèles, au XIII^e siècle, affirmait sa foi en fêtant l'Immaculée ; et aujourd'hui l'ensemble des fidèles croit à l'inerrance biblique, en histoire comme en tout le reste ; et, loin de suivre ces faux docteurs modernisants, elle les méprise comme des excentriques ou les dénonce comme des suspects dans la foi. *Non numerantur sed ponderantur*. La majorité des écrivains à un moment donné représente parfois si peu l'Eglise que ce sont leurs divagations qui ordinairement nécessitent la réunion des conciles. Nous disons « divagations », car ils expriment si peu la foi des fidèles, que ceux-ci, quand ils les remarquent, en sont scandalisés : « Et le monde étonné, disait saint Jérôme en parlant de l'Eglise au temps du concile de Rimini, sembla se réveiller arien. » C'est-à-dire quand l'Eglise prit conscience de ces bruits d'erreur qui partaient de son sein, elle crut sortir d'un rêve. Il en est ainsi aujourd'hui, en face de ces clameurs contre l'inerrance biblique, qu'on a entendu s'élever de partout. A les entendre, on croit sortir d'un rêve.

Voici les paroles du saint docteur (*Adversus haereses*, I, 1, 5) :

Adam, le premier des hommes, fut créé sans être soumis à la circoncision. Il n'adora point les idoles. Il connut Dieu le Père, le Fils et le Saint-Esprit, car il était prophète. Il connut, en effet la parole du Père adressée à son Fils : « Faisons

l'homme à notre image et à notre ressemblance ». il en fut de même d'Abel, de Seth, Enos, Enoch, Mathusalem, Noé, Héber et jusqu'à Abraham. Car alors la religion et l'impiété, la foi et l'infidélité se partageaient le genre humain. La foi était l'image et l'ombre de la foi chrétienne; l'infidélité, comme aujourd'hui, était marquée au coin de l'impiété et du crime et se plaisait à violer les lois de la nature.

Au temps de Jared et par la suite, le poison de la mauvaise conduite, les adultères effrontés et toutes sortes d'iniquités commencèrent à se produire. *Il n'y avait pas cependant de croyances opposées ni de luttes de doctrines*, mais il n'y avait partout qu'un même langage... Après le déluge, Noé et sa famille représentaient les restes de l'humanité. Chez eux encore aucune diversité de croyance, nulle différence de foi entre les familles et les races; *aucune sorte d'hérésie; nulle part d'idolâtrie...*

... Salé engendra Héber, homme de piété et zélé pour le culte divin. Héber engendra Phaleg. Durant ce temps, nulle part sur la terre, il n'avait encore paru d'hérésie, *aucune diversité de croyances*; tous les hommes portaient un seul et même nom et parlaient la même langue. La piété et l'impiété résultaient simplement de la loi de nature et de la conformité de la volonté ou de son opposition à cette loi naturelle; l'erreur n'avait pas émergé encore; il n'avait point apparu encore de maîtres pour l'enseigner ni d'écrivains pour la consigner en des monuments. Ni judaïsme, ni secte quelconque n'étaient nés encore. Mais on peut dire qu'alors régnait partout la même foi que nous voyons fleurir aujourd'hui dans la sainte Eglise catholique (1). Car c'est cette même foi qui, après avoir prospéré aux origines, a été prêchée de nouveau parmi nous. Et si quelqu'un veut étudier l'histoire avec le pur amour de la vérité, il acquerra facilement la certitude que la sainte Eglise catholique a été la première à exister, si l'on considère la mission qu'elle poursuit,

Ailleurs (*Adversus haereses*, I, P. G., XLI, p. 179), il insiste encore sur le même enseignement :

Après le déluge, Noé et sa famille représentèrent les res-

(1) Les Pères appellent cette première époque, qui précéda les Empires ou le Scythisme, le règne de la loi naturelle. Il ne faut pas entendre ce mot au sens moderne, par opposition à loi surnaturelle, puisque la loi surnaturelle chrétienne était alors connue et pratiquée partout, comme il est dit ici. Mais il faut l'entendre par opposition à loi civile et politique émanant de l'Etat. C'était l'âge d'or; les empires n'existaient pas encore, et l'homme n'obéissait qu'à sa conscience et n'avait d'autre contrainte que celle de la famille et de la religion, avec les empires ou âge d'argent, scythisme, apparut la contrainte des lois civiles et politiques, obligeant sous peine de prison et de mort, d'où sont dérivés les sacrifices humains.

tes de l'humanité. Il n'y avait point de nations différant des autres nations, ni d'hérésie d'aucune sorte, ni aucune trace d'idolâtrie. Et chacun organisait sa vie à son gré, on n'avait point encore prescrit de loi qui fût la même pour tous, mais chacun se faisait sa loi et agissait selon son bon plaisir, comme en témoigne l'Apôtre, quand il se sert des désignations suivantes : dans le Christ Jésus, il n'y a plus de barbare, ni de Scythe, ni de Grec, ni de Juif. L'époque qui correspond aux dix premières générations s'appela « le barbarisme ».

Et donc Sem engendra Arphaxad; celui-ci, Caïnan; celui-ci, Salé; celui-ci, Héber, homme pieux et servant Dieu; celui-ci, Phaleg. Et, durant tout ce temps-là, l'hérésie n'avait point encore apparu sur terre...

Le temps des dix premières générations jusqu'à la mort de Noé, vers 2930 avant J.-C., fut donc l'âge des barbares, ou Berbères, qui peut correspondre à ce que les Anciens appelèrent l'âge d'or (1). Quand Noé disparut, les hommes étaient déjà nombreux et ils sentirent le besoin de s'organiser, de définir leurs droits et devoirs, spécialement ceux de la propriété résultant du travail et de la culture des champs. Ils instituèrent des tribunaux et une force armée, pour faire respecter la loi. A l'origine, le législateur ne fut autre que le prêtre, chargé des sacrifices. C'est lui qui définissait la loi divine, jugeait de sa violation et décernait les peines. Cet âge nouveau fut celui du Scythisme ou des Scythes. Il vit la création des premiers empires et la dispersion des peuples.

Et donc, continue S. Epiphane (loc. cit. p. 185), entre les temps d'Héber et de Phaleg, (né vers 2750), fut bâtie la tour et construite la première ville après le déluge. C'est pendant qu'on la bâtissait que fut fondée la première association d'hommes avec pouvoir tyrannique. Nemrod en fut l'auteur; il fut le premier roi, ce fils de Chus, l'Ethiopien. De lui naquit Assur; il régna à Erech, Arphale (Accad) et Chalunna). De plus, il fonda les villes de Thiras, Thobel et Lobe en Assy-

(1) Le mot *berber*, analysé par le sumérien, signifie (*be*, or, B. 70 + *ir*, anneau, chaînes, liens, B. 229, 361) « les anneaux et chaînes d'or ». Il représente donc bien la civilisation de l'âge d'or. Les monuments et traditions d'Egypte nous montrent cet âge d'or existant en Egypte, au moment de la conquête; et le nom égyptien de l'or, *noub* et *ketem* indique que les représentants de cet âge d'or furent les Nubiens et les *Kethim*, que nous avons vus supplantés par la seconde vague des invasions représentée par les Argentiers, seconde dynastie égyptienne.

rie (1). Les Grecs l'appellent Zoroastre; il pénétra dans l'intérieur de l'Orient et fonda la ville des Bactriens. De lui sont sortis tous les maux qui sont venus en ce monde; par lui ils ont été propagés. Les mauvais arts, à savoir l'astrologie et la magie, ont été inventés par lui... Phaleg engendra Ragau, dont le fils Saruch porte un nom qui signifie « provocation ». C'est en son temps qu'apparut l'idolâtrie et que commencèrent les superstitions des Gentils, comme nous l'avons appris des Anciens, *quemadmodum a majoribus accepimus*.

Nous venons d'entendre les noms de Thiras, Thobel et Lobe, il s'agit, sans doute, des patriarches Thiras et Tubal, fils de Japhet; et Lobe pourrait représenter Magog. Ce nom, en effet, signifie (*ma*, race + *gu*, gueule + *ug*, lion) « le peuple du lion », et *lob* (*lebbou*, en assyrien, *lebi*, *lâ-ôih*, en hébreu, *lebou*, *loub*, en égyptien), est un nom du lion, répandu de l'Euphrate au Nil, personnifié dans le dieu Nebo, figuré sous le symbole d'un lion ouvrant la gueule. Nous avons dit ailleurs qu'il représentait les Libyens et plusieurs races d'Europe issues de Magog (*Goudéa*, II, pp. 45, 120-124, *Le mystère des pyramides*, 5. . Ces trois peuples, en effet, apparaissent toujours associés avec les Couthites dans la fondation des empires primitifs (1).

L'âge des Scythes dura donc depuis la mort de Noé (2930) jusqu'à Sarug, qui naquit en 2489 et vécut jusqu'en 2157. L'idolâtrie vénéra d'abord des images en peintures, puis au temps de Tharé, qui naquit en 2178, on introduisit, dans le culte, les statues, et Tharé aurait inventé lui-même l'art de les mouler dans l'argile. Voici comment saint Epiphane résume la succession de ces deux âges, dans sa *Lettre à Acace et Paul* (PATR. GR., XLI, p. 166).

La seconde hérésie est le Scythisme, qui dura depuis Noé jusqu'à la Tour de Babel, et quelque temps après, c'est-à-dire jusqu'à Phaleg (2749-2410), et Regau (2619-2280). Les Scythes passèrent alors en Europe et pénétrèrent au milieu des peu-

(1) D'autres voient, dans ces noms, une mauvaise lecture du texte hébreu (G. xii) *rehabot hir veél-caluh* en *lob—rhob thir* (*rcè*) *lb.l* (*c* ressemble à *b* en hébreu). Mais on pourrait croire aussi que c'est le texte actuel qui est fautif, car son interprétation déconcerte les exégètes.

plades de ce pays. C'était au temps de Tharé, dont les Thraces sont issus. (1).

La troisième hérésie, l'Hellénisme, commença au temps de Saruch (2487-2157), et inaugura le culte des idoles. Comme à cette époque chacun se laissait guider par de vaines superstitions, certains hommes introduisirent quelques usages plus civilisés. Ils assujettirent le culte à certaines lois et à certains rites, qu'ils célébrèrent devant des images ou idoles. Et c'est d'après ces rites qu'ils se formèrent leurs dieux.

Bientôt ils se mirent à représenter, par la peinture et la sculpture, les hommes qu'ils avaient honorés durant leur vie, les tyrans, les imposteurs, tous ceux qui avaient accompli des choses mémorables et donné d'illustres exemples de force et de courage.

Plus tard, à l'époque de Tharé (2178-1973), père d'Abraham) ils propagèrent les mêmes erreurs au moyen de statues. Car, voulant honorer leurs ancêtres et leurs morts, ils leur firent des statues en terre cuite, puis en d'autres matières, en pierre, en argent, en or, en bois, chacun selon les ressources de son art. Les Egyptiens, les Babyloniens, les Phrygiens, les Phéniciens, furent les premiers instaurateurs de ce culte superstitieux, de ces images et de ces mystères. De chez eux, ils sont passés aux Grecs, dès le temps de Cécrops et par la suite. (1) Enfin, longtemps après, ils se mirent à adorer Saturne, Rhéa, Jupiter, Apollon et les autres dieux...

Au temps de ces hérésies existait cependant une forme spéciale et distincte de la vraie piété et religion, obéissant à la loi naturelle. Depuis l'origine du monde jusqu'à nos jours, elle s'est toujours écartée de ces diverses hérésies, quoique vivant au milieu des Barbares, des Scythes et des Grecs. Plus tard elle s'est organisée dans la race d'Abraham et elle a pris la forme du Judaïsme.

Dans *Adversus hæreses*, S. Epiphane donne quelques synchronismes intéressants que nous voulons signaler :

En ce temps-là (de Cécrops), Ninus et Sémiramis régnaient en Assyrie. Abraham fut leur contemporain; les Egyptiens

(1) Dans *Adversus hæreses* (P. G. xli, p. 183), il dit que les Scythes étaient sortis d'Europe. Nous croyons, en conséquence, qu'ils en étaient venus et qu'ils y retournèrent. Le mot Scythe, interprété par le sumerien, veut dire (*sik*, parure, ornement, vêtement (de laine), *uth*, argent, brillant), le peuple « aux parures d'argent ». Il représente les Hatti, ou Argentiers, étudiés dans *Abraham en Egypte et en Palestine*. Leur règne fut celui de l'âge d'argent, après celui des Barbares ou Berbères qui représentent l'âge d'or. — En ce qui concerne Tharé, il y a confusion avec Thiras, qui fut le vrai père des Thraces.

étaient à leur 18^e (lire 12), dynastie. Seuls de tous les peuples, les Sicyoniens étaient organisés en royauté ; et celle-ci avait été fondée par Europe. Après cela, Dieu choisit Abraham, avec les mêmes notes et caractéristiques qu'il a voulu trouver dans l'Eglise catholique et apostolique, c'est-à-dire un homme animé de la vraie foi en dehors de la circoncision, très parfait dans la religion et la piété, par sa science semblable aux prophètes, élevé par toute sa conduite à la forme de vie évangélique. (*P. Gr.* XLI, p. 194).

Quels sont ces Ninus-Sémiramis, contemporains d'Abraham ? Nous croyons qu'il faut reconnaître en eux Ismé-Dagan et son fils Samsi-Ramman, que Tiglat-pilasar, dans sa grande inscription, dit avoir vécu environ 700 ans avant lui. Son règne, en effet, date de 1165 à 1120, ce qui place ces grands ancêtres ou du moins Samsi-Ramman, désigné dans l'inscription, à environ 1860. Son père régna donc vers 1900 et même avant, ce qui le fait bien contemporain d'Abraham (2045-1870). Il est même possible que la défaite d'Hammourabi par Abraham ait favorisé la restauration de l'Assyrie.

Pour l'identification de ces personnages avec Ninus et Sémiramis, nous ferons remarquer : 1^o que Sémiramis a la même assonance que Samsiramman ; 2^o que la finale *dagan*, d'Ismédagan, veut dire « le dieu poisson », et est synonyme de *Nina-hanna*, la déesse poisson, que nous avons étudiée dans *Gondéa*. Ismé-Dagan peut donc représenter Ninus et Samsi-Ramman, Sémiramis.

Voulant abréger, nous ne ferons point entendre les autres Pères sur cette question. Si nous voulions, nous trouverions chez eux de nouvelles précisions. Plusieurs d'entre eux, en effet, insistent sur ce fait, que le christianisme, qui semblait récent aux païens, était, en réalité, la religion la plus ancienne, parce qu'il avait été révélé et pratiqué aux origines ; et, dans les mystères païens, ils découvrent des vestiges de cette révélation primitive. Nous allons passer, de suite, au moyen âge.

B. L'enseignement du moyen âge

La tradition des Pères, concernant les origines religieuses de l'humanité, fut reprise par les grands maîtres du moyen âge ; ils la précisèrent et en fixèrent le sens et l'étendue, comme ils firent pour tous les autres points

de doctrine. Nous allons d'abord interroger saint Thomas, le prince de l'École, puis nous entendrons le franciscain Roger Bacon, qui a traité la question avec une ampleur de vue fort suggestive et remarquable ; enfin, nous terminerons par Suarez.

1. Saint Thomas et la révélation primitive

Au sujet de la révélation primitive et de sa transmission à travers les siècles, saint Thomas enseigne les deux propositions suivantes :

1° Adam reçut par la révélation une connaissance des sciences naturelles et surnaturelles supérieure, en certain sens, à celle qu'aucun homme ne possèdera jamais, et il eut la mission de les transmettre à sa postérité.

2° Adam eut la science explicite de la Trinité, de l'Incarnation, de la Rédemption et de l'Eglise ; et cette science se conserva, à travers les siècles, *sous la forme explicite*, chez l'élite de l'humanité, *sous la forme implicite*, dans le peuple.

A.—Adam connut par révélation les sciences naturelles et surnaturelles

Cette première proposition est enseignée en divers endroits et spécialement dans la question XCIV, art. III de la première partie de la *Somme théologique*, dans le II *Sent.* dist. XXIII q. 11, art. 2, et dans le *De Veritate*, 9, XVIII, art. IV.

Dans son commentaire des Sentences, le saint docteur enseigne qu'Adam reçut, par révélation, la connaissance de toutes les sciences naturelles et surnaturelles, au degré le plus parfait, dépassant tout ce que l'homme a connu depuis lors ou connaîtra dans la suite, et qu'il reçut la mission de transmettre ces sciences à ses descendants.

Il répond à diverses objections, entre autres à celle-ci :

La condition de l'homme, dans la vie présente, veut qu'il progresse à la fois en science et en mérite ; c'est pour cette fin, en effet, semble-t-il, que son âme a été unie au corps. Or, l'homme, s'il n'avait pas péché, aurait grandi en mérite, donc il eût grandi également en sciences. Il n'est donc pas la science de toutes choses.

Contre cette objection et les autres, répond le saint Docteur,

il y a ce fait que le premier homme imposa leurs noms aux animaux (*Gen. II*). Or, les noms doivent répondre à la nature des choses; donc Adam connut les natures de tous les animaux et pour la même raison, il eut la science de toutes les autres choses.

Et je réponds que, d'après l'ordre de la nature, le parfait précède l'imparfait, comme l'acte précède la puissance, parce que ce qui est en puissance ne peut être mis en acte, si ce n'est par un autre être en acte. De plus, les êtres ont été constitués, dès l'origine par Dieu, non seulement pour subsister en eux-mêmes, mais encore pour servir de principes à d'autres êtres; en conséquence ils ont été créés en l'état parfait, afin qu'ils pussent servir de principes aux autres êtres.

Pour l'homme, il est destiné à être principe par rapport à d'autres êtres, non seulement pour leur donner la vie corporelle, mais encore pour les instruire et les gouverner. Et donc, de même que le premier homme fut créé à l'état parfait dans son corps, afin qu'il pût de suite devenir père, *ut statim posset generare*, ainsi il fut créé à l'état parfait, dans son âme, afin qu'il pût de suite instruire et gouverner les autres.

Mais nul ne peut instruire, s'il n'a la science. Donc le premier homme fut créé par Dieu en possession de la science de toutes les choses que l'homme est fait pour connaître, *sic institutus est à Deo ut haberet omnium scientiam in quibus homo natus est instrui*. Et ces choses comprennent tout ce qui découle de la nature de chaque être, et, en conséquence, tout ce que les hommes peuvent connaître, naturellement, *quæcumque scilicet naturaliter homines cognoscere possunt*.

Mais, pour gouverner sa propre vie et celle des autres, il ne suffit pas d'avoir la connaissance des sciences naturelles, il faut connaître encore ce qui dépasse la connaissance naturelle, parce que la vie de l'homme est ordonnée à une fin surnaturelle; ainsi aujourd'hui, pour diriger convenablement notre vie, il est nécessaire de connaître les choses de la foi. Et donc le premier homme reçut la connaissance des choses surnaturelles, dans la mesure qu'elle était nécessaire pour gouverner la vie humaine, en l'état où elle avait été créée.

Quant aux autres sciences que l'homme ne peut acquérir par ses forces naturelles, ou qui ne sont point nécessaires pour sa gouverne, le premier homme n'en fut point instruit; telles sont les pensées secrètes de l'esprit, les futurs contingents et certains faits particuliers, par exemple, combien tel fleuve contient de cailloux et les choses semblables.

B.— Adam eut la connaissance explicite de la Trinité, etc.

Saint Thomas ne spécifie pas ici expressément quels mystères furent révélés à Adam, mais il précise deux

points importants, à savoir : 1° qu'Adam connut les vérités surnaturelles qui se rapportaient à sa vocation surnaturelle, 2° qu'il les connut mieux qu'aucun homme ne les connaîtra jamais sur terre.

De ce principe on peut déduire qu'Adam, avant son péché, connut le mystère de la grâce et de l'adoption filiale divine et par conséquent le mystère de la Trinité, et, après son péché, les mystères de l'Incarnation et de la Rédemption ; car ces mystères étaient le fondement même de sa vocation surnaturelle, et de la vocation de ses descendants. Il devait les transmettre à sa postérité ; il était donc nécessaire qu'il en eût la connaissance et même la connaissance parfaite.

Cette connaissance parfaite surpassait tout ce que l'homme peut atteindre ici-bas, elle était intermédiaire, dit saint Thomas (II *Sent.*, XXIII, 2), entre la connaissance que nous pouvons avoir ici-bas et celle des Bienheureux au ciel : *Respondeo dicendum quod, sicut in Littera dicitur, modus quo Adam Deum cognovit medius fuit inter cognitionem viæ quâ nunc Deum videmus et cognitionem patriæ quâ sancti eum in patria videbunt.*

Ailleurs, saint Thomas précise sous quelle forme Dieu avait communiqué toutes ces connaissances à notre premier père :

Avant la chute, écrit-il (II-*Sent.* XXIII-2), Adam voyait Dieu sans intermédiaire, non pas qu'il le contemplât dans son essence, mais parce qu'il le connaissait sans avoir besoin de recourir au raisonnement ; qui nous le montre dans les créatures sensibles ; il le voyait, en effet, au moyen d'une *image spirituelle imprimée dans son intelligence*, comme les anges le voyaient eux-mêmes au premier instant de leur création. Mais, après le péché, il fallut à l'homme des *signes sacramentaux*, pour lui permettre de se faire une idée des choses spirituelles au moyen des *choses sensibles*.

Cette même connaissance se conserva explicitement dans l'élite de l'humanité et implicitement chez le peuple. Voici l'enseignement du saint docteur dans sa Somme :

Avant le péché, l'homme eut la foi, explicite à l'Incarnation du Christ, considéré comme l'auteur et le consommateur de

la gloire, mais non comme rédempteur du péché par sa Passion et sa Résurrection, parce qu'il ne prévint pas son propre péché, *habuit explicitam fidem de Christi Incarnatione secundum quod ordinabatur ad consummationem gloriæ non autem secundum, quod ordinabatur ad liberationem a peccato per Passionem et Resurrectionem.*

On peut voir qu'il connut l'Incarnation du Christ, parce qu'il dit : « C'est pourquoi l'homme quittera son père et sa mère et il adhèrera à son épouse. » Ces paroles se lisent au second chapitre de la Genèse et l'Apôtre, dans sa lettre aux Ephésiens, au cinquième Chapitre, dit qu'il s'agit ici du grand Sacrement dans le Christ et l'Eglise; et, ce sacrement, il n'est pas croyable que le premier homme l'ait ignoré.

Mais, après le péché, il eut la foi explicite au mystère du Christ, non seulement en ce qui concerne l'Incarnation, mais encore en ce qui regarde la Passion et la Résurrection, par qui le genre humain a été délivré du péché. Autrement, les hommes n'auraient pas préfiguré cette Passion par leurs sacrifices divers avant la Loi et sous la Loi. Or, le sens de ces sacrifices était connu évidemment des principaux d'une manière explicite. Quant au peuple, il croyait que ces sacrifices étaient institués par Dieu, et qu'ils concernaient le Christ qui devait venir. En conséquence, il en avait, en quelque sorte, une connaissance voilée, *quorum quidem sacrificiorum significatum explicite majores cognoscebant ; minores autem sub velamine illorum sacrificiorum, credentes ea divinitus esse disposita de Christo venturo, quodammodo habebant velatam cognitionem* (SECUNDA SECUNDÆ, q. II, art. 7).

Dans ces textes de saint Thomas, il est deux points d'une spéciale importance sur lesquels nous voulons attirer l'attention.

Avant sa chute, dit-il, Adam connaissait Dieu par des images spirituelles imprimées dans son intelligence; mais, après le péché, l'homme ne peut plus connaître Dieu que par l'intermédiaire de signes sacramentaux, qui lui permettent de se faire une idée des choses spirituelles, au moyen des choses sensibles. Nous allons entendre, à l'instant, R. Bacon reprendre cette idée et la développer largement. C'est l'affirmation du principe cher à toute l'antiquité même païenne, que toutes les choses matérielles sont l'image des choses spirituelles et divines, et qu'en chacune d'elles on peut contempler et adorer un aspect des perfections divines. La Bible raconte (*Gen. xxiv, 63*) qu'à l'arrivée de Rebecca, qui venait pour être son épouse, Isaac se trouvait, sur le soir, au coucher du soleil, en train de méditer dans la campagne, *egressus*

fuerat ad meditandum in agro, inclinata jam die. Il pratiquait cette contemplation de Dieu dans l'image des choses de la nature, qui est restée, pour les fils d'Adam déchu, l'unique voie pour s'élever à Dieu. Et l'heure indiquée ici est significative, car, comme nous l'avons montré dans *Goudéa* (I, 14, 89; II, 52), le coucher du soleil symbolisait les deux mystères de l'Incarnation et de la Rédemption dans la mystique ancienne.

En second lieu, saint Thomas affirme que toute la foi des Anciens était, en quelque sorte, résumée dans les sacrifices, où les savants reconnaissaient explicitement et le peuple implicitement les mystères du Christ rédempteur. Ce fait est confirmé par la philologie, car, comme nous l'établirons plus loin, les noms divins, qui apparaissent si nombreux et si variés dans les divers parlers, ont cela de commun qu'ils désignent partout la victime du sacrifice propre à chaque nation. Et cette victime était l'image du Dieu qui devait venir accomplir son sacrifice.

2. Roger Bacon et la révélation primitive.

Roger Bacon va éclairer, à son tour, de son beau génie, cette grande question de la révélation primitive et de sa transmission à travers les âges. C'est dans la seconde partie de son *Opus majus*, qu'il développe toute sa pensée à ce sujet. Il y enseigne : 1° que toute vérité divine et humaine est renfermée dans l'Écriture, comme dans sa source et son principe ; 2° Que, pour rendre l'homme capable de l'y découvrir, il fallut que Dieu intervint par son enseignement et lui apprit à l'en tirer. Ça donc été comme une seconde révélation complémentaire des Écritures, laquelle s'est transmise dans la théologie et la philosophie, c'est-à-dire dans l'enseignement traditionnel ; 3° L'Écriture aide à comprendre toutes les sciences, puisqu'elle en est la source ; mais réciproquement toutes les sciences manifestent l'Écriture, parce qu'elles en sont le développement.

Je veux, dans cette seconde partie, écrit-il au début, montrer qu'il n'y a qu'une seule sagesse parfaite et qu'elle est contenue dans les Écritures, où toute vérité trouve ses racines... Il n'y a qu'une seule sagesse parfaite, qui est contenue totalement dans les Écritures ; mais elle a besoin d'être déve-

loppée par le droit canon et la théologie, et ce développement de la vérité divine se fait au moyen de toutes les autres sciences dont elle est la reine). Cette théologie, par rapport à ces autres sciences, est comme la paume de la main, par rapport aux doigts ; elle se développe en elles ; elle en est comme le poignet ; elle en concentre toute la sagesse... Et saint Augustin veut que partout où le chrétien rencontre la vérité il y reconnaisse la vérité de son Seigneur, car la sagesse des Saintes Ecritures, c'est la Vérité de Jésus-Christ. Et saint Ambroise, sur l'Épître aux Colossiens dit : « La science des choses célestes, et des choses terrestres trouve tout son fondement en celui qui en est le chef et l'auteur, *caput et auctor*. Aussi, qui le connaît n'a rien à chercher, en dehors de lui, car en lui est la perfection de toute vertu et de toute sagesse, et ce qu'il chercherait ailleurs, il le trouvera mieux en lui. » Or, l'Écriture nous donne cette sagesse (du Christ), il est donc évident qu'elle contient toute vérité.

Au chapitre VI, Bacon enseigne que la philosophie, qui comprenait alors presque toutes les sciences profanes, a été révélée par Dieu aux hommes.

« Il est une troisième raison, dit-il, qui démontre que la sagesse de la philosophie est la sagesse même de Dieu, c'est que les philosophes l'ont acquise, non seulement parce que Dieu a éclairé leur intelligence pour la rendre capable de l'acquérir mais, encore parce qu'ils l'ont reçue de lui par la révélation. »

(Mais comment l'Écriture contient-elle la science de toutes choses? C'est que toutes les créatures sont les images matérielles des choses spirituelles contenues dans les Ecritures. Qui donc aura appris, dans les Ecritures, à connaître leur archétype arrivera facilement à les comprendre, puisqu'elles sont formées à l'image de cet archétype divin). Toutes les écritures, dit-il, sont faites pour manifester les vérités de la grâce et de la gloire. Les philosophes ont ignoré la grâce et la gloire, c'est pour cela qu'ils n'ont pu atteindre à la science totale des créatures, telle qu'elle est contenue dans les Ecritures.

Il est de fait que tous les animaux apparaissent construits sur le même modèle. Les végétaux eux-mêmes sont bâtis sur ce même plan de symétrie ; et plusieurs veulent retrouver ce plan dans les minéraux eux-mêmes. Or, l'homme est le type le plus pleinement développé de ce plan de structure universel. Il s'ensuit donc que la connaissance de l'homme, appelé justement un microcosme,

est le meilleur manuel pour apprendre à connaître le reste des créatures. Celles-ci apparaissent, en effet, comme les dégradations de plus en plus imparfaites du grand type humain. Le transformisme évolutionniste, a constaté ce fait. Il y a même voulu voir les divers échelons par lesquels la nature, d'abord inanimée et chaotique, se serait élevée jusqu'à ce chef-d'œuvre de vie et d'ordre qu'est l'homme et l'humanité. Cette synthèse du monde que la science actuelle a concrétisée dans l'homme, la science du moyen-âge l'avait élevée d'un degré et reportée dans le Christ et son Eglise, dont les Ecritures contiennent l'histoire. Le Christ, la Vierge et l'Eglise étaient les prototypes, et tout avait été fait à leur image, le monde des hommes, le monde des animaux, le monde des plantes et le monde des choses inanimées. Cette ressemblance qui unit tous les êtres, la science actuelle l'explique par le transformisme ; le moyen-âge et la Tradition l'expliquaient par ce prototype, à l'image duquel tout avait été créé, le Christ, la Vierge et l'Eglise.

Mais encore, comment, de cette connaissance du Christ, contenue aux Ecritures, faire découler la science des créatures, c'est-à-dire la philosophie ? Cet art philosophique, c'est la révélation toujours qui l'a fait connaître, d'abord aux patriarches, et ceux-ci l'ont transmis à leurs descendants ; et il s'est conservé de génération en génération.

Aux mêmes personnages, dit-il, (O.M. 11, 9), ont été données (en même temps), la plénitude de la philosophie et la loi de Dieu (les Ecritures), c'est-à-dire aux patriarches et aux prophètes, à l'origine du monde... L'homme n'a jamais eu la force, en effet, de parvenir par lui-même aux sommets de la science et des arts, *ad magna scientiarum et artium* ; mais il a eu besoin, pour cela, de la révélation (1). Ceci admis, il n'y a plus à douter que les secrets de la science ne se trouvent chez les auteurs. Mais précisément ce point de la sagesse demande qu'on s'emploie avec beaucoup de labeur pour le rendre évident, attendu qu'il est la grande base de tout le savoir humain. Or, des objections et des doutes en grand nombre se sont produits à ce sujet, de sorte que pour

(1) Roger Bacon ne dit pas que l'homme par lui-même soit incapable de toute vérité, ce qui serait du fidéisme, mais qu'il ne peut atteindre les principes supérieurs de la sagesse, fondements suprêmes de toute science attendu que ces principes sont contenus dans le Christ.

l'établir il est besoin d'ouvrir plus d'auteurs et de volumes que pour n'importe quel autre article de la sagesse.

Je dis donc qu'aux mêmes personnes Dieu a donné la science de la philosophie et les Ecritures sacrées, c'est-à-dire aux saints qui furent à l'origine, afin qu'on sache qu'il n'y a qu'une seule sagesse qui soit complète et nécessaire à tous. Seuls, en effet, les patriarches et les prophètes furent de vrais philosophes, qui connurent tout, non seulement la loi de Dieu, mais encore toutes les parties de la philosophie. L'Ecriture nous le dit assez clairement, puisqu'elle nous montre Joseph enseignant les princes du pharaon et les anciens d'Egypte, et Moïse versé dans toute la sagesse des Egyptiens. De même Bezaleel et Eliab en sont un nouveau témoignage, eux qui reçurent l'intelligence et la science de toutes les choses de la nature; par une seule inspiration. En effet, l'Esprit Saint les illumina et leur fit connaître toutes les puissances de la nature, en ce qui concerne les métaux et les autres minéraux. Salomon apparaît plus savant encore, selon l'Ecriture, que tous ceux qui le précédèrent ou le suivirent, et il reçut la plénitude de la science philosophique. Et Joseph, au premier livre des *Antiquités*, dit que les fils d'Adam de la race de Seth furent pleins de piété; et, à cause de cela, Dieu leur donna six cents ans de vie, pour favoriser, chez eux, les hautes études de la philosophie; il voulait qu'ils pussent constater, par l'expérience d'une longue vie, ce qu'ils avaient appris par la révélation...

Et le grand Aristote, vaincu par la vérité, dans le *Livre des secrets*, dit : « Dieu a révélé toute science à ses prophètes, aux justes et à certains autres, qu'il a choisis et illuminés de l'esprit de la sagesse divine, et ornés des dons de la science. C'est d'eux que les philosophes plus récents ont reçu les principes de la philosophie; et ceux-ci ont enseigné ensuite dans leurs écrits les lois et les secrets des arts et des sciences. Aussi, dans leurs écrits, on n'a rien trouvé de faux, rien à rejeter, mais tout a été trouvé juste par les savants ».

Dans les pages suivantes, Bacon décrit la série des savants qui ont conservé la tradition des sciences révélées à l'origine et l'ont consignée dans leurs ouvrages. Il cite spécialement les écrits laissés par les Grecs et il supplie le Pape d'inviter les théologiens à étudier ces livres, pour y puiser les trésors de la révélation primitive.

3. Suarez

Suarez, en qui on entend comme un résumé et comme un essai de conciliation de toutes les opinions théologi-

ques, émises avant lui, dans son traité *De Fide* (II, VI), écrit :

Et donc il est croyable qu'Adam a enseigné et confié cette foi (explicite en l'Incarnation du Christ) à ses enfants, de sorte que, par la tradition, elle s'est conservée dans l'Eglise des fidèles, même sous la forme explicite. Aussi saint Léon Pape dit, dans sa lettre vingt-troisième, que dès l'origine du genre humain, il fut annoncé aux hommes que le Christ viendrait s'incarner, et saint Bernard, dans son sixième sermon, sur la vigile de la Nativité, dit que les prophéties sur le Christ ont commencé à partir d'Adam. Aussi Job avait cette foi, quand il disait : « Je sais que mon Rédempteur est vivant ». De là saint Augustin (*De civitate Dei* XVIII, 57), conclut que cette foi avait été conservée par quelques-uns, chez les gentils ; de là aussi (on infère) que les sacrifices offerts par les fidèles l'étaient en mémoire du Christ à venir *in significationem Christi venturi*, c'est ce qui est signifié par l'Apocalypse, quand elle parle de « l'agneau immolé dès l'origine du monde », et par le chapitre septième de l'épître aux Hébreux montrant que Melchisedech offrit son sacrifice en mémoire du Christ, *obtulisse sacrificium in Christi figuram*. Mais, par la suite, lorsque cette foi fut obscurcie par le péché, et que les hommes se mirent à verser dans l'idolâtrie, elle fut renouvelée en Abraham, qui reçut une révélation plus claire de ces mystères, comme il est dit dans saint Jean (VIII, 56) : « Abraham tressaillit dans l'ardent désir de voir mon jour, il le vit et il fut comblé de joie »... Cette foi fut toujours explicite dans les chefs et les conducteurs du peuple, mais dans le peuple elle fut très peu explicite, jusqu'à l'établissement de la loi de grâce.

Il faut dire que la loi dans la substance des dogmes a toujours été la même, depuis l'origine du genre humain jusqu'à nos jours. Ainsi l'enseigne saint Thomas (*Sec. sec.* II. 7), Hugues de Saint-Victor (*De Sacram.* I, X, 4), le Maître des Sentences (3 *dist.* 25), et tous les commentateurs, Bonaventure, Albert, Scot, Durand, Richard, Alexandre de Halès, d'où l'on constate que la foi du Christ a toujours été nécessaire au salut... Tel a été aussi l'enseignement commun des Pères, comme on le constate par saint Irénée (IV, 13) et Eusèbe (*Hist.* I, IV), qui dit que tous les fidèles, depuis l'origine du monde, ont pu être appelés chrétiens.

Nous arrêtons ici la série de ces témoignages. Il existe une tradition constante dans l'Eglise, concernant les origines de l'humanité, et cette tradition enseigne que

l'homme n'est point apparu, sur la terre, sous la forme d'un singe à peine dégrossi, mais sous la forme d'un homme très parfait, et enrichi, par une révélation très complète, de la science des choses profanes et religieuses, qu'il pratiqua une religion pure, surnaturelle, chrétienne, qu'il la transmit à ses descendants, qu'elle s'est conservée intacte jusqu'à Abraham et au-delà. Nous allons voir que cette tradition s'appuyait sur l'Écriture et qu'elle n'en est que l'interprétation authentique. Il ne semble donc pas qu'on puisse s'en écarter, sans naufrage dans la foi.

V. — LES ORIGINES RELIGIEUSES D'APRÈS L'ÉCRITURE

Les origines religieuses de l'humanité sont racontées, en détail, en deux livres de l'Ancien Testament, la Genèse et la Sagesse. Le premier expose comment la foi a été fondée dans le monde, au jour même de la création de l'homme, et comment elle s'est transmise à travers les siècles. Le second s'attache plus spécialement à flétrir les erreurs, qui, après beaucoup de siècles, vinrent entacher cette foi, et il dévoile, en particulier, les origines de l'idolâtrie.

Nous allons brièvement faire entendre ces témoignages des Écritures. Mais, pour plus de clarté, nous prendrons, comme point de départ, le fait de l'idolâtrie, qui régnait sur terre, en des formes multiples, au temps où fut composé le livre de la Sagesse, que plusieurs attribuent à Salomon, et que d'autres retardent au II^e siècle avant notre ère. Nous établirons ensuite, toujours d'après l'Écriture, les causes qui introduisirent, dans le monde, les erreurs contre la foi, puis nous dirons à quelle date s'infiltra le chancre de l'idolâtrie.

1^o L'IDOLÂTRIE ÉTAIT PARTOUT AU TEMPS DE L'AUTEUR

C'est au chapitre XIII et XIV que la Sagesse raconte, avec le plus de détail, les ravages causés, à travers le monde, par la plaie de l'ignorance religieuse et spécialement par l'idolâtrie. Elle montre : 1^o les grandes forces de la nature divinisées; 2^o les images devenues des idoles; 3^o les morts adorés comme des dieux.

a) *Les grandes forces de la nature divinisées.*

XIII. 1. Ils sont vains, ces hommes, qui n'ont point la science de Dieu, et qui, au spectacle de ses bienfaits, n'ont pu découvrir celui qui est, ou qui, en présence de ses œuvres, n'ont pu, reconnaître quel était l'artisan.

2. Mais placés en face du feu, de l'air, du vent violent, du cycle des astres, des grandes eaux, du soleil et de la lune, ils les ont estimés comme des dieux, et les maîtres de ce monde.

b) *Les images et œuvres d'art devenus des idoles.*

Ils sont vraiment misérables et ils ont mis leurs espérances dans la mort, ceux qui appellent dieux les ouvrages sortis de la main des hommes, l'or, l'argent, les inventions de l'art, les images d'animaux ou une pierre vaine, travaillée par la main des Anciens ;

11. Ou une statue fabriquée par un artiste avec un bois coupé dans la forêt.

c) *Les morts et les rois honorés comme des dieux.*

XIV. 15. Tourmenté d'une inguérissable douleur, à cause de la mort de son fils trop tôt ravi, un malheureux père fit faire son image ; et celui qui venait de mourir, parce qu'il n'était qu'un homme, il se mit à l'honorer comme un Dieu ; et il établit, en son honneur, au milieu de sa maison, un service religieux et des sacrifices.

16. Ensuite, avec le temps, cet usage pernicieux s'affermir, et cette erreur s'établit en loi ; et, par ordre des tyrans, il fallut adorer ces idoles.

17. De plus, quand ils voulaient honorer des hommes, et qu'ils ne le pouvaient, parce qu'ils en étaient trop éloignés, ils s'en firent apporter une image, et ils sculptèrent la statue du roi qu'ils désiraient honorer, afin de rendre à sa ressemblance les mêmes hommages qu'ils auraient voulu rendre à sa personne, si elle eût été présente.

18. Pour développer ce culte chez les ignorants, l'artiste lui-même contribua beaucoup avec son art.

19. Car pour plaire à celui qui l'employait, il s'ingéniait à produire une images de plus en plus belle.

20. Et il advint que la foule des hommes, trompée et séduite par la beauté de l'œuvre, se mit à regarder comme un Dieu celui que peu auparavant elle avait honoré comme un homme.

21. Et telle fut l'erreur où se laissa choir la faiblesse humaine ; trompés par leur amour ou désireux de plaire aux rois, les hommes donnèrent à des pierres et à des bois le nom incommunicable (de la Divinité).

2° LES CAUSES DE L'IGNORANCE RELIGIEUSE ET L'IDOLATRIE

Dans le dernier verset que nous venons de citer, nous

avons entendu l'écrivain sacré indiquer deux causes de l'idolâtrie : *l'amour excessif* d'un père pour son fils trop tôt ravi à son affection, et *le désir* de plaire aux rois et de les flatter.

Au chapitre précédent, le saint roi en avait indiqué deux autres : *l'admiration déréglée* en face des grandes forces de la nature, estimées à tort comme des dieux, et *l'attachement déraisonnable* aux œuvres d'art. Telles sont, à ses yeux, les quatre grandes causes de l'idolâtrie.

Et qu'on remarque bien ceci : ce n'est point le culte des morts, ni le respect envers l'autorité instituée, ni l'admiration de la nature, ni l'amour des œuvres d'art qui sont donnés ici comme les causes de l'idolâtrie, mais bien *l'abus qui en fut fait* par les hommes ignorants et passionnés. L'idolâtrie, en effet, et la superstition sont des péchés, par excès et abus des choses les meilleures et les plus saintes. Aussi l'Écriture ne blâme-t-elle pas le culte des morts, ni les honneurs décernés aux rois, ni l'admiration pour les grandes forces de la nature, ni l'attachement pour les œuvres d'art, quand ces pratiques sont raisonnables et modérées ; mais elle en condamne l'excès, qui consiste à leur décerner les honneurs divins réservés au Créateur.

3° LES DÉBUTS DE L'IDOLÂTRIE

L'Écriture semble fixer au temps d'Abraham, c'est-à-dire vers le xx^e siècle qui précéda notre ère, les origines de l'impiété, ou du moins sa grande diffusion à travers les nations. « *Hæc et in consensu nequitix cum se nationes contulissent, scivit justum et conservavit sine querela Deo (Sap. X 5)*. Alors que les nations, d'un commun accord, se portaient vers *la perversité*, la Sagesse discerna le juste (Abraham) et le conserva irréprochable devant Dieu. »

Mais cette perversité, dont il est question ici, ne semble point avoir été encore le polythéisme. Les rois de Chanaan et d'Égypte, en effet, avec qui les saints Patriarches se trouvèrent en relation, se montrent manifestement monothéistes.

Quand Abimelech, roi de Gérare, qui semble bien avoir professé la même religion conshite que les pharaons (Voir

Abraham en Egypte), parle à Abraham (*Gen.*, XXI, 22), pour déierer le serment, il lui dit, en présence de Phicol, le chef de son armée : « Dieu est avec toi, en tout ce que tu fais ; jure donc, par Dieu, que tu ne me nuiras ni à moi ni à ma prospérité. »

Le sacrifice qu'offrit Melchisédech, en action de grâces pour la victoire d'Abraham, non seulement était la vraie foi, mais, tous les jours à la messe, le prêtre proteste qu'il offre le sien, avec la foi d'Abel, d'Abraham et de Melchisédech.

Laban et sa famille adorent le même Dieu qu'Abraham, au jour où Eliézer se présente chez eux et demande pour Isaac la main de Rébecca (*Gen.* XXIV).

Les Héthéens d'Hébron, quand Abraham leur réclame une place pour ensevelir Sara, tiennent un langage qui témoigne de la pureté de leurs croyances (*Gen.* XXII).

Plus tard encore, au temps de Jacob, dans l'affaire du rapt de Dina, quand les Sichemites décident de s'unir, par le mariage, aux enfants d'Israël, ils déclarent qu'entre ceux-ci et eux, il n'y a d'autre différence que le rite de la Circoncision (*Gen.* XXXIV).

L'Egypte, au temps de Joseph, continuait de connaître le vrai Dieu : « Le Seigneur était avec Joseph, écrit la Genèse (XXXIX, 2)... et son maître Putiphar savait très bien que Jéhovah était avec lui et conduisait toutes ses actions... Et Jéhovah bénit la maison de l'Egyptien. » Le pharaon parle également comme quelqu'un qui connaît le vrai Dieu. Après que Joseph lui eût expliqué ses songes, il s'écria : « Où pourrons-nous trouver un homme qui soit rempli de l'esprit d'Elohim comme lui ? » Et il dit à Joseph : « parce qu'Elohim t'a montré tout ce que tu m'as dit, est-ce que je pourrai trouver quelqu'un plus sage ou aussi sage que toi ? Tu commanderas à ma maison. » (*Gen.*, XLI, 38).

Descendons plus bas, au temps de Moïse. Nous trouvons en Arabie la grande figure de Job. Lui, sa femme et ses amis professent la même foi au vrai Dieu et Job se montre un modèle de la plus grande foi et des plus héroïques vertus.

Les sages-femmes qui soignèrent les jeunes mères des Hébreux refusèrent d'obéir aux ordres du pharaon, parce qu'elles craignaient Dieu : *timuerunt autem obstetrices Deum* (*Exo te.*, I, 17).

Pharaon lui-même, s'il déclare ignorer Jéhovah, sem-

ble bien reconnaître, lui aussi le vrai Dieu, ainsi que ses devins et magiciens. Ceux-ci en effet, quand ils se sentirent vaincus par la puissance d'Aaron, s'écrièrent, en face de leur maître : « *Digitus Dei est hic*, le doigt de Dieu est là. » (*Exode*, VIII, 19.)

Parmi les idolâtres, l'Écriture place au premier rang les peuples maudits de Chanaan. Or, cette même Écriture, si elle leur reproche bien leur idolâtrie, déclare aussi qu'ils s'en corrigèrent plusieurs fois, quand ils se sentaient châtiés par Dieu. C'est à cause de cette pénitence que Dieu différa si longtemps de les dépouiller de leur terre, en faveur de son peuple, et qu'il les laissa subsister, en partie, parmi Israël. Écoutons la *Sagesse* au chapitre douzième :

1. Qu'il est bon et doux, Seigneur, votre jugement en toutes choses !

2. C'est pour cela, que vous châtiez par parties (progressivement), ceux qui s'égarèrent. Au milieu de leurs péchés, vous les reprenez et les exhortez, afin qu'abandonnant le mal, ils croient en vous, Seigneur.

3. Car ces anciens habitants de votre Terre Sainte, que vous avez eus en horreur.

4. Parce qu'ils faisaient des œuvres odieuses à vos yeux, par des enchantements et des sacrifices impies.

5. Parce qu'ils tuaient, sans pitié, leurs propres enfants, qu'ils mangeaient les entrailles des hommes et dévoraient leur sang, au milieu de votre sacrement.

6. Et parce qu'ils étaient tout ensemble les pères et les meurtriers des âmes sans défense, vous les avez voulu perdre par la main de nos pères...

8. Et cependant, vous les avez épargnés, comme étant des hommes ; et vous avez envoyé comme des avant-coureurs de vos armées, les guêpes, afin qu'elles les exterminassent peu à peu.

9. Non que vous fussiez impuissant à assujettir, en bataille rangée, les impies aux justes, où à les faire périr par des bêtes cruelles ou par votre seule parole.

10. Mais, en les châtiant progressivement, vous donniez occasion, au repentir, *dabas locum pœnitentiæ*, n'ignorant pas que leur nation était méchante..

11. Car leur race était maudite, dès le commencement. Mais ne craignant personne, vous accordiez le pardon à leurs péchés, *veniam dabas peccatis illorum*...

20. Si donc ces ennemis de vos serviteurs, qui étaient voués à la mort, vous les avez punis avec tant de précautions, leur donnant le temps et l'occasion de se convertir.

21. Avec combien plus de circonspection, n'avez-vous pas

jugé vos enfants... (Et, au sujet des Egyptiens, le Livre ajoute):

26. Et ceux qui n'ont pas été corrigés par les railleries et par les réprimandes (les plaies d'Egypte) ont ensuite éprouvé un châtement digne de Dieu ;

27. Car, au milieu des maux qu'ils souffraient, voyant qu'ils étaient exterminés par les choses mêmes qu'ils prenaient pour des Dieux, ils reconnurent le Dieu véritable, qu'ils avaient d'abord rejeté. Et, à cause de cela, ce fut, pour eux, la fin de la condamnation.

Au temps de Moïse, le peuple de Chanaan et d'Egypte oscillait donc encore entre le culte du vrai Dieu et celui des fausses divinités. On remarquera même que le reproche contre Chanaan ne porte pas contre le crime de l'idolâtrie, mais plutôt contre la cruauté des sacrifices en usage. Ces sacrifices sont même représentés devant Dieu comme ses sacrements, (*mystatheias sou, tes mystères divins*) ; ils n'étaient donc pas adressés aux faux dieux. Ils étaient réprouvés uniquement à cause de leur barbarie.

Cet état d'oscillation entre l'idolâtrie et le culte du vrai Dieu semble avoir persisté assez longtemps encore. On peut même dire que si, de bonne heure, l'idolâtrie prévalut dans la populace ignorante et superstitieuse, la notion du Dieu unique et véritable persista longtemps encore, en toute nation, chez l'élite par l'intelligence et surtout par la vertu. C'est la superstition, les vaines observances, la cruauté et l'obscénité des rites, qui dépravèrent tout d'abord, surtout chez certaines races, la pureté de l'ancien culte.

VI. — LE MONOTHEISME PRIMITIF ET LA PLURALITÉ DES NOMS DIVINS

Sur cette question du monothéisme primitif, ce qui a causé les plus nombreuses méprises, ç'a été la multiplicité des noms et des images divines. Mais quand les peuples, aux origines, multipliaient les noms et les images de la Divinité, ils n'entendaient point multiplier les

dieux. Ils savaient que, sous divers noms et symboles, c'était le même Dieu, dans ses divers mystères, qu'ils adoraient.

M. Amelineau, l'un de nos plus grands égyptologues, dans son étude sur le temple d'Apet, paru au *Recueil de travaux relatifs à l'égyptologie...* (VI, 27-28), a bien marqué ce caractère essentiel de la mythologie ancienne.

Le grand dieu du temple, écrit-il, peut-être représenté seul dans l'attitude de la marche ou assis, suivant le registre. Parfois il est accompagné par une déesse, une main levée au-dessus de sa tête, l'autre appuyée sur son épaule. La déesse ne figure là que comme *protectrice...*

Mais le plus souvent le Dieu n'est pas adoré sous le nom auquel le monument est consacré, ou bien il est accompagné d'autres images, qui reçoivent l'offrande avec lui. C'est que, dans les idées égyptiennes, si la divinité est toujours elle-même, ses manifestations sont multiples, ses rôles varient à l'infini avec ses noms... (Mais), quelles que soient les figures, quel qu'en soit le nombre, l'offrande dirigée vers elles s'adresse, en fait, au (même) Dieu, qui se cache au fond du sanctuaire. Suivant le caractère que le scribe lui attribue dans une cérémonie, il le représente avec des formes et sous des traits divers. Autant il veut préciser, autant il groupe à sa suite de divinités symbolisant les facultés, les qualités, qui composent le type visé par sa pensée.

Pour faire entendre que le roi adore la divinité avec les qualités générales dont Hor-Hud est le type, jointes à celles qui caractérisent d'autres dieux, il représentera Horus suivi de ces autres dieux, rangés selon l'importance qu'il leur attribue dans son analyse.

(L'auteur établit ensuite que les Egyptiens décomposèrent d'abord la divinité *sous les trois aspects du père, de la mère et de l'enfant*, puisqu'ils la figurèrent sous divers attributs empruntés aux phases du soleil.)

A chaque instant de sa course, le soleil reste lui-même, mais, à chaque instant, un de ses attributs, un de ses états, par où il passe est perçu avec plus de netteté que les autres. Que chaque tribu égyptienne ait été spécialement attirée par un de ces états, un de ces attributs; qu'elle l'ait dès lors rappelé par un nom, et que de là soient sortis Râ, Ptha, Kem (Min), Amon, Hor, Anhur, Osiris, Thot, Hator, Isis, Pasht, etc.; adorés dans les divers cantons d'Egypte, c'est ce qui est vraisemblable. Toujours est-il que chacun de ces noms représente le même dieu, passant, à l'exemple du soleil, par les mêmes phases, soumis aux mêmes errements d'un mythe général...

Ce travail n'a pas été fait d'après un plan préconçu. Parfois les dieux ne diffèrent entre eux que par des traits effacés ou

font double emploi. Néanmoins toujours, à l'époque des monuments, *la conscience de l'identité de tous est entière*, et chacun d'eux peut être appelé successivement du nom des autres : Isis sera Mout, Hathor, Nout, Pasht, Sati, etc. Dans un temple de cette déesse, on ne fera pas faute de lui ériger des chapelles de lui consacrer des cérémonies, de lui adresser des prières en la personne de Kem (Min), Osiris, Sokari, Hor, etc. Ces noms ne sont plus alors que des épithètes déterminant l'aspect momentané que prend le dieu dans la contemplation du fidèle. Et ainsi, comme il a été dit ci-dessus, les figures de Mout, Hathor, Nout, etc., Kem, Osiris, Sokari, Hor, etc., peuvent être considérées comme les idéogrammes de certaines facultés ou de certains rôles (appartenant à la Divinité).

Pour Amelineau, on le constate, la pluralité des noms divins ne prouve pas la croyance à plusieurs dieux ; ils jouent le rôle de nos *vocables*, dans le culte catholique ; ils expriment les diverses perfections sur lesquelles on contemplait la divinité et on entendait l'honorer. C'est ce que nous avons longuement établi dans nos études sur le texte de Goudéa et sur celui des pyramides.

Il faut noter, de plus, le triple aspect de père, mère, enfant, sous lequel chaque vocable était décomposé. Nous l'avons rattaché au rite du sacrifice, qui comportait le rôle du dieu victime et père, celui de sa mère-épouse, souvent Vierge comme Isis égyptienne, qui pleurait sur la mort du Dieu et coopérait à la régénération opérée par son sacrifice, celui du fidèle régénéré à la vie divine dans le sacrifice. Ces trois personnages étaient les trois *prêtres-dieux*, les trois *élohim* ou *nouterou* du drame mystique. Les initiés y pouvaient trouver une image de la Trinité.

Nous allons mettre en évidence ce fait du monothéisme réel des peuples anciens, malgré la multiplicité des noms divins, en étudiant la valeur de ces noms divins chez les principales nations et nous y ajouterons une étude sur les noms de l'homme.

Nous avons entendu saint Thomas déclarer que les hommes, à l'origine, connaissaient Dieu et les mystères de la rédemption par les rites et dans les rites des sacrifices. Nous allons constater combien cette remarque est vraie. Par la philologie et l'histoire, nous établirons quel est le sens des noms de Dieu, de l'homme chez les diverses nations primitives. Nous verrons que les premiers repré-

sentent Dieu sous l'image de la victime régénératrice du sacrifice et que les seconds représentent l'homme comme l'enfant de ce Dieu-victime régénérateur.

A. Le nom de la divinité chez les peuples anciens

1. Le nom AN, ANU, EL, ILU, « le blé ».

Nous commencerons par étudier ce nom divin qui semble le plus primitif, parce qu'il est celui de la langue sacrée de tout l'Orient, le sumérien. Et, de plus, les diverses valeurs de l'hiéroglyphe qui le représentent offrent un résumé parfait de l'idée complexe que les Anciens se faisaient de la divinité, idée qui, nous le verrons, contient une analyse complète du sacrifice. Voici ces valeurs : *shaqu*, « arroser (les champs), abreuver, faire pousser, croître, élever, être élevé »; — *élù*, « s'élever, croître, grandir, monter, élever, élevé, grand, prêtre, enlever, emporter, apporter »; — *shubultu*, « épi de blé »; — *sis-sinnu*, « grappe de dattes »; — *kakkabu*, « étoile »; — *rêshu*, *bêlu*, *itu*, « tête, chef, seigneur, Dieu »; — *ellu*, « brillant, clair, pur »; — *shutaqtu*, « consommé, amené à sa fin, à sa perfection, mis à mort, détruit »; — *kapar*, « enlevé, détruit »; — *shamù*, « brûler, bouillir, rôtir »; — *tzeru*, « champ de culture, haut, élevé, renverser à terre, serpent ».

Ce nom exprime le rite des laboureurs, fondé sur l'histoire du grain ou mieux de l'épi de blé, comprenant l'arrosage du grain de blé, jeté dans le sillon, sa mort dans la pourriture, qui est un *premier sacrifice*, d'où sort une vie nouvelle, la tige; la croissance de cette tige, dont la tête se change en épi. Comme seule la tête est féconde, l'hiéroglyphe en développe la signification, comme image du dieu-victime, et il l'appelle « tête, chef, seigneur, Dieu, pur, brillant, étoile, ciel, très-haut ». Mais, en même temps, il raconte son *sacrifice suprême*, en montrant qu'il atteint sa perfection dans sa mort même : « consommé, amené à sa fin, à sa perfection, mis à mort ». Et cette mort, pour l'épi, est d'être « bouilli, rôti, brûlé », c'est-à-dire servi en nourriture.

Le rite des laboureurs comprenait donc deux phases et deux sacrifices : le premier la mise en terre du grain de blé, son arrosage, pour qu'il meure et renaisse à une vie

nouvelle ; cette sorte de baptême était l'image de la renaissance des âmes à la vie divine, dans l'initiation ; — le second était le broiement ou du moins la cuisson du grain de blé, après sa maturité, pour être servi en nourriture. C'était l'image de la mort réelle, qui, sacrifice véritable, consommait l'œuvre de l'initiation (Voir sur cette mystique primitive l'*Introduction à Goudéa et Goudéa* (II, 40-42).

Ces deux sacrifices étaient distincts et le plus souvent rattachés à des professions et à des rites séparés, surtout après la création des sociétés organisées et des empires. Le premier resta le rite propre des laboureurs ; ils *semaient*, arrosaient et faisaient croître ; le second devint celui des races gouvernantes ; remplissant l'office du meunier et boulanger, elles *récoltaient* le blé, le broyaient, faisaient le pain, les gateaux, etc.

Il est une valeur de l'hiéroglyphe sur laquelle nous voulons attirer l'attention, c'est *zeru*, « champ cultivé, serpent, haut, élevé, renversé par terre ». Ce mot a pour racine (*ze*, abreuver, irriguer les champs + *ru*, donner, verser la libation), « celui qui donne l'irrigation » ; et il s'agit de l'irrigation liturgique décrite plus haut, celle qui inonde la graine, la fait mourir pour renaître dans son sacrifice. Le serpent, est une image de cette inondation liturgique, car quand il mord, il inonde, lui aussi, de son venin, et il fait mourir celui qu'il a inondé ; il lui fait accomplir son sacrifice, qui, comme celui de la graine, est une mort suivie d'une renaissance. Aussi le symbole du serpent, quand il apparaît sur les monuments, révèle-t-il une race de laboureurs. Et dans les dragons, chimères, etc., où on le trouve associé à d'autres formes animales, il révèle une race de laboureurs associée à des races professant d'autres métiers ou industries.

Ce symbolisme du serpent, figurant la mort comme sacrifice, était pratiqué partout. Ainsi, pour exprimer qu'un personnage était voué à une mort prochaine, on représentait auprès de lui un serpent. Dans le texte de *Pul*, texte étrusque, que nous avons traduit. (*La langue étrusque*, p. 46), ce symbolisme est fortement exprimé, et la mort de Pul est racontée sous une image qui lui est empruntée : « Le serpent qui donne à boire (c'est le *shaqû* sumérien) a produit son venin pour Pul, prêtre des sépultures, pendant qu'il allait ensevelir un enfant. »

Mais le symbolisme du serpent figurant l'arrosage du blé apparaît non moins souvent. Dans la mythologie, ce sont des serpents ou dragons qui gardent les fontaines ; c'est un dragon qui garde les pommes d'or au jardin des Hespérides ; chez les Romains, le serpent est l'attribut de Silvanus, dieu protecteur des champs et des récoltes. Cérès et Minerve ont des chars attelés de deux serpents. La victoire de Cadmus sur le dragon qui gardait la fontaine d'Arès, près de Thèbes, indique la victoire de Cadmus sur une race agricole établie au pays.

En Egypte, les serpents étaient des symboles de l'arrosage, et le Nil, le grand arroseur, était appelé le grand serpent, et ce rôle semble bien exprimé par son nom, *hâp, hâpi*, homophone de *apap, api*, le serpent Apophis, et de *ââ = aui, avi*, « l'inondation ». Nous verrons que le nom du grand patriarche, cultivateur du blé, Javan, signifie « l'arroseur des champs de blé », et nous croyons que c'est sa race qui est représentée le plus souvent sous le symbole des serpents et sous le nom grec des Ophioides.

Le nom d'*âpi, âbi, afi*, donné aux serpents par les Egyptiens semble donc bien signifier « l'arroseur de la mort », et cette remarque est fortifiée par le fait que cette racine, en sumérien, d'où dérive l'égyptien et toutes les autres langues, désigne « l'eau, les sources, les puits et les champs cultivés ». (B. 58, 261, 460).

2. Le dieu THEOS DEUS, « l'orge ».

Non moins ancien qu'*an*, apparaît un autre nom divin, rattaché au rite de l'orge (*at, ta, tha, tau, diai*, en égyptien et crétois). C'est le nom gréco-latin *theos, dios, dio, deus, dia* (gaélique), *doe* (breton), *diadha* (irlandais), *devas ; tivar* (lithuanien et nordique). Un autre nom gaélique *iodhol* « dieu », dérive du copte *iot*, « orge » *ôl, hól* « moissonner ». Le dieu-prêtre était « le moissonneur et l'oblateur de l'orge », comme immolateur, et aussi « l'orge moissonnée et offerte », comme prêtre victime.

Le blé était la culture des fils de Javan, l'orge semble avoir appartenu spécialement aux fils de Gomer, car le nom de son second fils, Riphath, s'explique bien par l'égyptien *rif*, (= *nîf, nefnef, scref*) « arroser pour la culture » *at*, « orge c'est-à-dire l'irrigateur, le cultivateur de l'orge ». Son troisième fils Thogarma porte également, dans son nom, le nom de l'orge *tha* « orge » *âg*, « faire

du pain, pain » *armá*, « offrir », c'est-à-dire « celui qui offre le pain d'orge ».

Nous reconnaissons ici le rite de Saturne, le dieu à la faucille, (le Riphath biblique), dont nous avons expliqué les mystères dans nos ouvrages sur Goudéa et l'Égypte. Il succéda à Uranus, d'après la mythologie ; et la religion d'Uranus est précisément celle du blé, *anu*, et du pénis, *ur*, résultant de l'alliance des Couthites avec les fils de Javan, comme nous l'avons exposé déjà plusieurs fois.

3. *Les dieux* JUPITER, ZEUS, DAGON, NANNAR, « *les arroseurs* ».

Nous avons dit que le rite du blé *an* se décomposait en deux sacrifices, celui de l'arrosage et celui du broiement et qu'il se partageait souvent entre deux tribus associées et subordonnées, l'une exerçant l'arrosage et l'autre, la dirigeante, exerçant le broiement. Nous allons le constater. Les quatre noms divins étudiés ici se rattachent au rite de l'arrosage, que nous avons vu si bien décrit dans Goudéa, sous le titre de « l'inondation du sein », et pratiqué en Égypte par le pharaon Kâ-Oubienthès (*Goudéa* I, 89 ; *Le mystère des pyramides*, 53). Ils sont contenus dans l'hérogamme sumérien consacré à l'arrosage des champs (B. 224), qui se lit *i, ze, dag, na*, avec le sens de « pierre, encadrement de porte, arroser les champs ». Il est facile de reconnaître dans ces quatre lectures les racines des quatre noms divins *I-ovis, Ze-us, Dag-on, Nanna* (*Nannar*), qui signifient « le seigneur ou le dieu de l'arrosage ». Le sens de « pierre » rappelle que les romains appelaient Jupiter, « Jupiter-lapis ». Il s'agit de la pierre des montagnes, et spécialement des glaciers d'où sortent les eaux des grands fleuves. Le sens « encadrement de porte » rappelle le symbole de l'encadrement de porte si fréquent en Égypte, qu'on ne sait expliquer, et dont notre hiéroglyphe rend parfaitement compte (1).

(1) Il est certes curieux que le même hiéroglyphe sumérien, ex. primant l'irrigation, ait ces quatre lectures *i, ze, dak, na*, qui sont les noms des quatre grands dieux des races agricoles anciennes. Ce n'est pas un effet du hasard, mais cela montre que la division des races et des langues se fit en Chaldée, comme le raconte la Bible ; et l'hiéroglyphe en est témoin.

Le sens de « porte », attaché à ce rite de l'irrigation ou du baptême ne s'explique qu'au sens liturgique. Le baptême, en effet, est la porte pour entrer dans la famille divine, ou la maison de Dieu.

4. *Les dieux* HADÈS, PLUTON, KHONSON, TARANNE, NINGIRSU, « *les broyeurs du blé* ».

Tous ces noms divins signifient « le broiement du blé ». Ainsi (*had*, broyer + *esh*, blé ; — *tar* broyer + *an* blé ; — *nin*, déesse + *gir* = *nagâru*, broyer + *su*, blé) en sumérien : (*p*, article + *nout*, broyer = *p-lut-on*, « le broyeur » ; *khe*, immoler ; *khou*, consacrer *n* de + *su*-blé, « immolateur du blé ») en égyptien. Qu'on se rappelle l'apparition de Ningirsu à Goudéa, se présentant à lui en faisant le geste de moudre le blé, pour lui demander d'établir, à Lagash, les deux rites de l'arrosage et du broiement du blé.

5. *Ien, Ien-lon*, « l'oint, le Christ ».

Le broiement des fruits et végétaux ou les incisions qui, comme des blessures, en tiraient de l'huile, étaient aussi image du sacrifice. Ce rite a donné origine au nom divin *ien* (*i*, huile + *en*, seigneur), c'est-à-dire « le seigneur-prêtre de l'huile ou de l'onction, l'oint, le Christ ». *Ien* est le nom divin des Tchermesses de Cazan, et *Ien-Lon* des Permiens. Ces deux peuples sont russes. C'est le rite de Japhet, comme nous dirons plus loin.

6. GOD, BOG, TSIO, IAINKOA, « *le bœuf, le porc, le chien, le poisson* ».

God, le nom divin des Anglo-Saxons désigne le bœuf, (*gu*, bœuf, chef, sésame + *ud*, troupeau), « le bœuf, chef du troupeau ». Les Goths disaient *Gudzf*. Or *gud* et *zib* (= *zf*) sont les deux lectures du même hiéroglyphe (B.259) désignant le bœuf, et *zib* marque sans doute le zébu. Ces peuples étaient donc des bouviers et pratiquaient le sacrifice du bœuf.

Bog, le nom divin des Slaves, désigne « le porc » (*bu*, porc, sanglier + *ug*, immoler, roi), « le prêtre du porc ou le porc immolé ». En Bohémien ce nom divin est *bu*, « le porc », sans finale. Une variante russe *bojestvo* s'explique par *bu*, porc + *i*, huile + *es*, oint, « le porc sacré par l'onction. »

C'est en ce sens qu'il faut entendre le symbole de la porte dans la liturgie égyptienne.

La pierre, en certains rites, représentait le prêtre immolateur, ou la prêtresse, parce qu'elle servait au broiement du blé. Les *bétyles* avaient cette signification, comm il ressort de l'article qui leur est consacré au dictionnaire de Saglio. Du reste, *bétyle* « maison de Dieu », désigne la prêtresse immolatrice comme nous l'avons établi dans *Le mystère des pyramides*, pp. 122-125.

Tsio est le nom divin des Tangoutes de la Chine occidentale ; il signifie (*tis*, *tsi*, chien + *u*, seigneur) « le seigneur-prêtre du chien ». C'est le même nom que notre *Teutatès* (*te*, fils + *uta*, du soleil + *tis*, chien) « le chien fils du soleil ».

7. *Iainkoa*, *Onkoa*, *Ion*, *laine*, sont les variantes du nom divin chez les Basques. Il veut dire (*ia*, arroser les champs (au génitif) + *in*, seigneur, *koa*, poisson), c'est-à-dire « le poisson, seigneur de l'arrosage ». Dans *onkoa* (*un*, seigneur + *koa*, poisson), et *Ion* (*i*, arroser + *un*, seigneur), on a des variantes par abréviation. C'est le Dagon des Philistins et le La des Sumériens, qui étaient aussi des poissons, seigneurs des eaux, puisqu'on les représente en poissons.

Cette union du rite du poisson et de l'irrigation marque l'alliance de diverses races, caractérisées par leur rite. Le poisson était spécial aux Ibères-Mosochs, pêcheurs navigateurs et marchands ; l'irrigation était exercée par les fils de Japhet et surtout par ceux de Javan.

8. *Le rite des métallurgistes* : OSIRIS, ESUS, MERCURE, HERMÈS.

Les métallurgistes consacrèrent, eux aussi, leur profession, en en faisant un symbole du sacrifice générateur de vie divine. Le minerai impur jeté au feu et s'y transformant en un métal brillant, puis, par la coulée, en statues et œuvres d'art, représenta assez bien les phases du sacrifice. C'est surtout chez les Argentiers que ce rite se développa. L'hiéroglyphe de l'argent est aussi celui du soleil levant. Entre le soleil s'éteignant dans la nuit et renaissant plus brillant chaque matin, et la fusion du minerai se transformant en métal, on établit une sorte de parallélisme. Et le rite du soleil s'unit intimement à celui des métallurgistes. Le premier cependant était plus spécial aux voyageurs navigateurs et marchands, dont les étapes étaient mesurées par la marche du soleil. Du reste, l'association des métallurgistes et des marchands était toute naturelle, puisque ceux-ci colportaient les œuvres des premiers.

L'hiéroglyphe de l'argent-soleil levant se lisait en sumérien *hes*, *ra*, *uta*, *hud*, *babbar*, qui ont donné origine à autant de noms divins : *hes*, a fourni *Osiris*, qui s'écrivait *hes-ar*, notre *Esus*, que nous avons vu associé avec *Teutates*, son fils (*te*, fils + *uta*, soleil-argent + *tis*, chien).

On voit comment on variait les appellations du même dieu, tout en les rattachant au même hiéroglyphe. *Ra*, *Babbar*, *Hor-hud* sont célèbres en Egypte et en Ghaldée.

Un autre nom de l'argent est *kur*, dont le sens fondamental est purifié par le feu. De là, le nom latin de Mercurius (*mer*, fourneau + *kur*, argent + *hi*, seigneur), c'est-à-dire « le seigneur de la fusion de l'argent ».

HERMÈS a été identifié avec le Thot égyptien et avec raison, car il signifie (*her*, seigneur spécialement chez les scribes + *mes*, mouler, façonner, spécialement des sceaux, fondre et couler le métal, spécialement le bronze B. 157, 270). Ces éléments du nom ont le même sens en sumérien et en égyptien ; et, de plus, l'hiéroglyphe sumérien pour *mes* (B. 157) se lit aussi *dih*, *têhi*, qui est le nom du Thot égyptien, *tehu*. Et, outre sa valeur métallurgique, ce mot, dans les deux langues, veut dire « verser des libations, s'enivrer ». Nous savons, en effet, que le Thot-Hermès égyptien, le Thogormah biblique, était aussi le prêtre de la bière d'orge.

9. Les noms divins militaires, ZAMAMA, ZAB, JOBMAL, MARS.

Après le partage des terres et l'organisation de la propriété privée du temple, on créa une milice chargée de la protéger. Le soldat fut sous la direction du prêtre d'abord, jusqu'à la révolution qui fonda les empires, où les soldats prirent l'autorité. Le chien-loup devint naturellement l'animal sacré des soldats, ainsi que l'oiseau de proie.

ZAB, « loup, chacal, vautour, victime du sacrifice, soldat » (B. 347), est un nom divin, qui, dans ses diverses valeurs, comme on le voit ici, résume toutes les conditions pour être le dieu des soldats. On le trouve en Chaldée, sous le nom de *Zamama* et *Zababa* (*Goudéa* II, 45), le dieu à tête de chien.

On le trouve en Egypte, à Thèbes, spécialement, où sa tête de chien décore le fameux sceptre *zab* et *zam*. Il figure sur la tablette de Ménès reproduite dans *Le mystère des pyramides*, p. 55), sous la figure du chacal, dans une scène du sacrifice *apru*. C'est de cette scène d'initiation, *apru*, que dérivent les noms d'*Aplu*, l'Apollon étrusque, qui est un dieu-loup, comme l'indique son nom d'Apollon lycien. De là dérive aussi le nom d'Aphro, Aphrodite, l'Hathor égyptienne, qui, sur la tablette citée, préside, à

titre de prêtresse, à la cérémonie. Son symbole, la tête de vache aux cornes arquées, se lisait précisément *zab*, qui rappelle son caractère primitif.

9. *JOBMAL*, *JUBMAL* (Laponie), *JOMMAL* (Esthonie), *JOMALA* (Finlande), *JOMU*, (Orembourg et Casan) sont les noms de Dieu en ces pays. Nous croyons qu'ils dérivent du *zab*, *zam*, chaldéo-égyptien, attendu que, pour les langues du nord, le *j* se prononce *dj*, qui est le *z* égyptien. Du reste, le culte des Lapons pour leurs chiens est bien connu. Comme intermédiaire entre l'Orient et ces pays du nord, nous avons le nom *James*, prononcé *Djames*, en Normandie et en Angleterre. On l'a identifié avec Jacques ; mais cette identification semble bien n'être que l'adaptation d'un nom divin ancien à un culte nouveau.

10. *MARS*, *MARTIS*, *MAMERS*, sont des mots sumériens (*ma*, *mama*, champ + *rit*, veiller sur) et désignent « le gardien de la culture et des animaux ». On l'appelait *grabovius* et *gradivus* (*gar=gra*, orge + *bu*, aller autour, garder, — ou *dib*, protéger), c'est-à-dire « le gardien de l'orge », C'était le Mars des Latins, l'Elisha biblique. Celui des Sabins s'appelait *Quirinus* (*qu*, *qum.* couper et broyer le blé + *ir*, maison, tribu + *in*, seigneur) ; il était attaché à la tribu des broyeurs de blé, celle du couchite Sheba, ou Saba, comme nous le dirons. Du reste, *shab*, *sab*, est synonyme de *qu*, dans le sens de couper (le blé). (B. 225).

Ces deux Mars nous montrent en Italie une organisation sociale semblable à celle que nous avons signalée plus haut : les Latins sèment l'orge, les Sabins récoltent et broient. Et chaque tribu a son Mars, l'un qui garde les champs ensemencés, l'autre qui broie le grain récolté et garde le grenier.

Au temps de Goudéa, cette division des tribus ne semble pas avoir été pratiquée. Car son dieu Mars exerce dans son temple, les deux fonctions. Rappelons son texte (*Goudéa*, I, 76 ; II, 68-79).

Un bouclier couvert d'étain, éclatant comme l'aurore,

Et de son éclat inondant le corps qu'il protège :

Un épieu de bois aiguisé, arme destructrice des batailles

Un pilon pour broyer le grain, il (Goudéa), apporta et jeta sur la place.

Un prince de haute taille était là ; il le prit. afin d'en faire le chef de la place,

Afin de l'établir prince protecteur de sa ville,
Son cœur faible, il l'affermi.

Comme lieutenant de son seigneur
Kurshunaxam (celui qui brille comme l'oiseau),
Et comme fils du dieu Ningirsu, par son décret, il le
promut (1).

Nous trouvons donc comme équipement de cet officier, le fameux boucher, *ancile*, la lance aiguisée et le pilon pour broyer le blé. C'est exactement l'armure de Mars et des Saliens, ses prêtres, comme nous l'avons exposé (11,68-70). Cependant, les Saliens ne semblent pas avoir eu le pilon ; mais nous avons signalé leur danse (*antruare*), que nous avons expliquée par le geste de broyer le blé avec les pieds (*an*, blé + *tir*, broyer), c'est-à-dire « faire le broiement du blé ». Le mouvement de la danse était anapestique, deux brefs et un long. Or, l'héroglyphe *qu*, *qum*, est formé de trois bâtons, deux courts et un long.

11. ARÈS, AREOS, nom du Mars grec, est un mot égyptien (*areh*, *hareh*, « custodire, servare », c'est-à-dire « le gardien ». Ce mot a son correspondant en sumérien (*rih*, surveillant, messenger, oint ; *ri*, *rig*, protéger, berger ; *ri* = *qu*, broyer le blé), avec tous les sens qui expriment les fonctions de Mars.

Si l'on voulait identifier le Mars Quirinus avec un des patriarches bibliques nous désignerions Thiras (*thir*, broyer, barre + *as*, grenier qui veut dire « le broyeur du grenier »).

Les prêtres de Mars étaient les Saliens, c'est-à-dire (*s*, fils + *areh*, Mars) « les fils de Mars ». Ils avaient la

(1) L'étude des fonctions assignées à Mars, que nous venons de définir, nous a permis d'amender notre traduction première. Nous avons reconnu justement qu'il s'agissait de créer un Mars pour défendre la cité nouvelle. Mais comme le texte, pour les détails, admettait plusieurs traductions possibles, nous avons adopté celle qui convenait au Mars guerrier. Ici nous nous arrêtons à celle qui est plus conforme aux fonctions de Mars, telle que les révèle la philologie. Du reste, dans la traduction du texte célèbre, que nous avons donnée, nous ne prétendons qu'une chose, c'est d'avoir dégagé le vrai sens général, qu'on n'avait même pas entrevu, et d'avoir rendu également le vrai sens pour la plupart des détails. Cependant une étude plus complète des idées et usages propres à cette époque reculée permettra, comme ici, d'amender certains détails.

garde des *ancilia* (*an*, ciel + *kil*, bouclier), boucliers tombés du ciel, selon la légende de *Numa* (1).

B. Les noms de l'homme chez les peuples divers

Nous avons entendu saint Epiphane dire qu'à l'origine les hommes n'avaient qu'un seul et même nom ; ce fut après leur dispersion qu'ils prirent des noms divers. Le nom des hommes se diversifia sur le modèle des noms divins ; chaque famille prit, en effet, le nom de son Dieu et s'appela « fils ou prêtre de ce Dieu ».

Le nom de l'homme qui semble le plus ancien, *adam* (*atam*, en égyptien), peut s'expliquer par *at*, *atha* (= *ada*), « orge » + *am*, « enfant », en égyptien, « l'enfant de l'orge » (1). Le rite du froment *an* a donné *anosh*, en hébreu, qui veut dire (*an*, blé + *us*, fils « fils du blé ». Ce mot est polysémique et veut dire aussi (*an*, dieu + *us*, pénis, serpent) « dieu, prêtre du pénis, du serpent », parce que la langue de Chanaan fut créée par la fédération des Coushites, (avec le culte du serpent et du pénis) et des fils de Javan (avec le culte du froment) ; c'était la fédération des Phéniciens.

Les Grecs ont conservé ce nom de fils du froment, dans *anir* (*an*, froment + *ir*, engendrer). Les Anglo-Saxons l'ont gardé aussi, sous la forme *man*, *mensch* (*me*, prêtre + *an*, froment ; — *men*, prêtre + *sh* grain, blé, orge).

Les Bretons ont emprunté le leur au culte de l'orge, comme il fallait s'y attendre : *den*, *dyn*, *duine*, *dwine*, de *de*, *du* = (*ta*, *tau*) « orge », et *hen* (*in*), « prêtre », c'est-à-dire prêtre de l'orge. Le pluriel *tud*, *dud* peut s'expliquer par *du*, *tu*, « offrir » + *at*, « orge » ou « les oblateurs de l'orge ».

(1) Notre histoire philologique de Mars est d'accord avec le *Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines* de Saglio, qui fait de ce dieu un protecteur de l'agriculture. Notre identification de Mars et de Thiras est confirmée par le fait que les Thraces issus de Thiras avaient Mars comme Dieu principal et on trouve Thiras chez les Etrusques, sous le nom de Tiresias, le dieu célèbre par son bâton.

(1) Le mot *garçon*, qui s'applique surtout au travailleur des champs, s'explique par *gar*, « orge, pain d'orge » + *sun*, enfant », le fils de l'orge. Dans le patois bas-normand, on appelle *garreau* un pain d'orge spécialement travaillé.

Les noms latins sont plus divers.

Les formes *homo*, *homme*, *uomo* (italien), *houme* (Berry), *home* (provençal), représentent *hu*, oiseau + *me*, prêtre ou *mu*, « fils », c'est-à-dire « le prêtre ou le fils de l'oiseau sacré ». L'oie et le pic, en Italie, le coq, en Gaule, étaient des oiseaux sacrés.

L'Italie avait encore, comme animaux sacrés, le taureau, la brebis, le porc, le bouc, le chien. Ils ont laissé leur souvenir dans les noms qui désignent l'homme.

Le chien apparaît partout comme un des premiers parmi les animaux sacrés. Il est l'auxiliaire des peuples chasseurs qui, les premiers, pénètrent au loin. Le nom du chien est *ash*, *esh*, *isha* en égyptien, *tish*, en sumérien, d'où est venu l'*Elisha* biblique, le prêtre du chien, que nous avons dit être l'Apollon des Grecs. Il a laissé son nom chez les Sémites : *ishsha* « femme », en hébreu ; *ishu* « homme », en assyrien. Les Latins l'ont conservé sans doute dans *is*, « celui-ci », les Grecs, dans *tis*, les Osques dans *pis*, les Latins dans *quis*, « quelqu'un », ou l'on retrouve *ish* précédé de l'article.

Le nom de la brebis, *u* (= *v f* en sumérien), se retrouve dans *vir* (*u*, brebis + *ir*, fils) en latin ; *wer*, en anglo-saxon ; *feor*, *fer*, en gaëlique ; *vira*, en lithuanien, etc.). L'*u* de *uomo* italien signifie aussi « brebis ».

Le nom du taureau peut se reconnaître dans le wallon *gur*, *gour*, *gwor* (*gu*, bœuf, + *er*, né de) « fils de taureau », en sumérien.

Le nom du porc, *dun*, *sul*, *dam*, *dum*, *sir*, en sumérien, transparait dans les titres honorifiques *don*, *dom*, *dominus*, *dame*, *sire*, *consul*, usités dans les diverses races latines. Cela prouve que la race dirigeante professait le rite du porc, qui était celui des Ibères-Troyens ou Latins, comme nous l'avons montré dans *Goudéa* (1).

(1) Le nom de la femme, « femme, femina, weib, wife » est emprunté au rite ibère du pêcheur : *heb*, *hib*, « pêcher, poisson pris », en égyptien et « filet », en sumérien : *hem* « pêcher épi, » en égyptien : il signifie « l'enfant du poisson ou de l'épi ». Nous avons vu, en effet, les Ibères jouer le rôle de la mère dans la trinité rituelle des Syro-Phéniciens, qui conquiert l'Égypte.

Le mot *sir*, en égyptien, désigne le bélier, animal sacré des Lydiens. Ceux-ci colonisèrent la France à côté des Ibères. Dans leurs colonies, ce mot s'applique donc à l'homme comme « prêtre du bélier ».

En russe, homme se dit *moujh, tsheluve* ; c'est-à-dire (*mou*, fils + *i*, huile), « fils de l'onction », et (*tsche*, chien + *lu*, prince + *be*, immoler) « l'immolateur ou le prêtre du seigneur chien ».

Le lapon s'appelle *sabme* (*sab*, chacal + *me*, fils), qui en égyptien veut dire « fils du chacal ou du chien ».

En hongrois homme se dit *ember*, qu'on peut expliquer par *hem* « pêcher » et *ber* pour *per* « fruit », le fruit de la pêche, « le poisson ». En Egypte, l'homme se disait *rem* qui veut dire « poisson ». L'espagnol *hombre* semble bien être une variante d'*ember*. Ce nom se rattache aux Ibères. Ceux-ci étaient pêcheurs et le poisson était leur animal sacré. Ils colonisèrent l'Egypte, l'Espagne et parvinrent aux pays finnois.

En basque, homme se dit *gizon, gizakume*, qui veut dire, en sumérien, (*gi* = *biblu*, produire, enfant + *iz*, arbre + *un*, seigneur) « l'enfant de l'arbre du Seigneur ». Le second mot est un développement (*ak*, générateur + *u*, domaine + *me*, prêtre) « l'enfant de l'arbre générateur du domaine du prêtre ».

Cette interprétation est confirmée par le nom du pays, « *Biscaye, vizcaya*, qui veut dire (*u*, domaine + *iz*, arbre + *ki* = *ak*, B. 110, générateur, seigneur, Nebo » « le domaine de l'arbre générateur (ou du Seigneur Nebo », c'est-à-dire dans le rite de Nebo). On connaît, en effet, le chêne célèbre de Guernica, centre du culte national. Et ce nom lui-même veut dire (*gu*, domaine du prêtre ou temple des réunions cultuelles + *her*, cèdre, bois sacré + *nik*, chienne) « le domaine du peuple du cèdre (ou du chêne) et de la chienne ». Il s'agit de deux tribus alliées, celle qui pratiquait le rite des arbres, et celle qui pratiquait celui du chien, Dedan et Elisha) ou Seba bibliques, Osiris et Isis d'Egypte (1).

(1) Dans *Goudéu*, II p. 120-124, nous avons expliqué les armoiries de Biscaye « au chêne de Guernica, accompagné de deux loups passant ». C'est bien notre Dedan et ses deux chiens-loups, Elisha et Seba. Ils emportent une brebis dans leur gueule, parce qu'ils sont ennemis des Latins, qui avaient la brebis pour animal sacré, comme l'atteste le nom de l'homme, *vir*.

Cet usage de désigner l'homme par le nom de l'arbre sacré existait en Orient, où le nom du palmier *gish-im-mar-ush*, « palmier mâle », *gish-inmar-sal* « palmier femelle », signifiait « homme » et « femme » (Ledrain. *Diction.*, p. 95).

D'après saint Thomas, pour connaître Dieu. Adam se contentait d'une représentation spirituelle ; son intelligence avait été élevée à une sorte de perfection angélique. Ses descendants eurent besoin d'une image sensible ou symbole sacramental. Nous venons d'analyser ces divers symboles ou noms divins, sous lesquels chaque famille s'habitua à contempler le mystère divin. Chez tous, ce fut une image sacrificielle. En apprenant le nom divin, chaque enfant entendait dire que ce Dieu très haut s'abaisserait jusqu'à lui s'abandonnerait à une mort violente, serait broyé comme le froment, immolé comme l'animal sacré, pour être sa victime, sa rançon, sa vie et sa nourriture.

Bien plus, tout homme apprenait qu'il devait s'unir à ce sacrifice de son Dieu rédempteur et accepter la mort, en union avec lui ; et, en signe de cette communion dans le sacrifice, il recevait le nom même de ce Dieu-victime ; il était le « fils de ce Dieu sacrifié ».

Du reste, le christianisme n'a-t-il pas adopté lui-même cet artifice doctrinal ? Il appelle son Dieu le Christ, qui veut dire « l'oint », celui qui a été broyé comme la graine dont l'huile est extraite ; et il s'appelle lui-même chrétien. Le nom même de Jésus est appelé « une huile » par saint Bernard, et l'étymologie lui donne raison, car il s'explique, en sumérien, qui est la langue primitive, par *z*, « huile + *esh*, *es* » oint, broyé, le dieu Sin ou farine, trois c'est-à-dire le broyé comme l'huile et la farine, pour être salut et nourriture, le Dieu « trois », père, mère et enfant, comme nous avons expliqué.

VII. LES PATRIARCHES BIBLIQUES ET L'ORIGINE DES PEUPLES

Nous venons d'établir, pour les divers peuples et les diverses langues, l'origine des noms divins usités chez eux et des rites qui s'y rattachent. Ces mêmes noms et rites vont nous permettre de remonter jusqu'à l'ancêtre éponyme de ces peuples et d'identifier cet ancêtre avec l'un ou l'autre des patriarches bibliques, énumérés au X^e chapitre de la Genèse.

Ce qui caractérise ces patriarches, en effet, ce n'est pas seulement qu'ils ont donné naissance à une race d'hommes, c'est, avant tout, qu'ils lui ont légué un rite cultuel spécial, caractérisé par le choix d'un nom divin spécial, d'une victime sacrificielle spéciale, d'une profession spéciale, et parfois d'une langue ou dialecte spécial (V. *Goudéa*, II, 42-44).

Or, il se trouve précisément que chaque patriarche, en créant son culte, a pris le nom de son rite et de son dieu-victime, dont il était le prêtre, et ce nom avec les rites est passé à ses descendants, c'est-à-dire à la tribu ou aux tribus dont il est la souche. Ce culte et ces rites deviennent donc un moyen très efficace de rattacher chaque patriarche aux tribus qui descendent de lui et de suivre la trace de celles-ci à travers les pays et les siècles. Afin que nos lecteurs puissent en juger, nous allons appliquer ces principes, pour rattacher les peuples aux patriarches bibliques.

I. — LES FILS DE JAPHET.

1. JAPHET (ia, huile + *pe*, cèdre + *hat*, broyer, en sumérien), *het*, broyer, en égyptien) est « le prêtre de l'huile de cèdre ». Il est homophone avec *Japet*, qui veut dire (*ia*, « irrigateur » + *pet*, temple, maison, domaine), et qui indique un cultivateur, comme le seront, du reste, plusieurs de ses enfants. Nous croyons qu'il est représenté par le célèbre *Ea* de la mythologie chaldéenne, qui en est synonyme (*e*, seconde lecture de l'hiéroglyphe *pet*, « tem-

ple », + *a*, eau, irrigation abondante). Cet *Ea* est appelé *an-nin-ige-azag*, « le dieu (du titre de déesse) au blanc visage », parce qu'il fut le père de la race blanche. Le rite de l'huile de cèdre est célèbre dans l'Égypte primitive, et nous avons vu que la Russie avait conservé le nom divin de « seigneur de l'onction, *ien* » et le nom d'homme correspondant *moujh*, « le fils de l'onction », synonymes l'un et l'autre de Christ et chrétien.

2. GOMER veut dire « seigneur-prêtre du bœuf et de la boisson enivrante ». Le culte comportait, en effet, ordinairement deux victimes, nourriture et boisson. Le sésame *gu*, donnait une huile et peut-être aussi une liqueur (1). Comme l'hiéroglyphe pour *gu* se lit encore *lit*, *lid*, *har*, on peut rattacher à Gomer non seulement les Cymbres, mais les Celtes, (Ki, seigneur + lit), les Lithuaniens, les Armoricains. De son côté, l'hiéroglyphe de *mer* se lit aussi *im*, de sorte que *Gomer* a pour seconde lecture *Goïm*, et que les fameux Goïm pourraient bien représenter les fils de Gomer.

3. MAGOG est représenté sur le Kudurru de Nazimaruttas (V. *Goudéa*, 11, 45), sous la forme du lion hurlant, à la gueule béante, appelé Nebo ; car il veut dire (*ma*, générateur, prêtre, parole + *ag* = nabu, crier, proclamer, hurler (*râmu*) + *ug*, lion), c'est-à-dire « le prêtre du lion ou à la voix de lion ». Nous avons vu comment cette race du lion avait peuplé l'Égypte, la Libye et nos pays d'Occident (*Goudéa*, II, etc.). Gog signifie aussi « roi de l'airain ».

4. MADAI peut se rattacher à deux hiéroglyphes et signifier « cheval » (B. 323), ou « vin ». B. 406). La polysémie habituelle de ces noms patronymiques autorise à accepter les deux valeurs. Comme l'hiéroglyphe 323 se lit encore *lat*, *kur*, *hur*, (*sis*), on peut rattacher à cette race les Latins, les Galates, la Kourlande, les Russes (*ru*, prêtre + *sis*, cheval) et sans doute les Horrécens.

JAVAN (*ia*, irrigateur + *u* champ + *an*, froment est le cultivateur du froment. Nous avons vu que les Grecs et les Anglo-Saxons appelaient l'homme « le fils du fro-

(1) Dans *gu*, il faut reconnaître aussi (*ga*, orge + *u*, produit, eau) la bière d'orge. Gomer était fabricant de bière d'orge.

ment » et que l'hébreu *anôsh* avait le même sens. On peut donc en conclure que ces peuples comptèrent parmi eux des fils de Javan. De plus, comme *il* (=e?), *ilu* sont une autre lecture du même hiéroglyphe du blé et que ces mots sont le nom divin principal des races sémitiques, on peut croire que celles-ci l'ont emprunté aux fils de Javan.

Cette hypothèse est confirmée par le fait qu'un autre nom divin sémitique, *ia*, *iu*, *iahu*, semble bien avoir la même origine, car il apparaît comme l'abrégé de Javan, avec le sens de *ia* « irrigateur », *ia-u*, *ia-hu*, « irrigateur des champs ». C'est une forme de *Jovis* latin et un synonyme d'*Ea* comme nous avons dit, et comme plusieurs orientalistes l'avaient entrevu, sans pouvoir le prouver.

Le *Dictionnaire de la Bible*, à l'article Jéhovah, reproduit quatre médailles au nom de Iaô. Ce Dieu est figuré par un animal à tête de coq, à corps d'homme armé et à jambes de serpent. Il est donc le dieu d'une confédération où figurent Tharsis ou Thiras, le coq; Seba ou Elisba, l'homme armé, Javan, l'agriculteur représenté par les serpents.

D'après un oracle d'Apollon de Claros, cité au même endroit, ce Iaô était le plus grand des dieux et revêtait quatre formes correspondant aux quatre saisons : Jupiter, au printemps; Hélios, l'été; Iaô, l'automne; Hadès-Pluton, l'hiver. Nous reconnaissons ici le double rite des agriculteurs répétés deux fois : zeus-jupiter et Iaô représentent le rite de l'arrosage qui fait croître les blés au printemps et les fruits à l'automne; Hélios et Pluton, « le broyeur », représentent le rite de la moisson des blés, qui se fait l'été et du broiement du raisin et des fruits qui a lieu l'hiver (1).

Comme tout rite réclamait les deux offrandes de la

(1) Iaô et Zeus représentent les races de Japhet-Javan, vouées à l'agriculture, comme nous avons dit. Hélios et Pluton représentent les races couchites de Regma, Sheba, Saba. Dans l'empire couchite, les races de Japhet-Javan cultivaient, et Coush récoltait et consacrait le blé. Plus tard, les fils de Japhet se libérèrent de Coush. Dans la médaille citée ici, Iaô a une tête de coq qui est Tharsis ou Thiras, « le broyeur de blé », comme Sheba. C'est lui qui préside à la fédération. Comme Thiras est le Mars romain et que la médaille est de l'époque gréco-romaine, c'est plutôt Thiras qu'il faut reconnaître ici.

nourriture et de la boisson, on comprend que les deux rites du printemps-automne et de l'été-hiver n'en soient qu'un en réalité. Le rite Zeus-Hélios prépare le blé et le pain, pour la nourriture; le rite Iaô-Pluton prépare le vin pour le breuvage. Les quatre dieux ou rites se confondent en un seul.

C'est, du reste, ce que déclarait l'oracle d'Apollon de Claros, et son oracle atteste, pour la Syrie, l'unité de la divinité sous la multiplicité des noms divins, comme Amelineau l'a constatée pour l'Égypte.

On a rapproché ce Iaô de Jéhovah. Nous croyons qu'on peut les rapprocher mais non les confondre. Iaô apparaît comme une forme plus ancienne et, sans doute, primitive; le rite du baptême, qu'il représente, fut peut-être pratiqué par les ancêtres d'Israël. Il se peut même que Dieu, en révélant Jéhovah à Moïse, ait voulu greffer ce nom nouveau sur le nom ancien, en lui donnant un sens nouveau, plus pur et plus élevé, avec des rites également nouveaux. Cela expliquerait pourquoi Dieu en se présentant à Moïse sous le nom de Jéhovah se déclare en même temps le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. Le fait que les grandes fêtes de Jéhovah, Pâques et les Tabernacles, avaient lieu au printemps et à l'automne, comme celles de Zeus-Iaô, appuie aussi cette opinion.

De plus, ce rattachement du rite jéhovique au rite d'Iaô, qui est un rite baptismal, expliquerait le peu de place que tient, dans la liturgie d'Israël, les cérémonies pour les morts. Celles-ci se rattachaient au rite d'Hélios et de Pluton, comme nous avons dit, et avaient pour but d'aider les morts à achever leur purification. Les rites d'Iaô, au contraire, s'adressaient aux vivants, pour engendrer et développer en eux la vie divine. Ceux-ci sont donc plus importants que les premiers et sont même les seuls essentiels. Car que servent les rites mortuaires pour une âme, si celle-ci, durant sa vie, n'a pas pris soin d'allumer et d'entretenir en elle l'étincelle divine? Or, la grande superstition des derniers siècles païens consista précisément à négliger, pendant la vie, la grande œuvre de régénération et de purification des âmes et à s'en remettre aux rites d'outre-tombe du soin d'ouvrir aux morts les portes du salut. Dieu voulut préserver son peuple de cette erreur, et il concentra toute l'attention de sa liturgie officielle sur les rites d'Iaô, qui visaient à la purification des âmes pendant la vie présente.

Enfin, si l'on admet le rattachement de Jéhovah à Iaô, on comprend mieux pourquoi la Bible fait intervenir Jéhovah dans la vie de l'humanité, dès les premiers chapitres de la Genèse. Avant Moïse, ce nom désignerait Jéhovah, dans le rite de Iaô, connu dès l'origine comme le dieu purificateur des âmes par le rite de l'arrosage ou du baptême.

Contre l'interprétation du nom de Jéhovah, que nous venons de proposer, on objectera que la tradition le rattache au verbe « être » et le traduit par « Je suis celui qui suis ». Mais, comme nous l'avons montré dans notre ouvrage, *L'origine des grammaires*, le verbe « être », pour chaque langue ou race, a été formé du verbe exprimant la profession de cette race. Le verbe « être », chez les laboureurs, est donc emprunté à l'idée d'arroser. C'est ce que nous constatons pour l'hébreu, où le verbe « être » *halah*, est fondé sur la voyelle *i*, *ia*, qui, en sumérien, mère de toutes les langues, veut dire « arroser » les champs. Jéhovah, en hébreu, signifie donc bien « Je suis celui qui suis ». Mais, rapporté à la langue primitive, dans Iaô, il désigne « celui qui arrose ou baptise ».

6. THUBAL (*thib*, pêcher, chasser), est « le pêcheur, l'oïseleur » ; en égyptien (*hib*, pêcher, oïseleur) ; de ce mot dérive *hiber*, d'où les Ibères classiques. Ceux-ci représentent la partie de la tribu qui est passée par l'Égypte. Nous avons raconté leurs pérégrinations dans nos précédents travaux.

Le mot *thub* signifie aussi « airain », et il indique que ces peuples, avec les Magog, s'occupaient de l'airain.

7. MESHEK, « prêtre de la chèvre et constructeur de navires » ; ce mot, comme nous l'avons montré dans *Abraham en Égypte et en Palestine* (p. 73) est synonyme de « Tyriens ». Les Mesheks étaient donc à la tête de la fédération des Tyro-Phéniciens.

8. THIRAS (*thir*, broyer, coq, barre, bois + *as*, grenier, physicien), d'après le sumérien, est « le broyeur du blé, le gardien du grenier », le Mars latin, le dieu à la clef, à la barre (1), au bâton magique, dont les Etrusques ont

(1) Mars-Thiras, le dieu à la barre, à la clef, fonda la première Rome, puisqu'on le dit père de Romulus : saint Pierre, l'apôtre à la clef, a fondé la deuxième Rome. C'est là une coïncidence curieuse, que nous voulons signaler.

gardé le souvenir, sous le nom de Tirésias, caractérisé par son bâton. Sa fonction de gardien du grenier ou enclos sacrés des provisions, dont il tient la clef ou la barre, permet de l'identifier avec le dieu à la clef, qu'on rencontre d'abord en Egypte, sous les premières dynasties, puis dans tout notre Occident.

La clef, en égyptien, se dit *sešh*, *ses*, *si*, qui apparaît dans la finale de Tirésias et *seš* signifie aussi « nid » d'oiseau. Or, à l'origine de l'Égypte, on trouve le symbole du nid avec les deux oiseaux pour désigner les *filles* du roi de la Basse-Egypte, c'est-à-dire les chefs de ses soldats de la race japhétique (les chefs conshites étaient les *fišs*). Et Horapollon déclare que ces deux oiseaux, appelés *zerti*, représentent Mars et Aphrodite. La tradition et la philologie sont donc d'accord pour identifier Mars avec Thiras.

D'un autre côté, en Italie, Mars avait le coq comme animal sacré ; aussi, avant chaque bataille, devait-on consulter les poulets sacrés. Ce détail le rattache encore avec Thiras, « le coq ».

9. ASHKENEZ *ash*, vouer, consacrer + *ken*, bœuf + *dz*, gras est « le prêtre du bœuf gras ». Le bœuf Apis, en Egypte, le bœuf gras, en nos pays, se rattachent, sans doute, à son rite. Ses fils, les Ascaniens ont peuplé l'Asie-Mineure, l'Allemagne et nos pays.

10. RIPIANT (*rif* (= *nif*) arroser + *at*, orge) est « le cultivateur de l'orge ». Ses fils ont porté cette culture en Egypte avec Athothis et en nos pays avec les Bretons, comme nous l'avons établi dans *Goudéa* (II, 81) et le *Tages* *Tagetis* étrusque, dieu agricole, est une variante de son nom, puisque *tag*, *dag*, en sumérien, veut dire « arroser ».

11. THOGARMAH ou plutôt *Thogarmâh* (*tha*, orge + *dg*, pain + *armâh*, offrande), « l'oblateur du pain d'orge » ; et comme *dk* veut dire encore « *profluvium* », et *oke*, « sesame », nous croyons que Thogarmâh fabriqua la liqueur de sésame, héritée de son père, et aussi la bière d'orge. De plus, la finale *armâh*, donne, comme homophone, *ar* + *ma* « faire semblable, imiter », qui nous permet de reconnaître, dans 'ce Thogarmâh, le célèbre Thot, le singe imitateur, le copiste de la nature, l'inventeur des beaux hiéroglyphes égyptiens, comme nous

l'avons exposé dans nos précédents ouvrages. Ses descendants venus en nos pays, y ont laissé les belles peintures de nos cavernes, que l'on admire aujourd'hui.

Ces trois noms des fils de Gomer nous ont été conservés, dans la Bible, en langue égyptienne. Or, chose curieuse, on les retrouve dans les traditions germaniques, en langue sumérienne. Celles-ci assignent comme ancêtres de la population *Mannus* et ses trois fils, *Iscus*, *Ingus* et *Hermino*. *Iscus* (*is*, seigneur + *gu*, bœuf) est « le seigneur du bœuf, » comme *Ascanaz* ; *Ingus* (*i*, arroser pour la culture. *nig*, *ng*, orge) est le « cultivateur de l'orge », comme *Riphat* ; *Hermino* (*hir*, écrire + *mi*, image, peinture, sculpture + *nu*, coloré, coq) est « l'écrivain en images de diverses couleurs, dont l'animal sacré est le coq ». Nous sommes bien en présence du *Thot-Thogormah*, le dernier pharaon de la première dynastie, que les monuments représentent paré de la crête de coq.

Quant à *Mannu*, il faut y reconnaître Gomer, dans son titre de fabricant de bière d'orge (*ma*, fabriquer + *nin-nn*, orge (1) + *u*, eau).

12. *ELISHA* est le prêtre du chien (*el* : prêtre + *asha*, chien) comme nous l'avons exposé précédemment. C'est un des *Mars* latins.

13. *THARSHISH* est « le prince du coq » (*thar*, coq + *shish*, prince) dans une de ses valeurs, et « le broyeur du blé » (*thar*, broyer + *she*, grain + *esh*, blé), dans une autre de ses valeurs. Nous croyons que c'est par suite de son alliance avec *Thot-Thogorma*, que ce dernier adopta la crête de coq comme enseigne. C'est le *Taranne* gaulois (*thar*, broyer + *an*, blé), que les Romains identifièrent à *Jupiter*, et avec raison, puisqu'il en était le fils.

14. *KITHTHIM*, « l'écrivain des sceaux d'argile », (*kith*, écrire, sceau + *im*, argile), est le *Cadmus* de l'antiquité classique, qui inventa l'écriture et l'apporta dans nos pays. Nous avons raconté, dans *Goudéa* (II, p. 10-93, 127), son histoire et son intervention dans la fondation de Rome.

(1) Voici les diverses lectures de l'hiéroglyphe sumérien de l'orge : *ga*, *gar*, *mar*, *mu*, *ni*, *nin*; *ninni*; *nita*; *nig*; *ig*; *sha*; *limmu*; *lammu*; *menari*. La forme *ita* égyptienne est représentée par *nita*.

15. DODANIM signifie « frère de Dedan, assimilé à Dedan » (dedan, + *im*, frère) parce qu'il s'unit intimement à ce dernier, dans la fondation de l'empire couchite. Dans l'organisation de cet empire, Couch s'unit ainsi les autres races, au titre de frère ou sœur, qui répond à notre expression « protégé, protectorat ». Mais il garda l'autorité sur elle.

Nous avons dit (*Le mystère des pyramides*, p. 36), et Goudéa II), que Dedan et Dodanim furent les « planteurs des grands arbres », des palmiers d'abord, sans doute, puis du Tébérinthe et des chênes. Quand l'usage vint d'introduire dans le culte l'immolation des animaux, Dodanim, si l'on en croit son nom (*dodo*, lion + *nim*, répété deux fois), devint le prêtre du lion, l'Hercule de la mythologie, qui fonda, en nos pays avec Magog, l'empire du lion. Le nom de « Langue d'Oc », par opposition à « langue d'oïl », désigne la langue de ces tribus de Magog et Dodanim, puisque *og*, *ug*, *ok*, *uk*, est le nom du lion, en sumérien.

Le nom de la Catalogne, qui se retrouve dans Châlons, Catalaunique, se rattache à Dedan-Dodanim, comme argentiers et prêtres des grands arbres (*hat*, argent + *la*, *lab*, chêne, grand arbre + *un*, *unu*, habitation). Il représente une première invasion couchite (l'âge d'argent), que celle des deux lions, Magog et Dodanim, l'Hercule mythologique, vint submerger ou renouveler, comme nous l'avons exposé dans Goudéa (II, 83-84). Ce fut l'âge d'airain. Du reste, Gog signifie, dans une de ses valeurs (*gu*, airain + *ug*, roi, lion) « roi de l'airain ».

II. — *Les Fils de Cham.*

16. COUSH signifie « filet pour prendre des oiseaux » ; (B. 273) ; ce patriarche était donc oiseleur, profession qu'exercèrent ses fils après lui. Parmi les autres sens de ce mot, on trouve celui d' « aigle, prince, chef, tête » ; et l'oiseau du Kudurru de Nazimaruttas (*Goudéa*, II, 45) s'appelle Koush. L'empire koushite a rempli tout l'Orient à l'origine et subsiste en Ethiopie.

17. MIZRAIM et ses huit enfants ont des noms qui montrent leur rattachement aux tribus conquérantes, comme nous l'avons expliqué dans *Le mystère des pyramides* (p.

63-64). Nous pouvons aujourd'hui en donner une analyse plus complète. La syllabe *mi*, « bélier » représente les Lud ou Lydiens, qui s'attachèrent les Ludim ; — *ze*, comme nous l'avons dit plus haut à propos de *zeus*, représente les peuples cultivateurs, fils de Japhet et de Javan ; — enfin, *ra* est « le soleil, l'argent », et représente les Couthites Regma et ses fils Sheba et Dedan. Et le mot Mizraïm signifie « les rattachés à ces trois races conquérantes », au titre de frères ou protégés.

18. PHOUT (*pi*, *pu*, fondre, fils + *ut*, argent) désigne les « argentiers », que nous avons identifiés aux Hatti, dans *Abraham en Egypte et en Palestine*. Ils s'unirent, sans doute à Regma, le vrai roi des Argentiers.

19. CANAAN ou plutôt *Kenaghân*, *Kendan* (*ken*, bœuf + *â* grand + *ân* figure, face, tête) « tête de grand bœuf » en égyptien, désigne bien les célèbres Amou, « les bouviers » de Palestine, dont parlent si souvent les documents égyptiens. Ils furent, sans doute, les associés ou plutôt les protégés des Ascaniens. La déesse Hathor, figurée par une tête de vache, se rattache probablement à leur rite.

20. SEBA, « le chien-chacal », le Mars couchite, frère d'Elisha le Mars japhétique, a été expliqué plus haut.

21. HAVILAH peut s'expliquer par *hab*, *hav*. « agneau » + *il*, « dieu-prêtre » + *â* « enfant » c'est-à-dire « les fils de l'agneau », ce qui indiquerait une union avec les Lydiens, qui étaient les « seigneurs du mouton ». Ses fils donnèrent leur nom à une contrée africaine, au sud du détroit de Bab-el-Mandeb, c'est-à-dire chez les Somalis. Du reste, Somali (*sau*, brebis + *malàa* = *mali*, serviteur) désigne les fils de la brebis ».

22. SABETHAH veut dire (*s*, faire + *abt*, filet + *â* grand) ce qui fait de ce patriarche un chasseur et pêcheur au filet. Le nom de son frère aîné *seba* peut s'interpréter de même par l'égyptien et le sumérien.

23. REGMAH ou *râma* veut dire « fils du soleil ». Nous l'avons identifié à Neptune-Poseidon (*Le mystère des pyramides*, p. 31-32). Il est célèbre dans l'histoire d'Egypte.

24. *Sabthecâ* ou *Sabataca* est le même nom que Sabethâh sauf la finale *ka* qui veut dire « taureau ». Il s'agit donc d'un filet pour taureau ou d'une sorte de lazzo, pour prendre les grands animaux.

25. SHEBA est « le broyeur de grain », que nous avons

identifié avec le 7^e pharaon de la première dynastie (*Le mystère des pyramides*, p. 52). C'est le Shou-Semempsés-Harmakhouti des Egyptiens. Son nom marque une alliance avec Tharsis, qui signifie « broyeur du blé ». De fait nous avons vu son successeur, Thot-Oubienthès, se parer de la crête de coq, caractéristique de Tharsis.

26. DEDAN signifie « le dad d'An-Osiris », c'est-à-dire « le prêtre des deux arbres sacrés ». Il signifie aussi (*d*, faire + *ad*, filet, fil + *an*, corde) « le cordier », en égyptien.

27. NIMROD signifie aussi, dans une de ses valeurs en égyptien (*nhm* = *nim*, prendre, enlever, piller + *rud*, lien), prendre avec des liens, ce qui convient parfaitement à un chasseur. En sumérien il veut dire (*ni*, créer + *mer*, four + *ud*, argent, fer, B. 228, 358, 337) « créateur du creuset pour fondre l'argent et fer ». Cette définition convient bien à celui qui fonda l'âge d'argent et que nous avons identifié précédemment avec le dieu Bes des Egyptiens, dieu des bijoux et de la toilette (*Goudéa*, 11,75).

28-35. Les huit fils de Mezraïm ; nous avons interprété leurs noms ailleurs.

36-46. Les onze fils de Chanaan semblent avoir été soumis de bonne heure aux Argentiers couchites, les Hatti, et aux Syro-Phéniciens. Sauf Sidon et Heth, en effet, tous leurs noms commencent par *a*, qui veut dire « fils » et qui marque subordination. Nous ne croyons pas que le Heth de Chanaan ait rien de commun avec les Hatti des monuments, parce que *Heth* n'est pas équivalent de *Hat*. Heth indique des pêcheurs ou mariniers, (*he*, famille + *ith*, rivière, mer) soumis sans doute aux Tyro-Phéniciens, qui pratiquaient la pêche et la navigation, ou aux Hatti, « argentiers ».

III. Les fils de Sem

47. *Elam*, écrit avec le *ain*, équivaut à *ge-il-am*, qui veut dire (*ge*, prince + *il*, haut, grand + *am*, bœuf sauvage) « le prince du bœuf sauvage, à la taille de géant ». Il doit répondre au héros babylonien Gilgames que les cachets montrent en lutte avec deux bœufs sauvages et en triomphant. Car Gilgamès est une variante de Elam (*ge-il-am*) et veut dire (*ge* + *il* + *ge* + *am*) « le prince géant, le prince du bœuf sauvage ». Parfois les gravures mon-

trent Gilgamès maîtrisant un lion ; c'est la traduction de son nom, sous une autre de ses valeurs (*ge*, prince + *lig* lion + *an*, bœuf) « le prince du lion et du bœuf sauvage ». C'est là une nouvelle preuve bien frappante de la polysémie des noms propres.

Josèphe identifie les Elamites avec les Perses. La philologie le justifie, et, en même temps, elle révèle une adaptation du nom primitif, pour le mettre en harmonie avec la fédération des peuples solaires. L'hiéroglyphe du feu dans un enclos fermé (B. 195) se lit, en effet, *am*, *im*, *aka*, *ram*, et signifie « lumière, jour (*ûru*), champs, pays ». Elam, « prince du bœuf sauvage » est donc homophone avec Elam « prince de la lumière » ; il prit cette seconde valeur quand les fils d'Elam entrèrent dans la confédération des Argentiers, fils du Soleil, c'est-à-dire dans l'empire couchite de Regma.

Le mot *Perse* (*pir*, soleil levant, jour, lumière + *sa*, famille, tribu) est un synonyme de cette seconde valeur.

Leur principal établissement fut l'Elam ou Perse dans la Susiane. De fait, les monuments y montrent la présence d'une race sémitique mélangée avec une race couchite et une race japhétique (les Mèdes). C'est la fédération des Argentiers établie en Orient.

48. ASHSHOUR veut dire « moissonneurs du blé », car *ash* est une des lectures de l'hiéroglyphe du blé, *an*, ce qui donne (*ash*, blé + *she*, grain + *ur*, moissonner) le sens indiqué, et ce qui explique, en même temps, pourquoi le dieu Ashour est écrit avec un seul *she*. Ce patriarche récoltait le blé comme Javan, mais sans le cultiver ; tandis que Javan introduisit l'art de le cultiver par l'irrigation. La déesse Ashtarté signifie « la broyeuse du blé » ; on comprend son union intime avec Assur. Elle en est peut-être la forme féminine. Cela indiquerait qu'Assur fit d'abord partie d'une fédération, où il n'avait que le second rang, celui de prêtresse. Ce serait, comme dit la Bible, la fédération couchite, dans laquelle Nimrod fit entrer Assur. (*Gen. X 11*).

49. ARPAKAD est « l'oblatureur du vin et du pain-gâteau » comme nous avons expliqué. Peut-être est-ce le Dionysios des Grecs.

50. LUD (*lu*, seigneur, mouton, bœuf + *ud* berger, argent, soleil) est le « prêtre-scigneur des moutons ». La

polysémie de son nom rappelle qu'il entra dans la confédération des Argentiens, avec lesquels il conquiert l'Égypte et s'assujettit les Ludim. Il passa ensuite en Italie avec les Etrusques et donna son nom à la mer Tyrrhénienne (*tur*, fils + *rin*, *rhen*, bélier) ou des « tils du belier ». La forme *rhen* qui est égyptienne, à la place de *rin*, qui est sumérienne, suffirait seule à prouver que ces Tyrrhéniens ont passé par l'Égypte. Ils peuplèrent aussi la Lydie et envoyèrent des colonies jusqu'en nos pays (V. *Goudéa*, II, p. 49 et *Le mystère des pyramides*, 149).

Le provençal est appelé langue d'Occ, c'est-à-dire de l'empire du lion, comme nous avons expliqué; le français est la langue d'Oil qu'on peut traduire par (*oile*, bélier), « la langue de l'empire du bélier et du bouc » c'est-à-dire de Lud et de ses associés surtout les Mosochs-Ibères. Le bélier se disait encore *ser*, *sir*, en égyptien, *sil* en sumérien (*sir* veut dire « porc » en sumérien), d'où pourrait provenir le titre de « sire » donné aux souverains. Notre nom de Louis, si populaire, chez nos rois, depuis Clovis jusqu'à Louis XVI, peut s'expliquer par *lu*, « mouton »; *lud*, « berger de mouton » + *hi*, prince; *u-ik*, prince-gardien armé). Clovis aurait été le soldat du prêtre du mouton (1). La forme *Aloysius* est la transcription de l'égyptien *alou*, « fils + *esau*, « brebis », l'enfant de la brebis ».

50. *Arâm*, d'après Josèphe, est le père des Arabes. Son nom, comme nous l'avons montré (*Goudéa* II, 49), veut dire « faire de la culture », celle des jardins, *illuru*, aussi bien que celle du blé. Ses descendants vinrent en Italie avec les Etrusques et donnèrent, semble-t-il, leur nom à l'Illyrie. C'est à leur liturgie, semble-t-il encore, qu'est emprunté le *lituus* des prêtres romains et celui qui orne la couronne des prêtres égyptiens. Les pierres de Bretagne en offrent également des vestiges, qui signalent leur passage en nos pays. Les frères Arvales pourraient être leurs représentants dans l'Antique Italie.

51. *Huz*, premier fils d'Aram, est écrit par un *aïn*; dès lors, il répond à l'égyptien *huz* et au sumérien *guz*, qui

(1) Les Francs semblent avoir été des pasteurs, comme l'indiquent les noms des dignités à la cour de nos rois, *connétable*, *maréchal*. Du reste, c'étaient partout les pasteurs-chasseurs qui dominaient et commandaient, au milieu des races agricoles asservies.

signifient (*ge*, prince + *uz* chèvre, épervier) « prince de la chèvre ou de l'épervier », en sumérien; *â*, race + *âz* gazelle) « race de la gazelle » en égyptien ce qui donne le même sens.

52. *Hul* répond à *Hur* de l'égyptien ou Horus, le faucon, l'oiseau sacré des Pharaons.

53. *Gether* peut s'expliquer par *ge*, prince + *thir*, *thar*, « coq », c'est-à-dire « le prince du coq »; il serait un associé de Tharsis ou de Thiras.

54. *Mash* désigne le chevreau et la gazelle, en sumérien. Il serait un associé de Huz. Nous avons vu (*Abraham en Egypte et en Palestine*), Héber, descendant d'Arphaxad, se rallier à ce culte du bouc, et nous avons expliqué ce fait par la domination des Mosochs, « prêtres du bouc », en Syrie-Palestine et même en Chaldée, aux âges primitifs. Ces deux fils d'Aram se seraient ralliés à leur culte. Quant à Hul et Gether ils seraient passé en Egypte, où nous avons rencontré le culte du faucon Hor et du coq avec le pharaon Ka-Oubientès.

Cette adaptation des Sémites aux divers cultes des autres races semble indiquer, pour eux, un rôle spécial dans la célébration du culte. La légende de Gilgamès-Elam nous le montre occupé à civiliser le monstre bon enfant, Eabani, représenté avec une tête de bouc et un corps de bœuf, et il y réussit. Eabani veut dire « fils d'Ea »; et cet Ea est, avons-nous dit, Japhet. Eabani résume donc toute la race de Japhet vouée à l'élevage des troupeaux, chez les fils de Gomer, et au commerce et à la pêche avec les Mosochs-Phéniciens; les uns sont caractérisés par le bœuf; les autres, par le bouc, comme nous savons.

Rien n'est absorbant comme ces travaux de l'élevage et du commerce; et, dès lors, rien ne porte davantage à l'oubli de la religion et de la science. Les Chamites, guerriers, chasseurs ou industriels, n'étaient pas mieux favorisés pour le recueillement religieux et scientifique. Il semble donc que, parmi eux, les Sémites aient représenté la fonction sacerdotale, comme l'indique du reste le sens du mot *shem*, qui veut dire (*she*, veiller sur, prendre soin + *im*, tablettes des écritures, loi), en sumérien « celui qui prend soin de la loi et des écritures ». C'est la définition du sacerdoce biblique : *labia sacerdotis custodient scientiam et legem requirent de ore ejus*. Et donc, au milieu

des Chamites d'Égypte, on trouve Lud d'abord, puis Hul, l'Horus qui, jusqu'à la fin présida au culte ; en Italie nous avons retrouvé Lud et Aram. Au milieu des Mosochs Ibères, qui colonisèrent presque toute l'Europe occidentale, nous venons de montrer les fils de Lud et d'Héber. Elam nous est apparu au milieu des Couthites et des Mèdes d'Orient. Les faits, après la philologie, appuient donc notre hypothèse. Dans le partage des fonctions entre les fils de Noé, Sem reçut le sacerdoce supérieur et une sorte d'épiscopat. Il fut l'héritier de la promesse, jusqu'au jour du Christ.

CONCLUSION

Nous terminons ici cette esquisse. Nous pourrons plus tard la développer en des monographies, qui permettront de refaire l'histoire de chaque pays, en remontant jusqu'aux premières origines. Ce que nous venons de dire suffit pour montrer, contrairement aux affirmations de la pseudo-science allemande, que les premiers chapitres de la Genèse ne sont point des légendes sans valeur, mais qu'ils contiennent comme en *un germe fécond*, les éléments condensés d'une véritable histoire, digne de Celui qui les a inspirés et dictés.

Comme exemple, nous voulons citer, en terminant, les noms divins et nationaux qu'on trouve aux origines gauloises et montrer que par eux on peut remonter aux origines primitives de notre pays.

Prenons d'abord le nom de la Gaule. Il apparaît sous plusieurs variantes, qui s'appliquent à des races différentes : les CELTES (*ki*, seigneur + *lith*, *lit*, bœuf) sont des « bouviers » ; — les GALATES (*ga* = *sharaq*, offrir + *lat*, cheval) représentent ceux qui immolaient le cheval et qui l'ont domestiqué. On retrouve aujourd'hui leurs nombreuses stations dans le préhistorique ; — les GALLI (*ga*, offrir + *til*, porc, le dieu Dumuzi) sont des « porchers » ; — les GAULOIS, GAËLS (*ga*, offrir + *ellim*, *ellil*, *alim*, bouc, mouton, en sumérien, *aile*, *oile*, bouc, chèvre, mouton, en égyptien) sont « les immolateurs des moutons et des boucs » ; — les GAËLS *ga*, offrir + *eil*, thérébenthe, en

hébreu ; *il*, plante sacrée, « azal » en sumérien) honoraient les grands arbres. En conséquence, les Celtes se rattachent à Gomer ; les Galates aux Médo-Latins ; les Galli aux Ibères ; les Gaëls aux Lydiens et aux Dedan-Dodanim. Ils changèrent leurs noms primitifs, pour les rendre homophones et constituer un nom sacré à plusieurs sens, capable de désigner une confédération, formée par l'union de plusieurs races. Ces peuples étaient pasteurs et non agriculteurs, comme la plupart des races conquérantes. Elles asservirent les races agricoles, qui les avaient précédées en nos pays. Les monnaies gauloises représentent souvent le cheval et le porc, ce qui atteste la prédominance des Galates et des Galli.

Esus, Taranne et Teutatès. L'étude des noms divins honorés en Gaule va nous donner d'autres renseignements complémentaires. César, dans *De bello gallico* (VI, 18), raconte que les Gaulois se disaient descendre de *Dis-Pater*, l'Hadès-Pluton des Gréco-Romains. D'un autre côté, dans les sous-sols de Notre-Dame de Paris, on a trouvé un autel gaulois représentant Tarannus, Esus frappant un arbre de sa hache, et Teutatès.

Cet Esus est Osiris-Dedan, appelé *hesar*, en Egypte, nom emprunté à l'hiéroglyphe sumérien du soleil et de l'argent, parce qu'Osiris appartenait à la Confédération des Argentiers. Son nom de *Dis, Ditis* est le même que le Dedan biblique, le *dad, ded*, ou *dad* d'Egypte, le double arbre sacré d'Osiris, qui est devenu le chêne en nos pays. C'est pour cela qu'Esus le frappe. En qualité d'argentier, il l'abat pour chauffer ses creusets. Il avait comme associé Dodanim, dont le nom est apparenté au sien et marque l'union des Couthites et des Japhétiques.

Tarannus (*tar*, coq, broyer + *an*, blé, Dieu) est le même que Tharsis, dont il est synonyme. Une inscription l'appelle *Jovi, Taranucno* (*tar*, coq + *an*, divin + *uk*, roi + *nu*, nourriture, viande sacrée) c'est-à-dire « Jupiter, le coq divin, le roi des viandes sacrées ». Le mot *nu* seul signifiait « coq » au titre de « viande sacrée », par excellence. On l'identifia à Jupiter, parce qu'il était fils de Javan, le vrai Jupiter, et qu'il était le broyeur du blé, produit par Javan. — Les Séquanes portent son nom, car *si* est une des lectures de l'hiéroglyphe du coq (*tar, tir, na, ne, nu, si, su, gunu, ugun*), qui, avec *hu* oiseau + *an*,

dieu, prêtre, veut dire « les prêtres du coq ». Pour prouver que *si-hu* est bien le même mot que *sequ* de Sequanes, nous avons l'hébreu *sekui*, qui en dérive et qui désigne le coq. Le mot *se*, *si* signifie proprement « prêtre » et désigne le coq, comme le prêtre-victime par excellence. Nous avons vu, en Egypte, le pharaon Thot-Ka-Oubienthès s'orner de la crête du coq, ce qui montre l'union des tribus de Tharsis et Thogormah.

Thogormah était fabricant de bière et imagier ; Tharsis, comme l'indique son nom de « broyeur », était soldat. L'union des deux tribus s'harmonisait bien, car la boisson fut toujours le grand recruteur militaire. L'insi-



296



297

LE SACRIFICE DE L'OISEAU SACRÉ

Ces deux gravures représentent des variantes de la même scène. L'oiseau-victime (l'homme aux pieds et vêtement d'oiseau) est amené enchaîné, devant Ea, le dieu des eaux, pour y être jugé et condamné. L'accusateur, qui le présente, est un dieu à deux faces, un Janus, c'est le prêtre immolateur, tandis que l'oiseau est le prêtre victime. C'est une scène des mystères au temps de Goudéa, vers 2200-2000 avant notre ère. Voir l'explication complète dans *Goudéa*, II, 51, etc.

gne de soldat Tharsis était naturellement la crête de coq ou *cocarde*. Si l'expression « prendre la cocarde » est, chez nous, synonyme de « se faire soldat », cela s'explique par l'origine de la caste militaire en nos pays, se rattachant à Tharsis. Le coq gaulois, comme on le voit, n'est pas un mythe. On en trouve l'origine chez les Kuthéens, près de Babylone, où il s'appelait Nergal, qu'on peut regarder comme synonyme d'*ukno*, de Taranukno), car il s'explique bien par (*ne*, cuire, rôtir, mets + *er*, *ir*, générateur + *gal*, prince) « le prince des mets sacrés » ou générateurs de vie divine.

Dans *Gouldéa* (II, 51), nous avons reproduit deux cylindres de la primitive Chaldée, représentant une scène du sacrifice du prêtre-coq ou Tharsis. C'est la plus ancienne gravure se rapportant à l'histoire des Sequanes.

Nous la donnons ci-contre.

Le troisième dieu Teutatès (*te*, fils + *uta*, du soleil, de l'argent, + *tis*, chien) signifie « le chien fils du soleil », et il représente *Elisha* que nous savons être « le prêtre du chien », et sans doute, son associé couchite *Seba*, dont le nom a le même sens. Ils étaient soldats comme Tharsis. Ils sont représentés par les Ligures (*lig*, chien, lion, en sumérien) et par les habitants du bassin de la Loire, *Liger*. Les sabbats célèbres des sorcières du moyen-âge, comme nous l'avons exposé dans *Gouldéa*, se rattachent à ce culte de *Seba*.

La profession première d'Elisha (*el*, prêtre + *ish*, *ush*, fil, filer, tisser ; *hesau*, fil, en égyptien) était le tissage ; il empruntait donc ses images cultuelles au tissage, comme nous l'avons vu, pour l'Isis égyptienne, dans *Le mystère des pyramides* (49, 135). C'est à lui que nous avons emprunté notre drapeau, qui n'est qu'une étoffe aux couleurs brillantes, sans représentation d'animal sacré.

Quant au couple Esus-Dedan, et Dodanim, c'est lui, sans doute, qui a donné son nom au Rhône (*Rhodanum*) et peut-être aux *Rhedones*. En conséquence, les trois grands ancêtres des Gaulois auraient laissé le souvenir de leur passage, dans les noms de nos trois grands fleuves.

Ces trois races d'Esus, Taranne et Teutatès sont différentes, on le voit, de celle des Gaulois. Ceux-ci vinrent les derniers, apportant d'Orient la civilisation du fer. Ceux-là comme nous l'avons montré dans *Gouldéa* (11, 79-84), étaient venus d'Égypte, longtemps auparavant et avaient apporté, avec une religion supérieure (qu'ils inculquèrent aux Gaulois par la suite), la civilisation de l'argent. Avec eux et peut-être avant eux vinrent les agriculteurs de l'orge, et du froment, les fils de Gomer et de Javan. Ils régnèrent au milieu d'eux : Gomer et Javan, avons-nous dit, cultivaient le blé ; Tharsis et Coush récoltaient et broyaient la farine. C'est ce régime que les Grecs ont appelé « l'empire libyen », en nos pays, et que saint Epiphane rattache à l'âge des Scythes ou des Argentiers.

Cet empire des Scythes, qu'on aurait pu regarder

comme une invention du bon Docteur, car la Bible elle-même n'en parle pas, vient d'être retrouvé par nos archéologues. Il semble, comme l'âge d'argent chanté par les poètes, avoir rempli le monde un instant. Puis peu à peu il céda la place à la civilisation de l'airain et du fer. Mais jusqu'à l'aurore de notre ère, il garda d'importantes positions. Et, si l'on en croit M. Radet (*Journal des savants*, 1923, p 253-258) il resta longtemps immense : « Il rayonna vers l'Inde, et la Sibérie. A l'Ouest, des trouvailles comme celles de Vetttersfeld en Lusace jalonnent sa marche du côté de la Baltique. Sur la Mer du Nord, il s'interposa entre les Hyperboréens et les Celtes. Pythéas le fait commencer au-delà de l'Elbe. » Il remplissait donc le monde de l'Elbe aux Indes.

L'archéologie, la géologie, qu'on présentait comme opposées aux traditions bibliques, et chrétiennes, se trouvent donc, bien au contraire, en plein accord avec elles. *Entendues dans leurs conclusions certaines*, elles viennent justifier la Bible et l'enseignement traditionnel *entendus également dans leur sens véritable*. « Peu de science éloigne de Dieu, beaucoup de science y ramène », a-t-on coutume de dire avec justesse. Cette parole s'applique, avec non moins de justesse, à la thèse, si combattue depuis trente et quarante ans, de l'accord de la Science et de la Foi. Une science incomplète, superficielle, en avait éloigné beaucoup de demi-savants, une science plus complète les y ramènera. Et, comme aux jours anciens, la Bible, interprétée selon la Tradition, sera rétablie, dans toutes les écoles, à la base de l'enseignement, pour toutes les sciences qui offrent quelque connexion avec elle.

UN GRAIN DE MIL

La religion de l'homme, aux premières origines, et même longtemps après, à travers les siècles, fut fondée sur la foi au Christ à venir, comme la nôtre est fondée sur la foi du Christ qui est venu en son temps. Sous des formes rituelles nécessairement différentes des nôtres, cette religion primitive était la même que la nôtre ; c'était la religion chrétienne.

Nous avons établi cette vérité par des preuves traditionnelles nombreuses, confirmées par le témoignage des noms divins primitifs interprétés par la philologie. Ce

sont des preuves simples, à la portée de tous les esprits, mais ce sont des preuves indirectes, des preuves de tradition. Or, il est des âmes aujourd'hui qui ne goûtent que le document direct, qui ont horreur de la tradition et qui, en face de ces preuves les plus décisives, comme le coq de la fable en face de sa perle, s'en iront répétant : « Le moindre document ferait bien mieux mon affaire. »

Dans nos précédentes traductions de textes anciens, nous avons fait entendre la voix des documents contemporains des 2^e et 3^e millénaires avant notre ère. Nous y renvoyons ces lecteurs. Mais ici nous voulons y ajouter ce grain de mil, rapporté de la terre des pharaons, et qui appartient à l'époque des Hyksos ou à une date plus récente. Il nous donne la définition d'un des dieux égyptiens les plus inférieurs, à forme animale, définition qui a l'avantage de s'appliquer à tous les autres dieux de quelque forme qu'ils soient. Cette définition montrera que ces Egyptiens jugeaient bien de leurs dieux, comme nous avons fait nous-même ici ; ils y voyaient des symboles et des vocables variés pour désigner et adorer le dieu unique, le dieu Rédempteur, le Christ.

Ce texte est cité par Brugsch, à propos d'Osiris de Zegûâ, la Canope des Grecs (*Dictionnaire géographique de l'Égypte ancienne*, au mot *zegâ*) ; il est en l'honneur de Seheb, le dieu crocodile de cette ville. Ce dieu est représenté, en crocodile couché sur l'autel, dans l'attitude de la victime immolée, et le texte porte :

heh (asar), em renef sebek :

« L'Éternel (c'est Osiris), sous son nom de Sebek ».

Nous donnons la traduction de Brugsh. Sebek, au témoignage des Grecs, était le plus jeune des dieux ; il fut introduit vers le temps des Hyksos, dans le panthéon des Pharaons. Mais ce Sebek n'était qu'un vocable, un symbole, représentant Osiris, dans son sacrifice. Et cet Osiris était l'Éternel, par conséquent, il était le Dieu même que nous adorons, le Dieu du christianisme, et son sacrifice, comme l'enseigne saint Thomas, avec toute la Tradition, était le vrai mémorial de la Passion du Christ, qui devait venir. Ce que ce texte dit de Sebek s'applique à tous les autres vocables, à tous les autres symboles et tous autres dieux, sous quelque forme qu'il se présentent. Sans doute, la superstition vint corrompre la vérité. Mais, sous la

superstition même, la vérité ne cessa jamais de transparaître et de briller aux yeux des âmes simples, qui cherchaient Dieu.

Quelques documents justificatifs

Errare humanum est. Dans notre travail, afin de montrer la réalité et l'étendue de la crise exégétique en France et dans les pays du nord, nous avons dû apporter des textes et citer des noms. Mais loin de nous la pensée de jeter la pierre à personne. Nous savons que ceux qui ont erré l'ont fait de bonne foi, et même par zèle, comme nous le remarquons pour Mgr d'Hulst ; ils ont cru, par ce libéralisme, en gagnant les cœurs et les esprits, mieux servir les intérêts de l'Eglise (1)- Ils méritent donc tout le respect, l'estime et la sympathie que l'on doit à des serviteurs dévoués de l'Eglise. Mais celle-ci entend être servie dans la vérité et par la vérité. Et la vérité, elle l'a proclamée durant toute cette crise avec une insistance toujours nouvelle ; il n'est donc plus permis de ne plus l'entendre.

(1) L'adoption presque universelle du Manuel biblique, adoption faite en pleine bonne foi, démontre, en même temps et à elle seule, l'universalité de la crise et la bonne foi de ceux qui ont erré. Nous devons noter cependant qu'il en est un bon nombre encore, qui ont de la peine à reconnaître cette erreur où elle existe pourtant, soit dans le Manuel, soit dans les ouvrages composés dans le même esprit. Une des principales notes de ce libéralisme exégétique, avons-nous dit, est d'abandonner l'inerrance biblique, spécialement en matière d'histoire. Un auteur, que nous avons rangé parmi les tenants de ce libéralisme, a protesté avec indignation ; et cependant son principal ouvrage exégétique, qui a paru à la *Revue Biblique*, et à la *Revue apologétique* d'abord, puis en volume (1917), a pour but de montrer que le plan adopté par les Evangélistes les conduisait nécessairement à des contradictions et à des erreurs historiques. Et il énumère ces erreurs et contradictions, comme nous préciserons plus loin. C'est bien là de l'exégèse libérale, s'il en fut jamais. Cependant il nous accuse de faire, en le rangeant au nombre des exégètes libéraux, de « l'histoire fantaisiste ». Il faut donc conclure qu'en cette matière, comme pour la prose chez M. Jourdain, on peut faire de l'exégèse libérale sans le savoir. Mais ce n'en est pas moins funeste. C'est cet aveuglement que nous avons eu l'intention de guérir, en apportant quelques citations nécessaires.

Roma locuta est, causa finita est. Rappelons ses principales interventions, par l'intermédiaire de la *Commission biblique* :

1909, 30 JUIN : Les trois premiers chapitres de la Genèse doivent être tenus comme historiques, ainsi que la Genèse tout entière, et on ne peut enseigner *prædicta tria capita Geneseos continere non rerum vere gestarum narrationes, quæ scilicet objectivæ realitati et historicæ veritati respondeant, sed vel fabulosa ex veterum populorum mythologiis et cosmogoniis deprompta et ab auctore sacro, expurgato quovis polytheismi errore, doctrinæ monatheisticæ accomodata, vel allegorias et symbola, ... vel tandem legendas ex parte historicas et ex parte fictitias.*

1910, 1^{er} MAI :

On ne peut pas nier que David ne soit l'auteur principal des psaumes ; — on ne peut lui refuser ceux que les Ecritures lui attribuent expressément, en en citant des extraits ; on ne peut approuver ceux qui, pour des raisons purement internes ou une mauvaise interprétation du texte, ont voulu retarder après Esdras et même au temps des Machabées, la composition d'un bon nombre de psaumes ; — il faut accepter les titres des psaumes dérivant de l'antique tradition judaïque, à moins que des raisons graves ne s'y opposent.

1911, 19 JUIN :

Saint Mathieu est l'auteur de l'Évangile qui porte son nom ; le texte qui est substantiellement le même que le texte que le le texte en est substantiellement le même que le texte original composé en araméen, — bien que le but de peut contester la véracité historique : *aut etiã affirmari (non) possit narrationes gestorum et sermonum Christi, quæ in ipso Evangelio leguntur, atterationem quamdam et adaptationem sub influxu prophetiarum Veteris Testamenti et adultioris Ecclesiæ status subisse ac proinde historicæ veritati haud esse conformes.*

L'Évangile de saint Marc et celui de saint Luc sont bien de ces auteurs et doivent être reconnus authentiques et inspirés dans toutes leurs parties, (spécialement les 12 derniers versets de St Marc, les récits de la Sainte-Enfance, la sueur de sang et l'apparition de l'ange durant l'agonie, l'attribution du Magnificat à la Vierge), et on ne peut contester leur véracité historique, sous aucun prétexte, *sive quod scriptores non fuerint testes oculares, sive quod apud utrumque Evangelistam defectus ordinis ac discrepantia in successione factorum haud raro deprehendatur, sive quod, cum tardius venerint et scripserint, necessario conceptiones menti Christi et Apostolorum extraneas aut facta plus minusve jam imaginatione populi in-*

quinita referre debuerint, sive demum quod dogmaticis ideis præconceptis quisque pro suo scopo, indulserint. (1).

Ces inconvénients sont d'entraîner à de nombreuses contradictions ou erreurs historiques.

« Il est nécessaire, écrit-il, d'insister sur ce plan quadripartite et sur les nécessités qu'il a imposées aux synoptiques. L'apologétique peut y trouver la solution de maintes difficultés, qui arrêtent dans la lecture de ces trois Evangiles, et une réponse aux objections que sous prétexte de contradictions on a soulevées contre leurs récits » (p. 54).

Et l'auteur donne des exemples de contradictions, non pour montrer qu'elles ne sont qu'apparentes, mais pour affirmer leur réalité et pour en rejeter la responsabilité sur les exigences du plan doctrinal adopté.

Ainsi à propos de l'apostrophe sur Jérusalem rapportée dans Mathieu (XXIII, 37) et dans Luc (XIII, 34) il croit reconnaître une contradiction entre les deux Evangélistes : « Saint Mathieu, écrit-il (p. 73), place cette apostrophe à Jérusalem durant la dernière semaine. Il a raison pour le lieu et non pour le temps ». On ne peut dire plus clairement qu'il a erré.

Saint Mathieu cite de longs discours de Jésus, présentés comme prononcés le même jour et au même lieu. L'auteur nie que certaines parties de ces discours aient été prononcées là où dit l'Apôtre, parce que saint Luc rapporte des paroles analogues prononcées ailleurs et un autre jour. La Tradition expliquait que Jésus avait donné deux fois le même enseignement et sauvegardait ainsi la véracité des deux Evangiles. L'auteur rejette cette solution toute simple ; il préfère admettre que l'un des récits est inexact.

« Tous ces enseignements, écrit-il, p. 287 n'ont pu être donnés deux fois avec les mêmes développements, les mêmes expressions, les mêmes images. D'autre part, le contexte de saint Luc est évidemment préférable. Le souci habituel qu'il a de placer les paroles dans leur cadre historique nous est un garant que sa disposition des faits et des discours est là encore conforme à la réalité, tandis que le dessein de saint Mathieu se reconnaît ici, comme à son ordinaire, avant tout didactique. »

Ainsi donc, d'après l'auteur, le plan préconçu de saint Mathieu l'entraîne à commettre des erreurs historiques, concernant le lieu et le jour où furent prononcées certaines parties des discours. Le décret de la Commission biblique réprouve l'imputation d'erreurs aux Evangélistes, même sous prétexte qu'elles proviennent « d'idées préconçues », *quod*

(1) Rapprochons de ce décret final la thèse signalée plus haut :

« Pour encadrer les événements de la vie publique du Sauveur, les trois synoptiques ont adopté le même plan général : le baptême, la Galilée, le voyage à Jérusalem, la dernière semaine dans la Ville sainte, terminée par la mort et la résurrection. Cette division quadripartite, ils l'ont prise à la même source, la catéchèse orale. Ils l'ont religieusement gardée et, sous aucun prétexte ils n'ont voulu la briser, bien qu'elle eut ses inconvénients au point de vue historique » (p. 50).

dogmaticis ideis præconceptis, quisque pro suo scopo, indulserint. Sa réprobation tombe dès lors nécessairement aussi sur celles qu'on voudrait faire découler « d'un plan préconçu ». Quelle qu'en soit la cause, l'erreur est toujours l'erreur ; et l'on ne peut l'imputer aux auteurs sacrés.

Certes, nous aimons à le reconnaître, l'auteur, dans son livre, montre le plus souvent l'accord de *Quatre Évangiles*. Pourquoi a-t-il gâté son œuvre par cette concession faite à l'exégèse libérale? Hélas ! pour qu'un livre fût déclaré scientifique et méritât les éloges de la Critique et sans doute aussi, le visa du fameux Comité, il fallait donner ce gage ! Malheureusement c'était aussi le gage de la rupture avec la Tradition chrétienne, sur l'inerrance biblique, et la rupture avec les Directions romaines.

1913, 12 JUIN.

Saint Luc est l'unique auteur des *Actes des Apôtres*, et son livre possède la pleine vérité historique, quelles que soient les objections spécieuses apportées par le critique.

Mêmes enseignements par rapport aux Epîtres de saint Paul.

1914, 24 JUIN :

L'authenticité et l'inspiration de l'Épître aux Hébreux ne peuvent pas être mises en doute.

1915, 18 JUIN :

Les Apôtres et spécialement saint Paul n'ont rien enseigné d'inexact au sujet de la Parousie ou de la seconde venue de Jésus ; et ils n'ont point cru qu'elle fût proche. Et à l'exégète catholique il n'est pas permis *asserere apostolos, licet, sub inspiratione Spiritus Sancti, nullum doceant errorem, proprios nihilominus humanos sensus exprimere, quibus error vel deceptio subesse possit.*

La Commission rappelle le dogme de l'inerrance biblique, *dogmate item catholico de inspiratione et inerrantia sacrarum Scripturarum, quo omne id quod Hagiographus asserit, enuntiat, insinuat, retineri debet assertum, enuntiatum insinuatum a Spiritu Sancto...*

Pie XI, *ENCYCLIQUE Studiorum ducem*, 29 JUI 1923.

Atque hic (Thomas) quidquid composuit, accurate in divinis Litteris fundavit et extruxit. Nam sibi persuasum habens Scripturam in omnibus et singulis partibus vere esse verbum Dei, ejus interpretationem ad eas ipsas leges diligenter exigit, quas proxime decessores nostri, Leo XIII in Encyclicis Litteris PROVIDENTISSIMUS DEUS et Benedictus XV Litteris item Encyclicis SPIRITUS PARACLITUS, sanxerunt ; positoque eo principio « Auctor principalis Scripturæ sacræ est Spiritus Sanctus ...Homo autem fuit auctor instrumentalis » (Quodlib VII. a 14 ad 5) de Bibliorum absoluta fide historica nullum patitur esse dubium ».

CONDAMNATION DU MANUEL BIBLIQUE ET LETTRE DU CARDINAL MERRY DEL VAL

(22-31 déc. 1923)

Le cardinal raconte l'histoire du procès fait au Manuel et il continue :

Vu l'importance de la question, l'examen fut longuement réfléchi, et mené avec grand soin. Il devint manifeste que l'ouvrage avait de nombreux et graves défauts qui le pénétraient et le corrompent à tel point que la correction eût été absolument impossible. Si nous négligeons une multitude d'autres erreurs et ne considérons que celles portant sur l'inspiration de la Sainte Ecriture et son inerrance, surtout en matière historique où il distingue entre la substance du récit et les entours, sur l'authenticité et la vérité historique de plusieurs livres inspirés, M. Brassac a des opinions qui s'opposent manifestement aux décrets dogmatiques des saints Conciles de Trente et du Vatican ainsi qu'aux autres documents du magistère ecclésiastique, tels que les Lettres Encycliques de Léon XIII et de Pie X, les décrets du Saint-Office et de la Commission Pontificale biblique, et aussi à toute la tradition catholique.

Pour ce qui concerne particulièrement l'inerrance absolue de la Sainte Ecriture, qu'il suffise de rappeler la doctrine de Léon XIII dans l'Encyclique *Providentissimus* :

« On ne peut nullement tolérer la méthode de ceux qui pensent à tort, lorsqu'il s'agit de la vérité des assertions, qu'il ne faut pas tant rechercher ce que Dieu a dit, qu'il ne faut examiner pour quelle raison il l'a dit... En effet, tous, et en leur entier, les livres que l'Eglise a reconnus comme sacrés et canoniques ont été écrits avec toutes leurs parties sous la dictée de l'Esprit-Saint ; or, bien loin qu'une erreur puisse s'attacher à l'inspiration divine, non seulement celle-ci exclut par elle-même toute erreur, mais elle l'exclut et la repousse avec une nécessité aussi absolue qu'il est nécessaire que Dieu, Vérité suprême, ne peut être l'auteur d'absolument aucune erreur. Telle est la croyance antique et constante de l'Eglise, définie encore par une décision solennelle aux Conciles de Florence et de Trente, confirmée enfin et plus expressément déclarée dans le Concile du Vatican... Aussi il n'importe nullement que l'Esprit-Saint ait pris des hommes comme instruments pour écrire, comme si une fausseté avait pu échapper, non pas certes à l'Auteur principal, mais aux écrivains inspirés. En effet, Sa vertu surnaturelle les excita et les mit à écrire ; elle les assista durant leur rédaction de telle façon que tout ce qu'il ordonnait, et cela seul, ils le concevaient exactement dans leur esprit, ils voulaient le rapporter fidèlement et qu'ils l'exprimaient adéquatement avec une infail-

libre vérité, sinon il n'aurait pas été l'auteur de la Sainte Ecriture... Par conséquent, ceux qui estiment qu'il peut y avoir quelque fausseté dans les passages authentiques des Livres sacrés, ou bien pervertissent la doctrine catholique ou bien font de Dieu lui-même l'auteur d'une erreur. »

Le Saint-Office défend la même doctrine contre les modernistes en condamnant la proposition XI du décret *Lamentabili* : « L'inspiration divine ne s'étend pas de telle manière à toute la Sainte Ecriture qu'elle sauvegarde de toute erreur toutes ses parties et chacune d'entre elles. »

Enfin, dans le décret de la Commission pontificale biblique du 18 juin 1915, il est dit : c'est une conséquence du dogme catholique de l'inspiration et de l'inerrance des Saintes Ecritures que « tout ce que l'hagiographie affirme, annonce, insinue, doit être regardé comme affirmé, énoncé, insinué par l'Esprit-Saint ».

M. Brassac use aussi d'une fausse méthode, lorsque, négligeant à l'excès l'exposition positive de la doctrine catholique intégrale, il propose, d'une part, avec une apparente indifférence, les arguments qui soutiennent la thèse traditionnelle et, d'autre part, il expose avec soin les raisons que la critique — comme on l'appelle — tire des critères internes et accumule pour recommander de nouvelles opinions, cela sans indiquer d'un mot leur insuffisance et leur faiblesse. Et ainsi il ne prend pas en considération l'avertissement de Léon XIII : « Par malheur et avec un grand dommage pour la religion apparut un système décoré du nom de haute critique et qui, au moyen des seuls critères internes, comme on les appelle, découvre et juge l'origine, l'intégrité et l'autorité de tout livre. Au contraire, il est clair que dans les questions historiques, comme l'origine et la conservation des livres, les témoignages de l'histoire ont le plus de poids et méritent les recherches et les examens les plus minutieux possible ; quant à ces critères internes, ils n'ont le plus souvent pas tant de valeur qu'ils puissent être invoqués autrement que comme une certaine confirmation de la thèse. » Une autre chose que défend le Pontife suprême dans la même Encyclique, c'est d'accorder plus de temps et d'attention aux questions d'érudition qu'à l'étude des Livres Saints eux-mêmes et, en demandant à la fois de multiples connaissances aux jeunes gens, de surcharger leur esprit plutôt que de l'aider.

M. Brassac a beaucoup d'interprétations qui s'opposent entièrement au sens de l'Eglise. Chose déplorable, après que le Concile de Trente a décrété « que personne, se fiant à son propre jugement, en matière de foi et de mœurs touchant à l'édifice de la doctrine chrétienne, ne fasse dire à la Sainte Ecriture son propre sentiment et n'ose interpréter la Sainte Ecriture elle-même contrairement au sens que lui donna et lui donne Notre sainte Mère l'Eglise, à qui il appartient de juger

du vrai sens de la vraie interprétation des Ecritures Saintes ou encore contrairement à la pensée unanime des Pères, même si ces interprétations ne devaient jamais être publiées ».

La dernière critique reproche au Manuel d'incliner vers les opinions de l'école large, d'énerver la force des arguments en faveur de la doctrine commune et d'insister sur les objections, d'amoindrir le côté miraculeux des faits racontés et la force des prophéties messianiques, etc.

Et tu aliquando conversus confirma fratres tuos (Luc XXII, 32) et toi, au moment voulu, tourne-toi vers tes frères et affermis-les dans la foi. Ce précepte donné par le Christ à saint Pierre et à ses successeurs, les Pontifes de Rome l'ont toujours rempli avec vigilance, surtout en ces derniers temps. Mais hélas ! chez nous, depuis une trentaine d'années, trop souvent les oreilles restèrent obstinément orientées du côté de Berlin, et la grande voix romaine se perdait dans le désert. Les quelques voix fidèles, qui essayaient de faire écho à l'enseignement de Pierre, étaient étouffées par les procédés que nous avons signalés aux pages 25 et 44. La nuit partout avait donc étendu son ombre ; et l'erreur, par le fameux Manuel, prenait librement possession des âmes de tout le jeune clergé. Il a fallu l'acte énergique des 22 et 31 décembre 1923 pour dissiper ces épaisses ténèbres. Pour le compléter, le Pape, par un second acte (10, 4, 24) a invité tous les évêques à envoyer à l'Institut biblique de Rome, pour y faire leurs études et y prendre leurs grades, celui de leurs prêtres qu'ils destineraient à professer l'Ecriture Sainte dans leurs séminaires. Ces graves décisions suffirent à montrer combien, quoiqu'on en dise, est jugée grave à Rome la crise exégétique que nous venons de traverser.

Et l'objet de cette crise est bien tel que nous l'avons décrit dans ces pages : *acatholicis et rationalistis eo usque temeritatis audaciaeque progressis ut ipsam SCRIPTURAE SANCTAE AUCTORITATEM ATQUE AB ERRORE IMMUNITATEM APPERENT, jam nostris necesse fuit, magna sane eruditionis copia, instructis, in certamen descendere, ut divinum caelestis Sapientiae donum a falsae scientiae commentis defenderent* (PIUS XI, *Motu proprio de disciplinae biblicae magisteriis*, 10 aprilis 1924).

Depuis la fameuse Réforme, il existe une entreprise, sans cesse renouvelée, pour orienter l'âme de la France,

vers Berlin. De celle que le Christ a faite la fille aînée de son Eglise, on voudrait faire la fille cadette de Luther. Cela ne doit pas être. Comme nos soldats, quand hier ils versaient leur sang sur les champs de bataille, n'avaient d'autre ambition que de sauver la France de l'emprise politique allemande, ainsi, en écrivant ces lignes, nous n'avons eu, quoiqu'on dise, d'autres préoccupations que celle d'aider, pour notre part, à éclairer les esprits et à libérer notre patrie de l'emprise religieuse de Luther et de la garder fidèle au Christ et à son Eglise, l'Eglise romaine.

Le sceau de Joseph en Egypte



Nematra-zavnat pâneah

« Et le pharaon prit l'anneau qu'il avait à la main et il le mit à la main de Joseph... Et il changea son nom et il l'appela en langue égyptienne *zafnat pâneah*, « Sauveur du monde » (Genèse, XLI, 42, 45).

Le sceau reproduit ici et trouvé récemment dans les fouilles d'Egypte, porte en son milieu le nom du pharaon de Joseph *Nematra (Apophis)*, et, de chaque côté, *zavnat pâneah*, qui veut bien dire, en égyptien, « Sauveur du monde ». C'est donc bien le sceau de Joseph, comme il sera montré dans un prochain travail : *Joseph en Egypte et l'empire des Hyksos*.

ERRATA

Lire au haut de la page 46 (174), ... « du grand Corps enseignant qui préside à la formation du clergé, en beaucoup de nos diocèses, et qui, par ses manuels et spécialement le Manuel biblique exerce son influence dans un si grand nombre de séminaires... »

Lire au bas de la page 52 (180) : Voir *Document. cath.*

TABLE ANALYTIQUE

Abimelech 79, Adam 94, Adam et préadamites 9, Adam sa science 62, 68-77, Age d'argent 63, Age d'or 63-66, Airain 99, 99, 102, 105, Allemande (science), 5, 22-24, Aloysius 109, Amelineau 83, Amorrhéens 68, 70, Amou 106, Ancilia 93, *Aner* 94, Anglo-Saxons (dieu des) 89, *Anosch* 94, *Antruare* 93, *Anu* 85-87, Aphrodite 91, 103, Apis 103, Apollon 66, 91, 95, Apollon de Claros 100, Apophis 87, Arabes 109, Aram 109, Arbres sacrés 96, 105, Archéologie et chronologie 55, Arès 93, Argentiers 15, 66, 90, 106, 107, 109, Aristote (pseudo) 75, Armoriciens 99, Armoriciens 99, Arphasad 63, 64, 108, Arrosage (rite) 88-90, Artaxerxès, 31, Arvaies 109, Ascaniens 103, 106, Astarté 108, Assur 65, 108, Athotïs 103, Aulard 57, Aurignacien 11, Augustin (S.), et al Bible 44.

Babbar 90, Babyloniens 66, Bacon 71, Bacuez 48, Baptême 85-88, Barbares et Berbères 64, Bartolo 34, Basques 90, 96, Bat, tifol 45, Baur 23, Bélier 15, Berbères 66, Bes-Neinrod 107, bétyles 88-89, *bog* 89, bohémiens (dieu des) 89, Bonaventure 76, Bonnetain 50-51, bouc 95, 110, Brassac 46-60, Brebis 95-96, (V. Lud, *Mash*, Somalis), Breton, 103, Breuil (abbé) 9, broiement 89, Broglie (abbé de) 34, Bros 44, 57-61, Brucker 39, Bulletin de litt. eccl. Toulouse 45, Bunsen 18.

Cadmus 89, 106, Canaan 106, *Canoniste* cont. 45, Cardinaux verts 37(Casan 92, Catalaunique 105, *Catholic University bulletin* 45, Catalogne 105, Cecrops 66, Cèdre 96, Celtes 99, 111, Cérès 87, Cerfaux 53, Chacal 91, 96, Chalons 105, Çhanaan 94, 81, 82, 106, Cham et ses fils 105-107, chien 89-96, Christ-onction 89-97, Christus 44, 60-61, clef de Thiras 102, Chus 65, Cllovis 109, *Commission biblique* (décrets), 118-125, Condamin 45, consul 95, coq 94, 102-104, 110-114, Correspondant 33, 45, Coush 94, 105, Criticisme 5, 13-20, 23, Crocodile 116, Cymbres 99.

Dad 107, Dagon 88, 90, Dame 95, Daniel (70 semaines) 31, Darras 24, Dedan 105-107, Dedan-Dodanim 32, 96, 112-114, Den 94, Depéret 9, *Deus* 87, *Devas* 87, *diadha* 87, *Dick* 40-43, *Dictionnaire biblique* 46, Didiot 34, 38, 39, Dieu 83-84, *Dio* 87, Dionysios 108, Dis-pater, 112, Documentaire (science), 5, 25-26, *Dodanim* 105, doc, dom, dominus, don, dun, 95, dominicaine (école) 25, Dorlodot 9, dragon 87, drapeau français 114, Dubois 7, Ducher 56, Duchesne 23-29, 34, 46, Durand 45, *divine*, *dyn* 94.

Ea 90, 98, Eabani 110, *Echo de Paris* 8-11, Ecole libérale, école traditionnelle 33-36, Ecritures et origines 77-82, écrivains ecclésiastiques, leur autorité 62, Egypte (Hébreux en) 18, Egyptiens 66, El 85-87, Elam 107, Elisha 92, 95, 96, 100, 104, 106, 114, *Ember* 96, empires 65, Engelkemper 45, épi (riste) 95, Epiphane (saint), 61-67, Espagne 96, esprit scientifique 32, Espagne 96, esprit scientifique 32, Esthonie 92, Esus 90, 112-115, Etrusques 109, *Etudes* 54, 55, *Etudes francisc.* 45, 53, Evolution des dogmes 34, 40-43, Evolutionnisme 6-13.

Fear 95, *jemme* 95, fétichisme scientifique 17, Fillion 46, Finlande 92, Fracassini 45, Franzelin 24, Frazer 58, Freppel 24, froment 94.

Gaëls 111, Galates, Galli, Gaulois 52, 99, 111-116, garçon 94, *garreau* 94, Garriguet 56, Genèse et critique 39, Gether 110, Gihon 15, Gibfamès 107, 110, *gish-immat* 97, *gog* 99, 105, *goin* 99, Gomer 99, 104, 112, 114, *gur*, *gwr* 95.

Hackspill 45, Hadès 89, 100, 112, Happel 45, Hamarkhouthi 107, Hathor-Aphrodite 91, 106, Hatti-argentiers 15, 66, 106, Havet 57, Havilah 106, Héber 63-65, 110, Hébert 12, Hébreux en Egypte 18, *Hélios* 100, Hellénisme 66, Henault 27, Hercule 105, Hermès 90, Hermino 104, Hespérides 87, Heth 107, Héthéens 45, 80, Histoire des religions 57-61, Holzheg 45, *homme* 96, *homo* 95, Hongrie 96, Hoonacker 45, Hor-hud 90, Horréens 99, Horus-Apollon 13, 110, Hovelacque 7, Hugel 45, Hul 110, Hulst 22, 29, 32-38, 41, 55, Hummelauer 45, Huz 109.

Iaô, *Iahu*, 110-101, *Iainkoa* 89, *Ibères* 112, 89, 95, Icard 46-47, Idolatrie, ses causes 77-82, ses origines 65-66, *Ien*, *Ien-lon* 89, 99, 11 85-87, Illyrie 109, Inerrance biblique, 27, 28-56, etc., Incarnation 62, 67-77, Ingus 104, Institut catholique 21-29, Iobmal 91, *Iodhol* 87, Iscus 104, Ishu 95, *Isha* 95, *Isis* 114, *Is-medagan* 67.

Jacques 92, Jacquier 53, James 92, Japhet 65, 89, 98, 106, Jardins 103, Javan 87, 99, 106, 108, 112, 114, Jéhovah 101-102, Jérôme 62, Jésus, sa chronologie 32, *Jomu* 92, Joseph 18, *Journal des Débats* 52, Judaïsme 63, Juif et monothéisme 188, Jupiter 66, 88, 100, 104, 112.

Kant 21, Ka-Oubienthès 88, 110, Khetim 64, 104, Khonsou 89, Kourlande 113, Laban 80, Lacroix 37, Lagrange 39, 40-43, 45, 56, Laisant 57, Lang 58, Laponie 92, 96, Latins 92, 95, 96, 99, 27, Lenormant 34, Léon XIII 29, 35, L'enseignement biblique 46, Lepsius 18, Leroy 60, Lesêlre 28, Lévesque 47-49, Libze 65, 99, 115, Ligures 114, Lion 65, Lithuanie 99, Iitius 109, Lobe 65, Loire 114, Loisy 23-29, 34-38, 43, Louis 109, Loup 91, Luther 23, Lud, Lydie, 106, 108, 109, 112.

Madaf 99, Magog 65, 99, 105, Maissage 54, Mamers 92, *Man* 94, Manéthon 16, 13, Mannu 104, Manuel biblique 5, 50-53, 122, Marillier 58, Mars 91-94, 100, 103, 106, Martin 46, *Mash* 110, Médès 108, 112, Meignan 25, Melchisedech 80, Mesheks 94, 102, Merry del Val 37, Mercure 90, Métallurgistes 90, Militaires (rites) 91, Minerve 87, Minocchi 45, Mizraïm 105-107, Monothéisme 116, Month 45, Mortillet 7, Mosochs 109, 110, moujh 96, 99, *Muséon* 45.

Nannar 88, Nebo 65, 96 : Neptune 106, Newman 24, *New-York Revue* 45, Nil-serpent 87, Nimrod 65, 107, 108, Nimgirsu 89, Ninus 67, Noms divins 82-94, noms de l'homme 94 et suiv., Numa et les *ancilia* 94,

Oc (langue), 105, 109, oie 95, oil (langue), 109, oint 89, oiseau 95, Ophionides 87, Orembourg 92, Orge 87, 88, 94, 104, Origines religieuses 77-82, Osiris 90, 96, 107, 112, 117.

Paganelli 31, *Panarium* 61, patriarches, leurs noms 98 et suiv., Pègues 43, 56, pénis 78, 94, Pères et les origines 61-67, Permiens 89, Perses 108 ; Peters 45, Phaleg 63-66, Pharaons monothéistes 80-81, Phéniciens 66, 94, Philistins 90, philologie et histoire 15, Phout 106, Phrygiens 66, Pic 95, pierre sacrée 88-89, pis 95, Pluton 89, 100, Poels 45, poisson sacré 89, 90, 95, 96, polysémie 111, porc sacré 89, 95, porte sacrée 88, Prai

45, préadamites 7, préhistoire 7-13, Putiphar 80, Quirinus 92, Quis 95.

Ra 90, Radet 115, Rauville 9, Regau 66, Regma 100, 106, 108, Reinach 6-8, 17, 25, Religion naturelle 59, 60, 63, Renan 21-23, Reuss 23, Révélation primitive et les Pères 61-67, *Revue bénédictine* 45, *Revue biblique* 21, 29-46, 49, 52, *Revue du clergé français* 45, *Revue d'histoire ecclésiastique* 45, *Revue de l'Univ. de Bruxelles* 12, Riphah 87, 88, 103, *Rivista storico-critica* 45, riites de l'arrosage, bœuf, chien, poisson, porc, broiement, labourage (85-87), onction, orge (voir chaque mot), Roger Bacon 72-75, Rougé (de) 17-19, Russes 89, 99.

Saba et Sabins 92, Sabataka 106, sabbats 114, Sabet hah 106, sabme-lapon 96, sacerdoce sémite 110, sacramentaux 71, 84, sacrifices anciens 72, 97, Saint-Clair 8, Saint-Sulpice 21, 46-56, Saliens 93, Salvatore 34, Samsiramman 67, Saturne 66, 88, Scheil 43, Science et tradition 116, science fausse 58, 59, scientifique (esprit) 31, 32, Scot (Duns) 76, Scythes 63, 66, 115, Seba 100, 106, 114, Sebek, 117, Seine-Séquanes 112-114, Sem et son sacerdoce 107-111, Sernempsès 107, Séméria 30-32, 55, Semiramis 67, Séquanes 112-114, Serpent 86, 94, Sheba 92, 96, 100, 106, Shou-Semempsès 107, Sichemites 80, Sidon 107, Silvanus 87, Sire 95, 109, Slaves 89, Smith 45, Soleil 90, Solutre 10, Somalis 106, Strauss 21, *Studi religiosi* 45, Suarez et la révélation 75-77, Syro-Phéniciens 95, 107, Susiane 108.

Tablet 45, Tabou 7, Tagetes 103, Tangoules 90, Taranne 89, 104, 112-115, Taureau 95, Tchermess 89, Teilhard 9, 54, 55, Teutatès 90, 112-115, Tharé 65, Tharsis 10, 104, 107, 112-115, Thèbes 91, *Theologische Quartalschrift* 45, *Theologische Revue* 45, Theos 87, Thinis 102, Thiras 65, 66, 102, 110, Thiras-Quirinus 93-94, Thogormah 87, 91, 103, 113, Thot-Oubienthès 107, Thraces 66, Thubal 102, Tirésias 94, 103, tis 95, Tivar 87, Tobie 39-41, Touzard 47, 53, Traditions 14-20, 115, 116, Trinité 62, 68-77, Troyens 95, *Tsheluve* 96, Tsio 89, Tubal 65, Tud 94, Tyro-Phéniciens 102, Tyrrhéniens 102.

Université catholique 45, *nomo*, 95, Uranus 88, vautour 91, Vault (de la), 9, 10, Vetter 45, Vigouroux 28, 29, 46-49, *vir vira* 95, Virey 60, Vocables divins 83, *weib* 95, Witzel 45, zab 91, zamama 91, Zaneccchia 45, Zapletal 45, zeru, zerté 103, Zeus, 88, 100, 101, 106.

TABLE DES MATIÈRES

I. — Le problème des origines, les deux solutions en présence.....	6
II. — Criticisme documentaire et histoire scientifique	13
III. — L'invasion en France du criticisme allemand et les directions romaines.....	20
A. L'Institut catholique de Paris, Mgr d'Hulst, Duchesne, Loisy, Vigouroux.....	22
B. La Revue biblique, les encycliques de Léon XIII, le P. Lagrange, défection de Loisy..	29
C. Brassac et Saint Sulpice, M. Icard, Vigouroux, le <i>Manuel biblique</i> , l'erreur enseignée dans toutes les revues.....	46
IV. — Les origines religieuses d'après les Traditions chrétiennes, la collection <i>Bibliothèque de l'histoire des religions et Christus</i>	57.
A. L'enseignement des Pères.....	61
B. Les théologiens du moyen âge.....	67
V. — Les origines religieuses d'après l'Écriture....	77
VI. — Le monothéisme primitif et la pluralité des noms divins.....	82
A. Le nom de la divinité chez les peuples anciens et le sens de tous les noms divins	85
B. Les noms de l'homme chez les peuples divers, et sens religieux de ces noms.....	94
VII. Les patriarches bibliques et l'origine des peuples.	s ^t s
A. Les fils de Japhet, rites religieux propres à chacun	98
B. Fils de Cham, rites religieux propres à chacun	105
C. Fils de Sem, rites religieux propres à chacun	107
CONCLUSION : les origines ethniques françaises, races qui peuplèrent la France, leurs rites et leurs cultes.....	111
UN GRAIN DE MIL : Osiris l'éternel.....	116
QUELQUES DOCUMENTS JUSTIFICATIFS	
A. Décrets de la Commission biblique.....	118
B. Condamnation du Manuel biblique.....	112
C. Motu proprio de Pie XI, <i>De disciplinæ biblicæ magisterüs</i> .	1